



HAL
open science

Le désir du sujet pervers masochiste : analyse du développement psychosexuel de Séverin von Kusiemski et des modalités de son rapport à cet Autre, Wanda von Dunajew, dans La Vénus à la fourrure (1870), de Léopold von Sacher-Masoch ; ambivalences et renversements identitaires, déconstruction de la théorie freudienne du masochisme et nouvelles perspectives

Kim Baheux

► **To cite this version:**

Kim Baheux. Le désir du sujet pervers masochiste : analyse du développement psychosexuel de Séverin von Kusiemski et des modalités de son rapport à cet Autre, Wanda von Dunajew, dans La Vénus à la fourrure (1870), de Léopold von Sacher-Masoch ; ambivalences et renversements identitaires, déconstruction de la théorie freudienne du masochisme et nouvelles perspectives. Philosophie. 2016. dumas-01427883

HAL Id: dumas-01427883

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01427883>

Submitted on 6 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le désir du sujet pervers masochiste

Analyse du développement psychosexuel de Séverin von Kusiemski et des modalités de son rapport à cet Autre, Wanda von Dunajew, dans *La Vénus à la fourrure* (1870) de Léopold von Sacher-Masoch ; ambivalences et renversements identitaires, déconstruction de la théorie freudienne du masochisme, et nouvelles perspectives.

KIM BAHEUX

MEMOIRE SOUTENU PAR MR. GUY-FELIX DUPORTAIL

2015 - 2016

**PHILOSOPHIE (UFR 10)
MASTER 2 - SPECIALITE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE**

Résumé

De l'œuvre de Leopold von Sacher-Masoch est tiré le concept du « masochisme », par Richard von Krafft-Ebing. Repris par Sigmund Freud, ce concept prendra une place à part entière dans sa théorie du développement psychosexuel. Le masochisme freudien est-il pour autant cohérent avec la perversion que nous présente Masoch ?

Au cours de cette étude, il s'agira d'identifier les modalités du désir pervers masochiste tout en interrogeant la pertinence de la théorie freudienne du développement pervers masochiste. Pour cela, nous proposerons une analyse de *La Vénus à la fourrure* publiée en 1870 par Masoch ; nous examinerons le développement psychosexuel de Séverin von Kusiemski, puis nous éclaircirons la relation qu'il entretient avec Wanda von Dunajew. Constructions de l'autre par le moi pervers, renversements des rapports sujet-objet, ou encore composantes fétichistes voire narcissiques du sujet pervers, divers retournements identitaires s'opèrent et viennent complexifier les modalités du désir de Séverin. Ambivalent, ce désir se laisse mal saisir. Que *veut* réellement Séverin ?

Nous dépasserons la théorie freudienne du masochisme et proposerons une définition novatrice de ce désir particulier mis en scène par Masoch.

Mots-Clés :

Désir – Perversion – Masochisme

Introduction

*La Vénus à la fourrure*¹, roman publié en 1870 par Sacher-Masoch, inspira au psychiatre allemand Richard von Krafft-Ebing la théorisation du « masochisme ». Krafft-Ebing le définit comme une sensibilité érotique particulière dans laquelle l'individu est « dans ses sentiments et dans ses pensées sexuels, dominé par l'idée d'être soumis absolument et sans condition à une personne de l'autre sexe »², définition inscrivant d'emblée le masochisme dans la sphère du désir et de ses déviations.

Freud reprendra cette théorie présentée par Krafft-Ebing. La révélation du concept du masochisme a par ailleurs soulevé un certain problème de cohérence face aux théories du psychanalyste. En effet, comment expliquer que le déplaisir conduise en un sens au plaisir ? Si le problème fut abordé dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905) – essai proposant une théorie de la genèse des perversions sexuelles - ou dans certains textes tels que « Pulsions et destin des pulsions » (1915), « Un enfant est battu » (1919), ou dans « Au-delà du principe de plaisir » (1920) Freud cherchera à y répondre explicitement dans « Le problème économique du masochisme » (1924). En bref, le masochisme conçu par Freud peut revêtir trois formes : le masochisme érogène, le masochisme féminin et le masochisme moral. Les conclusions que Freud en tire permettent de mieux comprendre comment notre monde psychique parvient à se protéger de la pulsion de mort et nous éclaire sur le rôle de la sexualité infantile sur notre développement psychique. Le concept du masochisme devient clé, acquérant une importance prépondérante et essentielle dans la théorie du développement libidinal freudien.

Par ailleurs, la définition du masochisme issue du vocabulaire freudien incarne, encore aujourd'hui, le sens courant que nous lui attribuons communément, le masochisme se présentant comme « perversion sexuelle dans laquelle le plaisir sexuel, la jouissance sont liés à la souffrance ou à l'humiliation subie par le sujet

¹ Von Sacher-Masoch, Leopold. *La Vénus à la fourrure*. Paris : Pocket. 1870, rééd. 2013.

² Von Krafft-Ebing, Richard. *Les Formes du masochisme, vol. I : Psychopathologie de la vie sexuelle*. Paris : Payot. 2010.

»³. Plus encore, Freud souligne une liaison – auparavant relevée par Krafft-Ebing - entre perversions sadique et masochiste, incarnant l'idée du « sadomasochisme », dans lequel deux versants d'une même perversion – l'un passif et l'autre actif- se retrouvent chez un même individu : « un sadique est toujours en même temps un masochiste, ce qui n'empêche pas que le côté actif ou le côté passif de la perversion puisse prédominer et caractériser l'activité sexuelle qui prévaut »⁴. Peut-on pour autant associer aussi facilement le travail de Sade à celui de Masoch ? La complémentarité se justifie-t-elle ? La lecture de la *Vénus à la fourrure* étant le point de départ des travaux de Krafft-Ebing puis de Freud quant au concept du masochisme, nous porterons un intérêt particulier à cette œuvre afin d'en souligner les ambivalences de définition. Le masochisme – ainsi que ses origines et autres modalités- tel que Freud le conçoit se retrouve-t-il à travers le personnage de Séverin ?

Enfin, si ce sujet a trait au domaine des perversions sexuelles, il soulève inévitablement certaines problématiques relatives au concept du désir et de ses déviances. Comment penser désir et... déplaisir, dans le cas du masochisme ? La quête du désir masochiste, dans la recherche de la douleur, semble s'opposer à l'idée classique du désir comme recherche de plaisir. Que révèle cet apparent paradoxe ? Notre objectif s'éclaircit ; il s'agira d'articuler la problématique du masochisme à celle du désir, à travers une étude du désir masochiste propre au personnage de Séverin. Pour cela, nous interrogerons Freud ainsi que diverses composantes relatives à ce désir : le développement du sujet –pervers masochiste, son identité, et son rapport à l'autre.

Dans un premier temps, nous éclaircirons ce que nous entendons par « perversion », nous interrogerons la portée freudienne du *développement* masochiste, puis nous interrogerons les possibles concordances de cette théorie freudienne avec l'œuvre de Masoch. En seconde partie, nous porterons notre étude sur les éléments qui structurent l'*identité* de Séverin ; Séverin n'est pas seulement masochiste, il est aussi *fétichiste*. En quoi cette particularité est-elle essentielle quant à la construction du sujet pervers ? Par ailleurs, quelle est la place de l'autre,

³ Dictionnaire du CNRTL, portail internet du CNRS. Définition disponible sur www.cnrtl.fr/definition/masochisme

⁴ Freud, Sigmund. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Gallimard. 1905, rééd. 1987.

Wanda, dans cette relation masochiste et fétichiste ? Ceci nous amènera à éclaircir l'essence de ce *désir* que nous donne à voir Masoch, finalement bien plus éloigné du désir masochiste freudien qu'il n'y paraît.

PARTIE 1

Le développement du sujet masochiste freudien - Concordances avec Séverin

CHAPITRE 1.

La perversion, un concept polymorphe

I. Désir et perversion, définitions

a. La nature ambivalente du désir, ou le désir défini comme mouvement

Objet d'un panel d'interrogations ontologiques, endossant diverses formes selon telle ou telle tradition philosophique, le désir semble inscrire sa nature dans l'ambiguïté, voire dans la contradiction. Dans un premier temps, il s'agira d'explicitier brièvement l'ambivalence de cette nature, notamment à travers l'apport –tout aussi bref- de certaines interprétations philosophiques, et ce malgré leurs possibles contradictions. Nous apporterons une analyse plus précise des conceptions proposées par certains auteurs plus ou moins contemporains ultérieurement, afin de répondre plus pertinemment à notre sujet.

Quelles que soient les différents partis pris, tous –ou presque- s'accordent à dire qu'à peine assouvi, le désir s'empresse de renaître. Nous retirons du désir qu'il semble illimité, et voué à l'insatisfaction : « le désir entretient avec l'objet désiré une relation ambivalente : le désir veut et ne veut pas être satisfait »⁵. En effet, sitôt qu'il semble atteindre l'objet désiré, ce désiré relatif à cet objet n'est plus, et s'empresse de choisir un autre objet. Se déplaçant d'objet en objet, le désir se fait quête, mouvement, plus que recherche d'un objet déterminé en soi. Cette insatisfaction permanente conduit certaines traditions philosophiques à le condamner. L'épicurisme et le stoïcisme –pour reprendre deux grandes traditions anciennes - proposent notamment une morale du renoncement, et voient dans le règlement de nos désirs la condition du bonheur –comment, en effet, atteindre le bonheur si le désir s'inscrit dans un mouvement de disparition permanent ? Certes. Mais est-il cependant possible de « régler » le désir ? Ou encore, ce que

⁵ *La philosophie de A à Z*. Paris : Hatier. 2011.

pensent régler l'épicurisme et le stoïcisme peut-il encore être appelé « désir » ? La vraie nature du désir le permet-elle ? En effet, l'épicurisme chercherait à « régler nos désirs sur la nature, en opérant une distinction entre désirs naturels et nécessaires, et désirs artificiels et non-nécessaires » ; il s'agirait, en somme, de réduire le désir au strict besoin, tandis que le stoïcisme chercherait à « régler nos désirs sur la raison et accorder ainsi notre vouloir à notre pouvoir », réduisant ainsi le désir à la volonté. Or, si besoin et volonté se présentent comme deux notions « réglables » et proches du désir, elles n'en restent pas moins indépendantes du désir, ne doivent pas se confondre avec celui-ci. Contrairement au besoin – défini comme « état de manque d'un être vivant lorsque privé de ce qui assure sa conservation » qui trouve son apaisement dans un objet, le désir n'a pas d'objet qui lui soit par avance assigné, semble-t-il. De même, si le désir peut influencer les fins de la volonté, il s'en dissocie. Le désir n'a pas de fin en soi, puisqu'il ne cesse d'être insatisfait, puisque sa nature-même ne cesse d'être insatisfaite et de revêtir différentes formes.

Le désir serait-il alors défini par son propre manque ? Platon, dans *Le Banquet*⁶, nous rapporte le récit de la naissance d'Eros, fils de Pénia (*pauvreté*) et de Poros (*richesse*). D'emblée, le statut de l'ambivalence du désir, né de deux extrêmes, en souligne sa contradiction. Pour Platon, le désir en tant que manque exprime « la nostalgie d'un monde divin et plein ». Le désir serait donc mouvement – et mouvement seulement- vers sa complétude, sans jamais l'atteindre pleinement. Mais définir le désir par la négativité (stoïcisme, épicurisme) ou comme manque (Platon) n'en révèle pas suffisamment sa signification.

La philosophie contemporaine semble quant à elle présenter le désir comme véritable puissance d'affirmation. A cet égard, Deleuze relève le caractère positif du désir, en ce sens qu'il est producteur de réalité. Selon un tout autre versant, à savoir celui de la thèse fondamentale de la psychanalyse posée par Freud, le désir rechercherait « moins l'objet qu'il croit désirer que le fantasme inconscient dont celui-ci est le support », tandis que le fantasme naît de l'interdit et du manque que celui-ci impose. En somme il n'y aurait selon Freud pas de désir sans interdit. A

⁶ Platon. *Le Banquet*. Paris : Garnier Flammarion. Rééd. 2007.

cela, Deleuze s'y oppose, dénonçant la conception psychanalytique d'un désir ne résidant que dans le fantasme.

Ainsi, cette sélection de différentes conceptions du désir plus ou moins antagonistes –dans le temps comme dans leurs idées motrices- vient poser l'idée d'une nature qui pose *problème*. Le désir, éternel insatisfait, se présente comme une quête. Quête de quoi ? D'un objet indéterminé selon l'un, d'aucun objet selon un autre, du manque-même, ou encore du désir lui-même. Quoiqu'il en soit, nous qualifierons ici le désir de « mouvement » ; car il semble au moins certain que l'interruption de son élan vers un objet signerait sa *mort*.

Enfin, il convient de préciser que le désir n'est pas que d'essence sexuelle, bien que notre sujet se prête particulièrement à une définition d'ordre sexuel.

b. Etymologie et contours généraux du terme « perversion »

Le désir est donc mouvement. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est son rapport au masochisme. Or, le masochisme, concept créé par Krafft-Ebing puis repris par Freud, s'inscrit dans le domaine des perversions. Il nous faut donc définir ce qu'est une -ou *la*- perversion, avant de pouvoir éclaircir le rapport existant entre désir et masochisme. Qu'entendre par perversion ?

Il semble avant tout essentiel d'aborder l'étude de ce concept par des remarques étymologiques et encyclopédiques communes. Ces caractéristiques, brèves, de *surface* –mais pas moins révélatrices quant au contexte ambiant, constitueront notre point de départ.

Du latin *perversitas* ("vice", "dérèglement", "corruption") et *de perversio* ("renversement", "altération") la perversion désigne au sens ordinaire et contemporain un changement en mal, une dépravation, une « déviation pathologique des instincts, des tendances, qui se traduit par des troubles du comportement »⁷. Au sens proprement psychanalytique, à savoir dans un sens clinique et non pas moral, le terme désigne « toute déviation par rapport à l'acte sexuel dit normal (coït visant à obtenir l'orgasme par pénétration génitale, avec une personne d'âge comparable et de sexe opposé). Il y a perversion lorsque le

⁷*La philosophie de A à Z. Op.cit.*

plaisir sexuel est obtenu avec d'autres partenaires ou par d'autres zones corporelles, ou quand il est subordonné à certaines conditions extrinsèques (fétichisme, sadomasochisme, etc.) »⁸.

Nous retirons de ces deux sens encyclopédiques l'idée principale que la perversion, dans sa globalité, incarne la *déviance d'une norme* – la norme étant entendue comme « critère ou principe qui règle la conduite, ou auquel on se réfère pour porter un jugement de valeur. Est normatif tout jugement ou discours qui énonce de tels principes »⁹. Dans son sens sexuel en particulier, nous pouvons ajouter un versant largement véhiculé du concept de perversion : la perversion serait cette conduite sexuelle déviante dans laquelle le partenaire est « considéré comme un objet nécessaire à la satisfaction sexuelle »¹⁰. En d'autres termes, l'autre ne serait plus considéré comme personne mais comme objet ; cette personne étant instrumentalisée, il y aurait une disqualification du moi d'autrui recherché par le « pervers ».

Déviance d'une norme –sexuelle ou non – et instrumentalisation de l'autre, ces deux caractéristiques d'ordres étymologique et encyclopédique offrent un aperçu évocateur de la notion, pris dans son sens courant. Néanmoins, approchant la notion en surface seulement, ces caractéristiques ne sont pas suffisantes. Le concept de perversion ne peut s'y réduire, sa complexité soulevant un panel de questions ; quelles sont les frontières qui séparent l'attitude dite « normale » de l'attitude dite déviante ? Quelle est la responsabilité du sujet ? Au fond, et ce sera sans doute l'une des questions les plus importantes de ce mémoire, quelle est l'origine de la perversion –est-elle innée ou acquise ?

c. L'origine de la perversion : nature perverse innée, acquise, ou prédisposition perverse innée qui s'actualise ?

Tout d'abord, la question de la responsabilité du sujet se pose. Si l'acte de pervertir est de détourner le bien en mal, est-il pour autant *voulu, recherché* par son auteur ? Connaisait-il les règles morales avant d'agir ? Selon Platon, « nul n'agit à l'encontre de son meilleur jugement », et donc, toujours en vue du Bien.

⁸*Ibid.*

⁹*Ibid.*

¹⁰*Ibid.*

Par conséquent, l'acte pervers naît-il de l'ignorance des règles et du bien moral du sujet, ou l'individu est-il au contraire conscient de sa faute ? En retire-t-il un certain plaisir, par ailleurs ? En somme, cette action est-elle perverse par accident ou par nature ? Il semble que les deux cas soient possibles, et nous distinguerions ainsi la possibilité d'une nature perverse chez un individu d'un comportement pervers qui ne remettrait pas en cause sa nature d'individu dit « normal ».

Mais dans le cas d'un individu pervers par *nature*, qu'est-ce que cela signifie ? Cette perversion est-elle considérée comme étant pathologique ? Est-elle d'ordre sexuel ou psychique, ou les deux ? La perversion est-elle une affaire de pulsions, comme le soutient Freud ? Quel est le rôle de l'instinct ? Quant aux fantasmes, jouent-ils un rôle, et quelle est leur valeur ?

Plus encore, et c'est là l'une des questions essentielles posées par la conceptualisation de la perversion, et dont la réponse nous permettra sans doute d'éclaircir de nombreux points : un individu *naît-il* pervers ou le *devient-il* ? Précisément, il semble qu'il y ait même trois cas de figures :

- La perversion est-elle intrinsèque à l'homme, constitutive, et en ce sens active *dès* la naissance ?
- La perversion est-elle le résultat de facteurs environnementaux, externes au sujet -sujet qui était reconnu comme étant « normal » avant de devenir pervers ?
- Enfin, existerait-il une prédisposition naturelle et intrinsèque perverse chez l'homme qui pourrait s'actualiser au cours de son existence ?

Dans le dernier cas, l'homme naîtrait pervers mais cette perversion ne s'actualiserait que par la suite, par l'influence de facteurs externes notamment.

Le concept de perversion se laisse particulièrement mal définir, et soulève autant de problèmes dans sa forme que dans son fond. Mais alors, par où commencer ? Il serait intéressant d'aborder en premier lieu le travail décisif d'un précurseur en la matière, celui de Richard Von Krafft-Ebing –qui inspira largement Freud par la suite, par ailleurs. Au cours de cette étude, nous soulèverons diverses problématiques propres au concept de perversion, auxquelles nous tenterons de répondre ultérieurement avec l'étude de *La Vénus à la fourrure*.

II. La classification des perversions sexuelles au 19^{ème} siècle, par Richard Von Krafft-Ebing

a. La perversion, une dégénérescence entre judiciaire et médical

Avant d'aborder la nature du travail de Krafft-Ebing, nous devons préciser le contexte judiciaire, social et médical ambiant de l'époque, dans lequel évolue l'individu dit « pervers ». Au cours du 19^{ème} siècle, l'influence du discours judiciaire –qui énonce la frontière, en punit le transgresseur, et tente d'en écarter la récurrence de l'acte, prend de l'ampleur. En effet, il acquiert une nouvelle importance au sein du discours médical, visant à déterminer la responsabilité du sujet : son acte déviant provient-il d'une nature *perverse* qui lui est intrinsèque, ou bien cet acte est-il simplement « moral », en ce sens que l'individu connaît et a conscience de la règle qu'il a transgressée ? Le premier cas, mettant l'accent sur le caractère *pathologique* du sujet, exclut la responsabilité de ce dernier, contrairement au second cas dont l'individu est reconnu comme étant « normal ». Ainsi, Philippe Julien remarque :

« En effet, le légal et le médical se trouvent l'un et l'autre devant ce phénomène humain-inhumain de l'excès, de la démesure, de la violence d'une force intérieure qui s'impose. Ainsi, le juge interroge le médecin : cette force qui pousse à l'acte de transgression dit « pervers », si elle est si irrésistible et si puissante, n'est-ce pas parce que le sujet est malade, et donc irresponsable ? »¹¹

Afin de répondre à l'attente des juges, la sphère médicale entend classifier les perversions, selon diverses méthodes telles que la « sémiologie, le recensement [ou] la nomenclature ». ¹² Dans le langage médical, on parle alors de « monomanies instinctives » selon Esquirol, ou de « recherche d'excitation », selon Janet, tandis que Krafft-Ebing pose l'existence de « paresthésies ». La perversion est considérée comme anormale, et est justifiée par des causes bien caractéristiques de l'organicisme dominant de l'époque ; en effet, on invoquera les termes de « dégénérescence » ¹³, de « fixation régressive » ou de « déviations de l'instinct », notamment. Morel propose en 1857 une théorie de la dégénérescence

¹¹ Julien, Philippe. *Psychose, perversion, névrose – La lecture de Jacques Lacan*. Point Hors Ligne. 2003.

¹² *Ibid.*

¹³ Morel, Benedict-Augustin. *Traité des dégénérescences physiques et morales de l'espèce humaine*. Paris : J.-B. Baillière. 1857.

qui séduisit le monde psychiatrique européen de l'époque puisqu'elle l'accompagnera jusqu'à cette fin de siècle. La dégénérescence désigne l'envers de l'homme dit « normal » : elle est une régression des fonctions psychiques. Un point important est qu'elle est innée, donc survient dès la naissance, contrairement à la majorité des maladies mentales qui sont acquises au fil du temps par un individu ayant un cerveau « sain » au préalable. C'est dans ce contexte que se situe l'individu pervers de l'époque.

Puis, certains auteurs tels que Krafft-Ebing parleront d'« instinct sexuel ». Quelle est précisément la nature de l'évolution des recherches de Krafft-Ebing ? Quel est son point de vue final quant à la conceptualisation de la perversion et quant à la responsabilité de l'individu dit pervers ? La perversion est-elle une forme de pathologie-ou de dégénérescence-selon Krafft-Ebing ? Si oui, n'est-elle que cela ?

b. Krafft-Ebing, un précurseur

En publiant la première édition de *Psychopathia Sexualis* en 1886, Krafft-Ebing, professeur de psychiatrie austro-hongrois, s'impose comme l'un des pionniers de l'étude de la sexualité déviante. Pour la première fois, les aberrations sexuelles deviennent objet de recherche. La démarche de l'auteur se veut exclusivement scientifique, tentant d'écarter l'influence des croyances religieuses et autres pré requis sociaux. En effet, les mœurs de l'époque sont encore influencées par la toute puissance de la morale chrétienne qui imposait une certaine *normativité* des comportements sexuels aussi bien que le pouvoir juridique.¹⁴ L'ouvrage se présente donc comme une enquête scientifique, l'auteur y rapportant de nombreux récits cliniques. L'objectif est de répertorier et de classer les anomalies et conduites sexuelles perverses. L'un des aspects novateurs est que l'ouvrage conçoit la sexualité dans ses formes les plus diverses, présentant ainsi différents raisonnements et domaines : la psychiatrie, la biologie, la physiologie, la psychologie, etc. Au fil de ses recherches, l'auteur affinera son travail de classifications et proposera plusieurs éditions de l'ouvrage. En bref, la dernière édition soulève deux groupes principaux d'anomalies sexuelles :

¹⁴A la fin du 18ème siècle, les actes sodomites étant encore considérés comme des crimes, leurs auteurs continuaient d'être condamnés au bûcher par les tribunaux.

- Les anomalies selon le *but*, qui visent ce qui va permettre l'accomplissement de l'acte (comme l'humiliation de l'autre recherchée par le sadique ou la souffrance recherchée par le masochiste) ;
- Les anomalies selon *l'objet*, qui renvoient à la nature même du partenaire (l'homosexuel, le pédophile, etc.)

Comment en vient-il à cette forme de classification ? Reconnaisant l'existence d'un « instinct sexuel » capable d'être la cause de la perversion, le plaisir sexuel peut selon lui conduire à l'anormalité :

« Krafft-Ebing déclarait perverse toute extériorisation de l'instinct sexuel qui ne répond pas au but de la nature, c'est-à-dire à la reproduction lorsque l'occasion d'une satisfaction sexuelle naturelle est donnée. »¹⁵

Krafft-Ebing établit la reproduction comme la finalité de la sexualité de tout individu. Par sa nature, la sexualité de l'homme le pousserait à la reproduction. Cette tension entre sexualité et reproduction constituerait le caractère sexuel « normal » d'un individu, et aller à l'encontre de sa propre nature signifierait en renverser à la fois son *objet* et son *but* :

« C'est la nature qui nous donne la finalité consciente et non violente de la sexualité. Détourner ce bien en mal, c'est en subvertir et l'objet et le but, étant admis que l'objet selon la nature est l'union génitale hétérosexuelle entre deux adultes ; et le but selon la nature est la satisfaction sexuelle de l'un et de l'autre par suite de cette conjonction-là. »¹⁶

Cette réduction de la norme sexuelle à la reproduction interroge ; si l'instinct sexuel est défini ainsi, la sexualité de l'homme n'est-elle alors composée que d'instinct ? Qu'en est-il de l'influence des facteurs psychologiques ou émotifs de l'individu dans le champ de la sexualité ? Ceci renvoie à cette fameuse problématique qu'est celle de la part d'animalité chez l'homme. Au fond, l'une des questions essentielles est sans doute de savoir si la sexualité n'est que d'ordre physiologique, ou si elle admet d'autres composantes. Nous y reviendrons. Quoiqu'il en soit, la classification proposée par Krafft-Ebing se modifie et s'effectue désormais selon l'objet et le but :

« Les perversions se divisent en deux grands groupes : d'abord celles où le but de l'action est pervers et il faut placer ici le sadisme, le masochisme, le fétichisme et

¹⁵ Von Krafft-Ebing, Richard. *Psychopathia Sexualis*. Pocket. Texte remanié par Moll, Albert.

¹⁶ *Ibid.*

l'exhibitionnisme ; ensuite celles où l'objet est pervers, l'action l'étant le plus souvent en conséquence : c'est le groupe de l'homosexualité, de la pédophilie, de la gérontophilie, de la zoophilie et de l'auto-érotisme. »¹⁷

Cette nouvelle classification constitue une évolution de taille pour le savoir psychiatrique, l'objectif principal de l'époque étant de « définir le punissable [et] protéger l'avenir ».¹⁸ Par ailleurs, cette nouvelle classification mérite un intérêt particulier quant à nos recherches de classifications actuelles et contemporaines, puisqu'elles sont largement influencées par le travail de Krafft-Ebing.

Parmi les déviances sexuelles repérées et examinées par Krafft-Ebing, nous découvrons le *masochisme* et le *sadisme*. Notions qu'il a lui-même conceptualisées à partir de sa lecture des œuvres de Léopold Sacher Masoch et du marquis de Sade, il en invente lui-même les termes ; issus des noms des deux écrivains, ces deux termes s'imposeront dans le langage courant. Cet épisode marquant de l'histoire des perversions revient donc à Krafft-Ebing –et non à Freud comme nous pourrions le penser- puisque nous lui devons au moins la création du sadisme et du masochisme. En bref, il tire de l'œuvre de Sade l'existence d'une jouissance ressentie par la souffrance infligée au partenaire, et isole sa contrepartie chez Masoch, dans son roman *La Vénus à la fourrure*, dont le personnage principal recherche soumission et humiliations poussées à l'extrême de la part de la femme qu'il aime. Nous y reviendrons au chapitre suivant.

c. Krafft-Ebing, un pionnier de la sexologie... encore influencé par l'organicisme de son époque

Krafft-Ebing fait partie de ces quelques auteurs ayant avancé l'idée d'une« pathologisation » des perversions sexuelles, en ce sens que ces perversions peuvent être d'ordre cérébral –au même titre que les névroses-et pas uniquement « mentales ». Ceci est d'une importance capitale, puisqu'une nouvelle ère démarre pour les individus pervers : autrefois considérés comme des hors-la-loi –tous sans exception, certains d'entre eux sont désormais susceptibles d'être considérés comme des malades, devenant les nouvelles victimes –de leurs propres penchants. Certains critiques parleront même de « romantisation des perversions

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Julien, Philippe. *Psychose, perversion, névrose. Op. cit.*

sexuelles »¹⁹, soulevant sans doute par là le risque de déculpabilisation des individus pervers.

Plus que cela, Krafft-Ebing invoquera l'importance de certains facteurs psychologiques et psychiques dans des relations de type pervers. Orientant son discours sur les effets de la sexualité dans la sphère psychosociale, l'impact de son travail a été considérable dans le domaine médical, et particulièrement novateur pour l'époque ; dès la préface, Krafft-Ebing souligne « l'influence puissante qu'exerce la vie sexuelle sur l'existence individuelle et sociale dans les sphères du sentiment, de la pensée et de l'action »²⁰. Krafft-Ebing se présente ainsi comme l'un des pionniers de la sexologie, se détachant petit à petit de la psychiatrie de l'époque et des thèses trop centrées sur la pathologie et la dégénérescence. Bien qu'il reconnaisse l'aspect pathologique et les symptômes fonctionnels de certaines perversions, il ajoute à cela que certaines déviances peuvent être des façons d'aimer –point de vue qui l'amène sur le nouveau terrain de la sexologie. Par exemple, il définit le masochisme comme une sensibilité érotique particulière, dans laquelle l'individu est, « dans ses sentiments et dans ses pensées sexuels, dominé par l'idée d'être soumis absolument et sans condition à une personne de l'autre sexe. »²¹ Selon Krafft-Ebing, la perversion se situe dans la personnalité et la motivation de l'individu plutôt que dans l'acte lui-même, ce qui amène à considérer l'individu en tant que tel.

À partir de ce moment, la question de l'influence des perversions sexuelles sur la vie affective et organique de l'individu, ainsi que celle de *l'origine* des perversions, vont devenir essentielles pour les nouveaux « sexologues » ; existe-t-il une origine psychologique de la perversion ? Serait-elle acquise au cours de l'existence de l'individu, comme dans la petite enfance, notamment ?

d. La perversion selon Krafft-Ebing : innée ou acquise ? **Expériences infantiles déterminantes ou secondaires ?**

¹⁹ Marchand, Gilles. Article intitulé « Les dessous de la perversion » publié dans le magazine *Les Sciences Humaines*. 01 août 2002. Extrait de l'article disponible sur : http://www.scienceshumaines.com/les-dessous-de-la-perversion_fr_2580.html

²⁰ Von Krafft-Ebing, Richard. *Psychopathia Sexualis*. *Op. cit.*

²¹ *Ibid.*

Selon Krafft-Ebing, les premières expériences sexuelles de l'individu, donc situées dans l'enfance, ont une importance évidente, et semblent être à l'origine de développement de la perversion de ce même individu à l'âge adulte. Selon De Masi, dans son ouvrage *La perversion sadomasochiste* :

« [Krafft-Ebing soulignait l'importance des premières expériences sexuelles dans le développement de la sexualité perverse. Il soupçonnait que les fantasmes masturbatoires à caractère déviants au cours de l'enfance étaient à l'origine du développement de la perversion à l'âge adulte. En effet, au moyen d'un transfert par le biais d'associations d'idées, l'attrait sexuel exercé par une partie du corps peut être déplacé sur un fétiche. »²²

Selon ce point de vue, il semble que la perversion soit acquise et non innée selon Krafft-Ebing, puisqu'elle est issue d'expériences environnementales précoces. Nous notons par ailleurs l'importance de l'*imagination* chez l'enfant, laquelle participe à l'élaboration de fantasmes sexuels – nous reviendrons plus tard sur le fétichisme. Nous pouvons donc poser la question de l'actualisation de ces fantasmes dans la réalité, puisqu'ils sont issus de l'imagination de l'enfant. De Masi note à ce propos :

« Krafft-Ebing sait que certaines « fantaisies » trouvent leur origine dès la plus tendre jeunesse et ne parviennent à aucune satisfaction concrète car « la chose tout entière relève principalement du domaine de l'imagination. »²³

Parce que le fantasme ne s'actualise pas par essence, la sexualité de l'enfant devient perverse par accident, donc. Mais un problème se pose ; à la lecture d'autres cas cliniques de Krafft-Ebing, concernant le masochisme notamment, l'auteur évoque la possibilité d'un fantasme masochisme *latent*, lequel resterait « le motif inconscient qui se cache derrière le fétiche ».²⁴ Or, si le fantasme masochisme peut-être latent et s'exprimer par le biais d'un transfert sur un fétiche, cela signifierait que le masochisme est constitutif de l'individu qui le manifeste, et donc *inné* et non plus acquis par l'environnement, par l'éducation, ou par tout autre expérience ou facteur externe à l'individu. Il y a donc contradiction quant à l'origine de la perversion chez Krafft-Ebing. Selon De Masi :

« Le choix de la perversion est toujours latent, même lorsqu'il est possible d'en faire remonter l'apparition à un épisode précis de l'enfance. Krafft-Ebing pense

²² De Masi, Franco. *La Perversion sadomasochiste – L'entité et les théories*. Paris : Les Editions d'Ithaque. 2011.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

en effet qu'un évènement survenu dans l'enfance [...] n'est qu'un facteur secondaire dans l'étiologie du masochisme, l'occasion de sa manifestation plutôt que sa cause. [...] On peut remarquer que, dans les cas cliniques qu'il étudie, tantôt il attribue le développement d'une tendance perverse à un épisode de l'enfance qu'il met en relation avec une personne de la famille, tantôt il considère au contraire l'expérience enfantine comme une première manif de la dégénérescence héréditaire qui n'atteindra son plein essor qu'à l'âge adulte. »²⁵

Au fond, comme nous l'avons évoqué plutôt, Krafft-Ebing parvient-il réellement à se détacher et à dépasser la théorie organiciste de son temps, laquelle met l'accent sur l'existence d'une hérédité dégénérescente qui serait à l'origine du développement pervers ? La démarcation entre facteurs constitutionnels et environnementaux semble poreuse, chez Krafft-Ebing.

e. L'œuvre de Krafft-Ebing, ou l'une des clés essentielles de la révolution freudienne

La question essentielle de l'origine de la perversion, innée ou acquise, reste donc à débattre. Cette problématique sera reprise par Freud, avec la publication des *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* (1905). D'après lui, l'enfant est un « pervers polymorphe », comme nous le verrons. Quoiqu'il en soit, il est important de souligner l'impact du travail de classification opéré par Krafft-Ebing, qui inspirera très largement Freud par la suite. De Masi note à ce propos certaines paraphrases opérées par Freud lui-même quant à sa lecture de Krafft-Ebing, puisque nous retrouvons dans les *Trois Essais* de nombreuses traces équivoques, telles que sa théorie du masochisme et du sadisme notamment - que nous attribuons trop facilement à Freud dans le langage courant. Selon De Masi :

« Bien qu'ayant ouvert la voie à la révolution freudienne, le travail scientifique de Krafft-Ebing a été oublié par ceux qui ont accompagné l'évolution du fondateur de la psychanalyse. L'ignorance dans laquelle est tombée son œuvre a accredité l'idée que la révolution scientifique qui a pris essor et s'est concentrée sur l'interprétation de la sexualité et de ses déviances serait sortie toute armée du cerveau de Freud, alors que ce dernier est assurément redevable à Krafft-Ebing de certaines vérités sur lesquelles reposent d'importantes intuitions psychanalytiques. »²⁶

Le premier des trois essais est d'ailleurs intitulé « Les aberrations sexuelles » en référence à Krafft-Ebing, tandis que ses deux premières parties s'intitulent et

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*

traitent des « déviations par rapport à l'objet sexuel » et des « déviations par rapport au but sexuel ». La référence à Krafft-Ebing est ainsi explicite.

Si l'œuvre de Krafft-Ebing semble contenir certaines contradictions ou poser certains problèmes de fond, elle permet justement de repérer certains points définitionnels conflictuels de la nature de la perversion. L'étude de Krafft-Ebing sert à la fois d'entrée en matière, de point d'appui, voire de prétexte, puisqu'elle nous sera essentielle quant à l'étude du masochisme freudien que nous élaborerons au prochain chapitre. Les deux hommes étaient d'ailleurs particulièrement proches, Krafft-Ebing envoyant régulièrement son Traité à chacune de ses éditions. De son côté, Freud reconnaissait l'influence des travaux de Krafft-Ebing sur son propre travail.

Afin d'envisager au mieux le travail de Freud quant à la perversion, intéressons-nous d'abord aux apports conceptuels contemporains. Nous effectuons donc un saut dans le temps en vue d'éclaircir cette difficulté de problématisation inhérente au concept de perversion ; ce qui nous permettra d'appréhender les théories freudiennes sur la sexualité d'un point de vue davantage perspicace et critique.

III. La « perversion » : problèmes de terminologie et définitions contemporaines

a. Classifications contemporaines

Qu'en est-il de la classification contemporaine des déviations sexuelles ? Celle-ci semble rester conforme à celle du 19^{ème} siècle sur la forme. En effet, s'il existe de nombreuses et nouvelles classifications actuellement, beaucoup s'inspirent de la classification faite entre perversion de but et perversion d'objet, que nous avons évoquée plus tôt. Cependant, le fond connaît quelques variations ; de nouvelles perversions surgissent, d'autres disparaissent ou n'ont même jamais existé selon le point de vue adopté, et ceci est une fois de plus révélateur du problème définitionnel qui entoure le terme de « perversion ». En effet, les frontières entre conduite sexuelle normale et conduite sexuelle pervertie sont parfois poreuses, ou se déplacent avec le temps. L'exemple de l'homosexualité est à cet égard particulièrement exhaustif ; autrefois considérée comme perversion,

l'homosexualité est désormais établie comme « conduite normale », du moins dans notre monde occidental.

b. Le terme de « perversion », lui-même polysémique

Les discussions psychanalytiques –ou encore psychopathologiques- engagent très nettement des points de vue aussi variés que contradictoires quant à l'étude définitionnelle de la perversion. Ces nombreux désaccords proviennent peut-être du terme de « perversion » lui-même, largement polysémique –la question restant de savoir si cette polysémie est intrinsèque au concept depuis le départ, ou si elle a été acquise avec le temps et par la florescence des différents points de vue. Ceci vaut pour le concept général de perversion, mais aussi pour ceux du « masochisme » et du « sadisme » –et de leur petit dérivé, le « sadomasochisme ». La nature polymorphe de la perversion fait que chaque point de vue psychanalytique différent révèle une caractéristique différente de sa nature globale insaisissable. Au fond, nous pourrions affirmer que chacune des conceptions de la perversion alimentent le système général induit par le concept de perversion, en apportant un pan définitionnel différent -mais non moins important- de la précédente et de la suivante.

Ainsi, le terme « perversion » a été la cible de remises en question visant son contenu moral. Si le qualificatif « pervers » s'est popularisé dans le langage courant, il a également acquis une connotation négative trop axée sur le dérèglement moral du sujet. La définition en étant altérée, le terme « perversion » disparaît progressivement du langage clinique. Des expressions telles que « paraphilie » viennent le remplacer. Par ailleurs, la sphère psychanalytique elle-même chasse le terme de « perversion » au profit d'expressions telles que « comportements (ou conduites, etc.) sexuels déviants », pour l'une des raisons définitionnelles que nous avons relevées ci-dessus : certaines conduites déviantes ne sont pas pour autant « perverses » ou relatives au champ des perversions sexuelles, mais peuvent incarner de simples pratiques érotiques. Ici, nous garderons l'emploi du terme de « perversion » - ou de « comportements pervers » dans le cas d'un individu dit normal ayant une conduite sexuelle déviante. Le terme de « paraphilie » ne semble pas convaincant. A trop vouloir dépouiller le terme de ses résonances « négatives », on en vient à presque à célébrer l'amour

induit par cette nouvelle vision du concept ; en effet, sa structure étymologique comporte *philia*, terme grec renvoyant à la camaraderie, à l'affection d'un sujet pour son prochain, etc. Cette nouvelle définition nous laisse douteux, d'autant plus que l'idée de déviance propre à la perversion a quelque peu disparu.

c. Amour VS perversion

Afin de distinguer attitude perverse et attitude dite normale, la psychanalyse et la psychologie contemporaines optent généralement pour une méthode qui paraît à première vue très simple : il s'agit de noter la présence ou l'absence d'échanges amoureux et tendres qui accompagnent les rapports sexuels. Selon De Masi, la sexualité dite normale est définie ainsi :

« Un tel type de sexualité caractérise ceux qui recherchent le plaisir sexuel au sein d'une relation faite d'amour et de tendresse, et que l'on considère comme des personnes mûres et bien intégrées. La sexualité n'a alors rien d'impulsif, et peut perdurer tant que les conditions d'une relation intime sont réunies : le plaisir provient de la jouissance procurée au partenaire et de celle recherchée pour soi-même. »²⁷

Un point important de ce paragraphe est l'évocation de la pulsion (« impulsif ») et de la jouissance auto-érotique qui caractérisent l'acte pervers. Cependant, établir l'attitude perverse en fonction de l'absence de tendresse ne semble pas convaincant. Chacun conçoit son rapport à l'autre et à leur sexualité à sa façon : certains couples aiment les relations sexuelles impulsives, sans pour autant manquer de tendresse par ailleurs. D'autres aiment alterner entre l'amour tendre et l'amour d'ordre sexuel pur. D'autres n'ont pas besoin de cette tendresse physique au sein de leurs relations sexuelles. Il semble que la sexualité est indépendante de l'amour lui-même. Séverin, comme nous le verrons, posera problème à ce propos : il aime sa partenaire plus que tout, mais cet amour le conduit justement à un désir masochiste. Où se situer ? Pense-t-il au plaisir de sa partenaire (avant le sien), ou est-il borné par la mise en place de ses scénarios masochistes et par la réalisation de sa jouissance, par ailleurs ?

d. La perversion, un développement psychosexuel déviant

²⁷ De Masi, Franco. *La perversion sadomasochiste*. Op. cit.

Certes, les perversions ne sont pas toutes d'ordre sexuel –telles que les perversions narcissiques. Notre sujet, cependant, s'inscrit dans la sphère des perversions sexuelles, mais est-ce tout ? La sexualité, qui met en jeu des composantes physiologiques (la pulsion, l'instinct selon certains, etc.), implique par ailleurs une composante *psychique*. Celle-ci est peu à peu reconnue ; Freud parlera de « développement psychosexuel ». Selon lui, « il ne faut ni négliger, ni sous-estimer le facteur psychique ». Aujourd'hui, nous considérons en effet que la sexualité humaine n'est pas uniquement le fruit d'une détermination biologique, mais qu'elle inclue également des facteurs psychologiques et psychiques. L'influence de ces facteurs n'est pas aussi aisément « calculable » -il est toujours difficile de faire la part entre ce qui est inné ou ce qui est acquis d'un point de vue comportemental, mais semblent largement participer à l'élaboration de certaines instances, tel que l'imaginaire sexuel du sujet, son rapport à la jouissance, à sa castration, etc. Selon Jacques André, citant Lacan :

« Les aspirations sexuelles insatisfaites, dont les symptômes sont des satisfactions substitutives, ne peuvent que « très imparfaitement trouver leur débouché par le coït ou d'autres actes sexuels ». Les insatisfactions sexuelles ne se résolvent pas dans le sexuel ! L'insatisfaction sexuelle désigne autant du sexuel insatisfait que l'insatisfaction du sexuel. Elle est, comme la satisfaction, psychique. »²⁸

La satisfaction comme l'insatisfaction sexuelle peuvent donc être d'essence psychique, et pas uniquement –ou pas du tout- sexuelle. Le génital ne fait donc pas tout, sujet pervers ou non. Les pulsions elles-mêmes sont psychiques, comme nous le verrons. Quant au fantasme, au manque, à l'angoisse de castration, ou à la jouissance, ils tirent leurs origines du psychique, indéniablement.

e. La perversion, entre scénario, pulsions, jouissance autoérotique, emprise de l'autre et fantasmes

A défaut de pouvoir donner une définition claire de *la* perversion –pour le moment, quels sont les points communs récurrents que l'on retrouve au fil des lectures contemporaines quant aux perversions sexuelles, et qui peuvent nous indiquer une part de sa nature malgré elles ?

²⁸ André, Jacques ; Chabert, Catherine ; Guyomard, Patrick. *La perversion, encore*. PUF. 2015

Selon Gérard Bonnet, une perversion sexuelle, pour qu'elle le soit, impose un *scénario* (soit différents éléments ou méthodes visant à faire progresser l'individu pervers vers sa jouissance), est sous le joug d'une forte *pulsion*, et tend vers une *jouissance autoérotique*. Selon lui, « toute perversion est solitaire »²⁹, le partenaire étant considéré comme simple accessoire. Est-ce toujours vrai, cependant ? Séverin, dans *La Vénus à la fourrure* semble certes « objetiser » Wanda, mais il en est également fou amoureux au point de l'idéaliser et de l'objetiser, justement. N'est-elle qu'un outil afin qu'il accède à sa propre jouissance ? S'il a besoin de mettre en place des scénarios, que révèlent-ils de plus essentiel quant au masochisme qui le caractérise ? Nous y reviendrons.

Quelle que soit la nature du rôle donné à la pulsion, il semble en effet qu'elle ait un rôle important à jouer quant au développement pervers du sujet. Nous étudierons avec Freud la nature des différentes pulsions qui selon lui régissent le comportement sexuel humain. Ici, il s'agit d'une domination de la pulsion qui s'exprime chez le pervers, mais de quelle pulsion parlons-nous ? Que signifie cette affirmation ? Que dire par ailleurs de la *pulsion d'emprise*, qui caractérise généralement l'individu pervers selon les analyses courantes ?

Par ailleurs, Gilles Marchand, reprenant les dires de Mc Dougall et d'Alberto Eiguer son point de vue quant à la nature de la perversion :

« Selon J. McDougall, plutôt qu'une sexualité diversifiée les pervers recherchent la quantité, la fréquence jusqu'à l'addiction pour se rassurer au niveau identitaire. Le psychanalyste Alberto Eiguer³⁰ insiste sur ce que recherche le pervers à travers sa quête : la sensation, pour laquelle il consacre l'essentiel de sa vie. Il craint ses propres fantasmes sexuels, non pas parce qu'ils risqueraient de le pousser dans des comportements érotiques toujours plus extrêmes, mais au contraire parce qu'ils pourraient lui ôter toute envie de les mettre en pratique. « Dominer avant de se laisser dominer par ses propres pulsions, par sa vie intérieure, par les faveurs que demande l'autre pour satisfaire les rêves (du sujet), ses images, ses désirs : voilà peut-être ce que cherche le pervers. »³¹

Le traitement du fantasme chez l'individu pervers semble en effet être une composante essentielle du concept de perversion. Mais comment comprendre que le fantasme chez l'individu doit justement rester au stade de fantasme ? Quelle

²⁹ Bonnet, Gérard. *Les Perversions sexuelles*. Puf. «Que sais-je ?». 2001 (3^e édition).

³⁰ Eiguer, Alberto. *Des perversions sexuelles aux perversions morales*. Odile Jacob. 2001.

³¹ Marchand, Gilles. « Les dessous de la perversion ». *op. cit.*

« déception », ou « rupture » -qui surviendrait à la réalisation du fantasme- cherche à fuir l'individu pervers ? Comme nous le verrons, le masochiste qu'est Séverin s'inscrit parfaitement dans cette dynamique de *report* perpétuel du fantasme. Nous verrons pourquoi.

La pulsion perverse et le fantasme de l'individu pervers seront à examiner en détails avant d'entreprendre notre travail autour du désir de Séverin. Par ailleurs, nous pouvons aisément affirmer que chaque comportement déviant suit un schéma qui lui est propre, qu'il soit qualifié de pervers ou non. Le champ des perversions sexuelles semble bien trop étendu pour être réduit à une seule définition. Certaines d'entre elles n'admettent pas forcément les mêmes composantes inconscientes, les mêmes schémas pulsionnels ou fantasmatiques, mais ceux-ci sont indispensables à leur compréhension. Quoiqu'il en soit, nous pouvons au moins appréhender avec certitude la perversion comme *structure* –comme la psychose ou la névrose, notamment. L'individu pervers témoignerait d'une structure particulière et déviante par rapport à une norme donnée. Notre travail consistant à termes à rétablir la définition du masochisme, nous étudierons donc les composantes de la structure de l'individu pervers masochiste.

**f. « Structure »/« organisation » perverse, ou simple
« phénomène »/ « comportement » pervers ?**

Par ailleurs, les sujets présentant une forme de comportement pervers témoignent-ils tous pour autant d'une « structure » perverse ? Nous avons brièvement abordé cette question en début de chapitre, et nous pouvons désormais affirmer, comme nous l'indiquent Gérard Pirlot et Jean-Louis Pedinielli dans leur ouvrage *Les Perversions sexuelles et narcissiques* (2013), qu'il convient de « distingu[er] (dans tradition psychopathologique) le phénomène (discours, comportements audibles et observables) et les processus (constructions théoriques, « modèles », permettant de représenter les causes ou les mécanismes déterminant le phénomène) ». ³² Perversion en tant que simple phénomène isolé ou en tant que processus inscrit plus profondément dans l'essence psychique de la personne, il s'agit de différencier « l'existence concrète des troubles et leur essence, (...) les

³² Pirlot, Gérard ; Pedinielli, Jean-Louis. *Les perversions sexuelles et narcissiques*. Paris : Armand Colin. 2013. (3^{ème} édition)

phénomènes décrits comme perversions (...) et les organisations psychopathologiques »³³. « Structure », « organisation », « construction », « processus » pervers, autant de termes qui s'opposent au simple « phénomène » (ou « comportement », « attitude », « discours ») pervers. Une personne peut avoir un comportement pervers par accident, ou par faute, sans pour autant se révéler être le symptôme d'une structure perverse.

Cette problématique rejoint en partie celle de l'origine (la perversion, innée ou acquise ?) de la perversion que nous avons abordée en début de chapitre. A cela, nous pourrions répondre en reprenant les grandes tendances de ces deux derniers siècles. La psychiatrie de la fin du 19^{ème} siècle laissait peu de place à l'ambiguïté quant à la nature du sujet : tout comportement pervers orientait facilement les médecins de l'époque à reconnaître une nature *intrinsèquement perverse* et dégénéréscente chez l'individu concerné. Puis, à partir des travaux de Krafft-Ebing et d'autres auteurs de son époque, la définition s'est assouplie, laissant place à la possibilité d'actes pervers, ou encore d'une sexualité perverse, sans pour autant que la nature de l'individu en soit touchée. Enfin, les travaux plus récents semblent élargir l'existence des cas de figure, de nouveaux facteurs entrant en jeu et complexifiant la conceptualisation de la perversion. De nouvelles questions se posent, et remettent en question la question même de l'origine de la perversion, semble-t-il. Certains auteurs décident aussi de gommer les frontières entre la normalité et le pathologique, posant par exemple comme Freud la disposition perverse naturelle de l'enfant. Quoiqu'il en soit, innée ou acquise, la perversion semble stimulée par ces nombreux facteurs que nous avons évoqués, et dont nous interrogerons la pertinence chez Séverin.

g. La perversion, un désir ou mouvement déviant

Les contours généraux du développement pervers étant éclaircis, nous pouvons désormais aborder le problème du masochisme et celui de son articulation au désir avec plus de clarté. La perversion du désir serait donc un phénomène, ou un processus interne au sujet mettant en péril le mouvement du désir, dévié de sa norme -à considérer que le désir suive une norme donnée, dans une situation donnée. Si nous prenons la situation particulière du masochiste son désir perverti

³³ *Ibid.*

l'est en tant qu'il incarne ce mouvement déviant de la norme sexuelle, le sujet masochiste cherchant le plaisir -voire son point d'acmé qu'est la jouissance- dans la douleur (pratique hors-norme) et visant, par une soumission absolue, à se réduire lui-même à l'état d'objet de l'autre. Cependant, cette définition du masochiste recherchant douleur et soumission absolue, issue du langage courant (créée tout d'abord par Krafft-Ebing comme nous l'avons vu, puis reprise par Freud), soulève un problème : il y a ici bien visé du plaisir dans la douleur par le masochiste ; or, si le plaisir du masochiste en question est bien présent, si l'objectif de son désir est atteint dans la soumission, si nous considérons que le sujet masochiste, dans son instrumentalisation, dans sa réduction à l'état d'objet par l'autre est responsable de son sort, n'y aurait-il pas une forme de remise en question de la représentation classique que l'on se fait du masochiste « victimisé » par son bourreau ? Est-il vraiment victime ? Et quel serait le statut de son bourreau, en ce sens ? Avant d'aller plus loin, intéressons-nous aux principales problématiques posées par le masochisme, à savoir : comment est-il possible d'articuler plaisir et douleur ? Au fond, quelles sont les modalités du désir masochiste ? Afin d'y répondre, nous étudierons dans un premier temps le sens freudien du masochisme, dont l'importance est manifeste, bien qu'il ait, comme nous le verrons, laissé à tort certaines traces dans notre langage courant. Nous interrogerons ensuite sa pertinence à travers les caractéristiques psychosexuelles et pathologiques du héros de Masoch, Séverin.

CHAPITRE 2.

Le masochisme freudien, ou le désir du déplaisir guidé par la pulsion de mort

Au cours de ce premier chapitre, nous avons vu que le concept de perversion sexuelle admettait différentes facettes. Nous pouvons expliquer cela par le fait qu'il ait subi de nombreux préjugés moraux et normatifs, lesquels ont orienté sa définition au cours du temps. Mais cette raison n'est pas suffisante ; polymorphe, la perversion reste l'objet de points de vue contradictoires à bien des niveaux, et chacun d'entre eux participent sans aucun doute à sa définition globale. Cela dit, nous avons pu dégager certains points de rencontre pertinents, qui constitueront notre base définitionnelle de la perversion sexuelle :

- La perversion appartient au domaine de la déviance
- La perversion peut être considérée comme pathologique, en ce sens qu'elle incarne un comportement non conforme aux normes du comportement psychosocial
- La perversion s'inscrit dans le champ de la psychosexualité ; pas seulement biologique (génitale, etc..), elle naît également du psychique.

A cela, nous pouvons ajouter que certains facteurs semblent déterminants dans le développement psychosexuel de l'individu, tels que la pulsion, le fantasme, les différents refoulements, ou le complexe d'Oedipe. Ces facteurs, *constitutifs*, restent à éclaircir. L'existence d'autres facteurs, *environnementaux* cette fois-ci, ne sont pas à négliger.

Au cours de ce nouveau chapitre, nous allons tenter d'éclaircir ces différents facteurs par une étude proprement freudienne de la perversion sexuelle. Le premier chapitre nous aura permis d'appréhender au mieux les analyses freudiennes, lesquelles viennent à la fois s'inspirer d'auteurs tels que Krafft-Ebing et révolutionner les analyses du développement psychosexuel de l'individu.

Quelle est la structure du pervers selon Freud ? Comment l'individu pervers se développe-t-il psychosexuellement ? Cette amorce nous permettra d'aborder dans un second temps le développement du pervers masochiste freudien.

I. Le développement psychosexuel déviant freudien

a. Présentation générale de la perversion selon Freud

Selon Freud, les perversions ne proviennent pas de dégénérescences. Elles sont en lien avec des phénomènes psychiques et subjectifs, et pas seulement biologiques comme certaines de ses prédécesseurs l'ont avancé. Freud aborde dans de nombreux écrits les problèmes définitionnels posés par la perversion : dans son ouvrage les *Trois Essais sur la théorie sexuelle* (1905), mais aussi dans des textes tels que « Pulsions et destin des pulsions » (1915), « Un enfant est battu » (1919), « L'organisation génitale infantile » (1923), « Le problème économique du masochisme » (1924) ou encore « Le Fétichisme » (1927). Sa sphère est celle de la psychopathologie avant tout. En bref, Freud propose une théorie des pulsions et souligne l'importance des processus inconscients dans le développement pervers. Quels sont les points importants que nous pouvons relever –et que nous détaillerons dans la suite de ce chapitre ?

- Freud, de même que Krafft-Ebing, propose une distinction des perversions selon leur objet (situation ou personne qui conduit à la satisfaction sexuelle) et leur objet (nature de l'acte conduisant à la satisfaction sexuelle). A cela, Freud ajoute des couples d'opposés, tels que le sadomasochisme qui nous intéressera particulièrement ici.
- Freud distingue névrose et perversion en fonction du statut refoulé ou non du fantasme : le fantasme du névrosé est inconscient et refoulé, tandis que celui du pervers est conscient et s'exprime en acte.
- Cette mise en acte pervers se détermine précisément par son aspect *partiel* par rapport à l'acte sexuel dit normal.
- Dans la perversion, il y a fixation à un mode de satisfaction sexuelle infantile, que le sujet aurait du dépasser.

- Enfin, le non dépassement du complexe d'Œdipe et l'angoisse de castration sont essentiels dans le développement du pervers : celui-ci dénie l'absence du pénis de la mère. Il refuse par là la reconnaissance de la différence sexuelle, et donc la possibilité de la –et de sa- castration.

Il s'agit donc de comprendre comment la *fixation excessive* et *l'exclusivité* de l'individu le conduisent à un développement sexuel déviant. La perversion, selon Freud, c'est bien cette transformation de la pulsion sexuelle qui est le résultat de processus psychiques ; le non dépassement du complexe d'Œdipe et la recherche de l'actualisation du fantasme sont déterminants dans le développement pervers.

Cependant, il faut noter que les différentes publications ont certainement provoqué des modifications et/ou un élargissement du concept de perversion chez Freud, ce que nous interrogerons.

b. L'individu pervers, un enfant « pervers polymorphe » entre fixations et pulsions partielles

Freud, dans les *Trois Essais*, réinvesti un emploi moins « critique » du terme de perversion en brisant la frontière entre le pathologique et le normal ; la perversion, selon lui, est tout d'abord « naturelle », en ce sens que l'enfant est « polymorphiquement pervers ». Selon lui, il s'agit de distinguer la perversion sexuelle de l'enfant, qui est « normale », et celle de l'adulte, qui en découle mais qui aurait dû disparaître avec le temps : « la perversion est partie intégrante de la constitution normale »³⁴. De même, selon les dires de Freud :

*« Devant le fait, dès lors reconnu, que les penchants pervers étaient largement répandus, l'idée s'imposa à nous que la prédisposition aux perversions était la prédisposition originelle et universelle de la pulsion sexuelle humaine. »*³⁵

Or, tout adulte humain a été un jour un enfant. Freud avance donc l'idée d'une « disposition perverse polymorphe infantile ». En quel sens ? En ce sens qu'elle est perverse quant à son but et à son objet. La sexualité infantile se caractérise par trois éléments : elle est auto-érotique, elle est du ressort du physiologique (par exemple, la satisfaction de besoins primaires tels que la faim) et la satisfaction est le résultat de l'excitation d'une zone érogène mettant en jeu une pulsion partielle.

³⁴ Freud, Sigmund. *Trois Essais sur la théorie sexuelle*. Op. cit.

³⁵ *Ibid.*

La pulsion partielle, chez l'enfant, n'est pas *unifiée* comme doit le devenir celle de l'adulte, se comble à partir de zones érogènes, et vise des objets prégénitaux (oral, vocal, anal...). Plus précisément, la sexualité infantile évolue en deux phases, de la phase prégénitale à la phase génitale. Cette transition doit « normalement » marquer l'unification des pulsions partielles et l'abandon du choix d'objet incestueux par l'individu –la petite fille souhaitant l'amour incestueux du père par exemple. Philippe Julien synthétise cette théorie du changement d'objet nécessaire :

« Seul le primat ultérieur du génital devrait permettre le dépassement des perversions par unification des pulsions partielles de la vie infantile en une seule pulsion totalisante dirigée vers l'objet génital dit hétérosexuel, suivant le modèle de la finalité biologique de la reproduction. »³⁶

Que se passe-t-il dans le schéma de l'individu pervers, cependant ? Quels mécanismes sont mis en place et comment agissent-ils sur le développement psychosexuel de l'individu ? Selon Pirlot et Pedinielli :

« Les perversions sont des troubles du développement sexuel, développement difficile, soumis à de multiples aléas puisqu'il peut exister des arrêts (sous l'influence de causes internes ou externes) qui produisent des régressions à une étape antérieure. Les perversions apparaissent alors comme des fixations à des étapes infantiles et des dissociations (remise en cause de l'unification des pulsions) des pulsions à une période ultérieure. »³⁷

Ainsi, les deux auteurs mettent en évidence le phénomène de mise en arrêt du système psychosexuel par des facteurs –constitutifs ou environnementaux, sans doute- et par la conservation des pulsions à leur état partiel, « dissocié », et non unifié. Cette forme de paralysie au stade infantile caractérise ainsi la perversion freudienne ; perversion qui sera visible à l'âge adulte seulement, donc. Est-ce toujours le cas, cependant ? N'y a-t-il pas des éléments annonciateurs de l'enfance qui permettraient d'anticiper le caractère pervers de ce même individu à l'âge adulte ? Séverin est battu par sa tante dans son enfance, et cette scène, particulièrement marquante (au sens propre comme au sens figuré...) sera significative quant au développement pervers de l'individu. Nous y reviendrons. L'enjeu serait alors, en prenant la question à l'envers, de savoir si tous les développements sexuels des enfants battus se fixent inévitablement à ce stade

³⁶ Julien, Philippe. *Psychose, perversion, névrose. Op. cit.*

³⁷ Pirlot, Gérard ; Pedinielli, Jean-Louis. *Les perversions sexuelles et narcissiques. Op. cit.*

infantile, si leurs pulsions ne s'unifient jamais (si leurs objets d'amour persistent à être incestueux par exemple) et s'ils sont donc voués à être reconnus « pervers » à l'âge adulte. Au fond, il s'agit de savoir s'il existe ou non une « structure » perverse en tant que telle.

c. Le non dépassement du stade œdipien et le complexe de castration

La perversion est donc la production « avortée » d'une phase de l'évolution libidinale. Cela dit, la perversion n'est pas seulement la persévérance de pulsions partielles, mais elle est également le résultat d'une incapacité de l'individu à se détacher du complexe d'Œdipe.

La sexualité infantile détermine donc celle de l'adulte. Or, toute sexualité infantile est toujours refoulée selon Freud, car elle révèle des désirs sexuels incestueux ; le père et la mère –ou encore un frère ou une sœur- incarnent les objets du désir, à un moment donné du développement psychosexuel de l'individu. Or, les normes sociales font de l'inceste une interdiction. Selon Freud, ce désir d'inceste, interdit, est inconscient. Comment l'individu passe-t-il d'une sexualité infantile dont les désirs sont incestueux et refoulés à une sexualité « normale », conforme aux règles sociétales ? Freud, pour y répondre, invoque le dépassement de deux complexes : le complexe d'Œdipe et le complexe de castration. Le premier, paradoxalement, rapproche et sépare l'individu de ses désirs incestueux envers le père ou la mère. Afin que ce complexe soit dépassé, et donc que l'individu se libère de ses désirs incestueux, le complexe de castration intervient. Le complexe de castration vient remplacer le complexe d'Œdipe en un sens, en apportant d'idée d'une « castration symbolique », résultat du clivage entre objets permis et objets interdits. Cette castration symbolique signe le refoulement d'un objet du désir encore inconscient. Selon Juan Pablo Lucchelli :

« Selon l'hypothèse freudienne, un sujet désire consciemment un objet mais, dans le même temps, il est inconsciemment lié à un autre objet. Le sujet « ignore » ce lien –c'est ce qu'on appelle refoulement. Cette ignorance est à la racine de la sexualité, laquelle est conditionnée par un refoulement, une « castration » foncière qui sépare à jamais un sujet de son « vrai » objet du désir (qui reste inconscient) ». ³⁸

³⁸ Lucchelli, Juan Pablo. *La perversion – ou le compromis impossible*. Editions Payot Lausanne. 2005.

Ce refoulement est d'ordre sexuel mais pas seulement ; la réalité du monde qui entoure le sujet en est touchée. La question reste donc de savoir comment le sujet se retrouve confronté à la castration. Comment ? Par une menace imaginaire, qui vient perturber l'image que l'enfant se fait de son propre corps. Cette menace, c'est celle de la différence des sexes. Il réalise qu'il existe des petits garçons « comme lui », et d'autres qui ne sont pas comme lui –les filles. Suite à la castration symbolique, nous avons désormais une « castration imaginaire » pour l'enfant : le petit garçon prend peur à l'idée de perdre son pénis, tandis que la petite fille réalise qu'il lui *manque* ce pénis, et elle souhaite désormais l'avoir. Comme Freud le souligne, il y a chez l'enfant –fille comme garçon- cette idée qu'il existe un seul organe génital, le pénis. Ainsi, le corps « masque » la différence sexuelle. Dans « L'organisation génitale infantile » (1923), Freud précise :

*« Le caractère principal de cette 'organisation sexuelle infantile' est en même temps ce qui la différencie de l'organisation sexuelle de l'adulte. Il réside en ceci que, pour les deux sexes, un seul organe génital, l'organe mâle, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital mais un primat du phallus. »*³⁹

Et pourtant, cette croyance s'oppose à la réalité de la différence des sexes. C'est en ce sens que Freud parle de différence des sexes refoulée par l'inconscient, et donc que l'inconscient ne connaît pas la différence sexuelle. Le renoncement à la croyance en l'existence universelle du pénis signe la fin du complexe d'Œdipe et instaure la reconnaissance de la différence sexuelle. Précisément, il y a *déni* de la différence des sexes, induit par le processus de la *Verleugnung*. Nous y reviendrons.

Quoiqu'il en soit, nous pouvons dire du développement psychosexuel pervers qu'il naît d'un refus de l'individu de se détacher de l'objet incestueux, la mère ou le père. Il y a donc fixation au stade œdipien. Dans « Un enfant est battu » (1919), Freud pose le complexe d'Œdipe comme élément central dans la compréhension du développement sexuel pervers. Comme le suggère Hans Sachs :

« Il s'agit bien là des retombées du complexe d'Œdipe - c'est-à-dire qu'une pulsion partielle particulièrement forte pourrait ne pas se prolonger en ligne droite dans une perversion, mais qu'elle devrait traverser le complexe d'Œdipe, comme un rayon lumineux traverse une lentille ; et c'est à nous que reviendrait

³⁹ Freud, Sigmund. Texte « L'organisation génitale infantile ».1923.

alors la tâche d'en déterminer l'angle de réfraction, et d'en tirer nos propres conclusions. »⁴⁰

La métaphore optique semble particulièrement pertinente, l'idée étant de comprendre en quoi le complexe d'Œdipe détourne une pulsion partielle de son chemin et l'empêche de s'unifier.

d. Pulsion d'emprise et instrumentalisation de l'autre

Chez Freud également, nous retrouvons l'importance de la pulsion d'emprise chez le sujet pervers, laquelle s'exprime notamment par la *compulsion* et la *répétition*. L'acte pervers, en tant qu'acte partiel comme nous l'avons évoqué, cible un objet qui est lui-même rabaissé au statut d'objet « partiel ». L'individu pervers exerce une forme d'emprise sur cet objet partiel. Cette pulsion d'emprise n'est pas sexuelle selon Freud, elle existe donc indépendamment et antérieurement à la libido sexuelle. Cette pulsion permet au sujet d'exercer une certaine domination dont l'objectif serait purement narcissique, puisqu'elle participe avant tout au système défensif et d'autoconservation du sujet. La pulsion d'emprise connaît diverses évolutions en fonction des stades libidinaux ; au stade oral notamment, elle participe à la haine de l'objet, lors des angoisses de séparations ou autres blessures. Nous pourrions alors nous demander si la pulsion d'emprise qui s'exprime chez le pervers renvoie aux mêmes peurs archaïques que celle de l'enfant, si ces angoisses ont été « réveillées » en quelques sortes, face à la rencontre de l'autre qui viendrait menacer le narcissisme de l'individu, notamment.

Ainsi, le pervers rabaïsse son partenaire au statut d'objet partiel si ce dernier est sous son emprise. Le partenaire est alors réduit à l'état d'outil dépourvu de désir propre. Le désir du pervers freudien, ce serait alors ce désir d'instrumentalisation de l'autre. Mais qu'en est-il du désir masochiste, qui cherche justement à se soumettre, et donc à être instrumentalisé par l'autre ? Existerait-il une pulsion d'emprise masochiste qui paradoxalement dominerait l'autre afin de le rabaïsse à un statut de bourreau ? Et qu'en est-il de l'avalissement de l'objet recherché par le

⁴⁰ Hans, Sachs. Article intitulé « Genèse des perversions ». Paru dans *La Cause freudienne*, n°25, septembre 1993. Disponible sur http://lacanian.memory.online.fr/HSachs_Perversions.htm.

sadique, notamment ? Nous traiterons ces différentes questions à travers la configuration mise en place par Masoch dans son roman.

e. Le premier tournant freudien, un dépassement du biologique

Ainsi, la perversion freudienne apparaît d'entrée de jeu comme la persistance de pulsions partielles –en ce sens qu'elle témoigne d'un retard dans le développement du sujet et dans son évolution en pulsion génitale- et comme l'incapacité du sujet à dépasser le stade œdipien. Ceci sera largement débattu dans la sphère psychanalytique, mais c'est Freud qui nous intéresse pour le moment. Freud, dont l'apparent paradoxe est de mener à la fois des recherches biologiques –quant à sa théorie des pulsions, qui s'inscrit pour une large part dans cette sphère- et une autre sur les éléments psychiques qui constituent la vie de l'individu –quant au caractère symbolique de certains symptômes ou autres facteurs qui participent à l'élaboration du fonctionnement psychosexuel de l'individu, notamment. Le premier essai des *Trois Essais* (1905) introduit la sphère de la biologie comme terrain d'analyse dès la première phrase : « En biologie, on rend compte de l'existence de besoins sexuels chez l'homme et chez l'animal au moyen de l'hypothèse d'une « pulsion sexuelle ». » Un parallèle semble posé entre sexualité de l'homme et celle de l'animal, toutes deux réduites à une forme de mécanique instinctuelle. Cela dit, de même que Krafft-Ebing mais de façon plus prononcée, Freud se détache peu à peu du biologique. Cette mise en perspective ne suffit plus à Freud, puisqu'il abandonne à partir de 1910 la définition de la perversion comme la négation de l'instinct –dont la finalité serait la reproduction biologique. S'il est indispensable d'étudier le fonctionnement pulsionnel proposé par Freud afin de comprendre ce qu'il en est du développement pervers, qu'en est-il des différents facteurs psychiques mis en jeu et soulevés par Freud au fil de ses analyses, tels que le traitement du complexe d'Édipe dans le schéma pervers masochiste ? Celui-ci, nous allons le voir, semble être un dérivé régressif de l'amour incestueux.

II. Pulsions et principes moteurs du développement psychosexuel

a. Le plaisir freudien

Les analyses freudiennes centrent leur étude sur le plaisir le plus méconnu jusqu' alors : le plaisir sexuel. Il s'agit de différencier un plaisir de fonction, qui se manifeste par la satisfaction d'une activité vitale (ex : téter le sein de la mère pour le nourrisson), et un plaisir d'organe (ex : la succion du pouce chez le bébé). A cela, nous ajoutons l'existence du plaisir de fonction en ce qui concerne la sexualité, lié à l'accomplissement du coït. Mais ce plaisir génital de l'organisme adulte est amené, selon Freud, par une sexualité antérieure, infantile, et auto-érotique. Dans l'enfance se joue une « série complexe de satisfactions dues à l'excitation des zones érogènes, à la réduction de cette excitation indépendante de toute fonction vitale (...). La manière dont l'être humain réalise sa sexualité dans ces phases antérieures à la puberté est déterminante pour son équilibre affectif ultérieur »⁴¹. La complexité de l'origine de la sexualité infantile provient sans doute du fait qu'elle contient en elle l'existence d'un plaisir sexuel pré-génital (qui existe dès la naissance contrairement à la génitalité) qui s'appuie sur des recherches vitales. La tétée du nourrisson repose d'abord sur un plaisir de fonction, alimentaire, mais selon Freud il faudrait ajouter à cela un plaisir d'une nature tout autre, à savoir sexuelle, donc la succion du pouce plus tard ne serait que le substitut, notamment. Par ailleurs, Freud précise que l'excitation due à ces zones érogènes s'expliquent davantage par le contexte psychosocial de l'enfant (son entourage, sa culture, son éducation, etc.), lequel déterminera la personnalité de l'enfant, plutôt que par des raisons purement physiologiques.

b. Le principe de plaisir et le principe de réalité

Cette recherche du plaisir prenant diverses formes, Freud l'a nommé le *principe de plaisir*. Cette expression est empruntée au philosophe et psychologue allemand Gustav Fechner, lequel avançait déjà l'idée du plaisir comme principe régulateur du fonctionnement psychique. Proposant précisément un « principe de plaisir de l'action »⁴², Fechner suggère que « nos actes sont déterminés par le plaisir ou le déplaisir procurés dans l'actuel par la représentation de l'action à accomplir ou de

⁴¹ Dictionnaire du Larousse. Disponible sur www.larousse.fr

⁴² Fechner, Gustav. *Über das Lustprinzip des Handelns*, in : *Zeitschrift für Philosophie und Philosophische Kritik*. Halle. 1848.

ses conséquences »⁴³. En ce sens, le plaisir n'est pas un but en soi pour l'acte de l'homme.

Selon Freud, le principe du plaisir serait l'un des deux principes fondamentaux qui régit le fonctionnement de l'appareil psychique. Il « exige la satisfaction, par les voies les plus courtes, de toutes les pulsions conscientes ou inconscientes du psychisme humain »⁴⁴ et chercherait à éviter le déplaisir en tant que tel, au profit du plaisir. Précisément, le principe de plaisir provoque la réduction des tensions, et est posé par Freud comme « principe de Nirvâna ».

A ce principe de plaisir, nous devons lui opposer un principe antagoniste : *le principe de réalité*. Celui-ci, affrontant le premier, lui rappelle qu'il vaut parfois mieux opter pour une renonciation au plaisir, en vue d'éviter certaines « conséquences fâcheuses qui en résulteraient pour l'individu, du fait des interdits socioculturels »⁴⁵.

Sachant cela, comment pouvons-nous penser le masochisme, qui est recherche de la « douleur » ou du « déplaisir » (nous poserons une équivalence entre ces deux termes, en tant qu'ils s'opposent au plaisir) ? En d'autres termes, comment expliquer que la douleur, ou le déplaisir, soit source de plaisir ? Bien qu'il y ait certaines traces de réponses dans des œuvres et textes ultérieurs, Freud cherche à y répondre explicitement dans « Le problème économique du masochisme » (1924) :

*« Si le principe de plaisir domine les processus psychiques de telle façon que le but immédiat de ceux-ci soit d'éviter le déplaisir et d'obtenir le plaisir, le masochisme est alors inintelligible. Si la douleur et le déplaisir peuvent être en eux-mêmes des buts, et non plus des avertissements, le principe de plaisir est paralysé. »*⁴⁶

D'emblée, Freud pose une contradiction, entre domination du principe de plaisir et nature du masochisme. En somme, si nous partons de l'existence bien avérée du masochisme, plusieurs possibilités de réponse à cette contradiction s'imposent :

⁴³ Laplanche, Jean ; Pontalis, Jean-Bertrand. Dictionnaire disponible sur http://psycha.ru/fr/dictionnaires/laplanche_et_pontalis

⁴⁴ Dictionnaire du Larousse. *Op. cit.*

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ Sigmund, Freud. « Le problème économique du masochisme ». 1924.

- Soit le principe de plaisir ne nous dit pas tout et prendrait sa source dans la douleur, la douleur abandonnant à cet effet son statut d'avertissement au profit d'un statut de but –délogeant par là le statut du plaisir ;
- Ou, au contraire, la nature du principe de plaisir reste inchangée, et sa domination naturelle s'effacerait alors face à la domination d'une autre instance –que l'on pourrait nommer principe de « déplaisir », par exemple ;
- Ou bien, enfin, la nature du masochisme n'est pas ce qu'elle semble être. En ce sens, le masochisme ne serait pas recherche du de la douleur en soi, mais d'un au-delà qui transcenderait cette instance, effaçant par là son aspect négatif de déplaisir en tant que tel.

Que nous dit Freud ?

c. Pulsion de vie et pulsion de mort

Peu avant d'élaborer sa deuxième topique, Freud découvre que le sujet peut tirer une satisfaction *au-delà* du principe de plaisir, soulevant l'hypothèse d'une pulsion de mort. Celle-ci est posée dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920) en partant du constat que certains faits mettent en échec le principe de plaisir. La pulsion de mort vient en ce sens s'opposer à la pulsion de vie (pulsion sexuelle et d'autoconservation). Plus que cela, Freud affirme que « le principe de plaisir semble être en fait au service de la pulsion de mort »⁴⁷ Selon Freud, tandis que le principe de plaisir entraîne la réduction des tensions, la pulsion de mort désigne et relie les désirs agressifs, la tendance à la destructivité et la tendance à la compulsion de répétition, devenant « l'expression privilégiée du principe le plus radical du fonctionnement psychique »⁴⁸. Par conséquent, la pulsion de mort va orienter plusieurs instances selon Freud : la compulsion de répétition, la réduction des tensions et la prédisposition à la destructivité.

d. La seconde topique (à partir de 1920)

⁴⁷ Sigmund, Freud. « Au-delà du principe du plaisir ». 1920.

⁴⁸ Dietrich, Erick. *Réflexion sur le Masochisme, Pulsions de Vie et Pulsions de Mort, Masochisme Gardien*. Cours du Département de formation paris XVII. Paris, France.

La période de la seconde topique est essentielle quant à la découverte des différents mécanismes de défense déployés par le psychisme de l'individu. Mécanismes génitaux, pré-génitaux et de fixation-régression à un stade précépien seront mis en évidence –tandis que l'étude du fétichisme marquera en 1927 la reconnaissance du « déni de castration » ; nous reviendrons sur ce point en seconde partie.

Qu'en est-il de l'influence de ces nouvelles théories sur le concept de la perversion ? L'avènement de la pulsion de mort en 1920 (période du début de la seconde topique) a-t-elle modifié la conception freudienne de la perversion ? Il semble que non. En revanche, il semble que le concept du masochisme ait subi certaines modifications, au moment de la publication de nouveaux textes sur le masochisme et le sadisme dans les années 1920. Nous allons voir pourquoi.

Quoiqu'il en soit, la pulsion de mort rendrait le masochisme destructeur pour le sujet. En effet, le masochisme, ce serait cette pulsion qui n'a pas réussi à se tourner vers l'extérieur du sujet et qui se retournerait contre le sujet lui-même. Tirant ses origines de la pulsion de mort, « le masochisme nous apparaît ainsi sous un jour de grand danger »⁴⁹, nous dit Freud.

III. Le masochisme freudien

Reprenant le terme de Krafft-Ebing, Freud propose une conceptualisation du « masochisme », alors défini comme la recherche du plaisir sexuel par une soumission douloureuse et humiliante à un partenaire, autant physique que morale, et accompagnées de châtiments corporels. Freud précise cependant que tout masochisme n'est pas pervers ! Il s'agit selon lui de distinguer l'individu qui passe à l'acte (le pervers masochiste) et celui qui n'actualise pas ses fantasmes masochistes (l'individu 'normal' ayant des fantasmes masochistes restant au stade de fantasmes, en d'autres termes).

Trois formes de masochismes sont relevées par Freud. Ce ne sont pas trois perversions différentes, mais plutôt différents modes du fonctionnement

⁴⁹ Freud, Sigmund. « *Le Problème économique du masochisme* ». 1924.

psychique, qui peuvent par ailleurs s'entrecroiser dans un même fantasme. Le premier, Freud le nomme « masochisme érogène ».

a. Le masochisme érogène, un système défensif de décharge

Le « masochisme érogène » est à la base des deux autres modes, posant le plaisir suscité par la douleur comme condition de l'excitation sexuelle. Cette forme de masochisme s'exprime par des fantasmes et des scénarios ciblant le rituel, la mise en scène, ou encore le contrat. Ce qui est visé est l'humiliation et la passivité, produites par le ou la partenaire. Cette humiliation peut être d'ordre psychique comme physique. Mais ce que révèle le masochisme –de façon générale- selon Freud, c'est bien l'angoisse de castration, ou la peur d'être dévoré. Quoiqu'il en soit, le masochisme érogène participe aux nombreuses phases du développement de la libido et admet différents versants. Claude Le Guen, dans son *Dictionnaire freudien*, synthétise le rôle du masochisme érogène :

« Le masochisme érogène participe à toutes les phases du développement de la libido : angoisse d'être dévoré par le père par l'animal-totem (père) dans l'organisation orale, souhait d'être battu par le père et rôle des nattes dans la phase sadique-anale, castration (même si elle est déniée plus tard) comme précipitée de la phase phallique, situations de la féminité, être coïté et enfanter. »⁵⁰

Si l'apparition de la pulsion de mort n'a pas eu d'influence particulière dans le système pervers freudien, de nouvelles études sur le masochisme et le sadisme ont apporté des modifications importantes à propos du masochisme érogène, dans les années 1920. En effet, Freud délogera l'idée d'un *masochisme secondaire* défini comme le retournement du *sadisme originnaire* (théorie énoncée en 1915) au profit d'un *masochisme primaire*, faisant du masochisme l'origine du plaisir sadique (dans « Le problème économique du masochisme », 1924). Le sadisme et le masochisme restent intrinsèquement liés, mais le masochisme primaire déloge le sadisme primaire. C'est à ce même moment que Freud tente de résoudre l'énigme de la tendance masochiste, qui comme nous l'avons vu, semblait incompréhensible si on admettait que le principe de plaisir dominait la vie pulsionnelle.

⁵⁰ Le Guen, Claude. *Dictionnaire freudien*. PUF. 2008.

Le masochisme érogène se décline ainsi en deux branches selon Freud : l'un « primaire » –ou « originaire », l'autre « secondaire ». Par masochisme primaire, Freud entend un « état où la pulsion de mort est encore dirigée sur le sujet lui-même, mais liée par la libido et unie à elle »⁵¹. Ce masochisme est dit « primaire », car il ne désigne pas un temps où l'agressivité serait tournée vers un objet extérieur, contrairement au masochisme secondaire. En effet, « le masochisme secondaire est souvent dû, dans un contexte régressif, à une pulsion sadique de destruction tournée vers l'extérieur, projetée, puis introjectée, et se tournant vers l'intérieur »⁵². En somme, le masochisme secondaire est un retournement du sadisme contre la personne elle-même. Cela dit, le masochisme secondaire est perçu comme un système défensif. En effet, le masochisme permettrait de décharger les tensions accumulées par le déplaisir qui bloquait la décharge –et donc l'orgasme. De même, le sadisme pourrait être une production de la pulsion de mort, en ce sens que son but serait d'écarter, de renvoyer la pulsion de mort sur l'objet –et pas simplement de « faire souffrir l'objet ».

b. Le masochisme féminin, ou le désir de mort du père

Le terme « féminin » ne désigne pas la femme en elle-même mais les stéréotypes culturels sur la féminité, auxquels s'ajoute l'idée de passivité. Le masochisme féminin peut donc concerner aussi bien l'homme que la femme, bien que selon Freud, ce masochisme s'exprime différemment chez l'un et l'autre. En quel sens ?

Pour les hommes, le masochisme est désir de mort, de destruction du père. Pour les femmes, il révèle précisément le désir de castrer le père, soit par déception, soit parce que le père incarne l'objet rival dans la quête de l'amour de la mère. Ceci tend, chez le sujet –homme ou femme, à former des fantasmes masochistes de castration contre lui-même, adoptant la position féminine « au sein de laquelle se rejoue un simulacre de castration et de coït (réel ou symbolisé) subi »⁵³, jouant ainsi la castration du père fantasmée –laquelle renvoie à l'absence de pénis de la femme et donc en somme à sa castration- ainsi que la soumission sexuelle communément attribuée aux femmes par Freud. D'où l'expression du masochisme « féminin », proche par ailleurs de la vie infantile :

⁵¹ Laplanche, Jean ; Pontalis, Jean-Louis. Dictionnaire. *Op.cit.*

⁵² Dietrich, Erick. Réflexion sur le masochisme. *Op.cit.*

⁵³ *Ibid.*

« [Les fantasmes masochistes] placent la personne dans une position caractéristique de la féminité et donc qu'ils signifient être castré, subir le coït, ou accoucher. C'est pour cette raison que j'ai nommé, pour ainsi dire a potiori, masochisme féminin cette forme de masochisme dont tant d'éléments, pourtant, renvoient à la vie infantile ». ⁵⁴

Le fantasme du masochiste présente des caractéristiques issues de la vie infantile selon Freud, tel qu'« être bâillonné, attaché, battu de douloureuse façon, fouetté, maltraité d'une façon ou d'une autre, forcé à une obéissance inconditionnelle, souillé, abaissé »⁵⁵. Le masochisme pousse le sujet à vouloir être battu par le père, à être dominé par lui, et donc à s'inscrire dans une position passive, d'où la qualification de masochisme « féminin ». Plus que cela, ces fantasmes révèlent le désir d'être traité comme un enfant, et comme un enfant « méchant », de surcroît, donc méritant punition. Pourquoi ce désir de punition ? Sans doute par culpabilité du sujet-même face à sa propre haine envers le père.

Mais pourquoi cette haine ? Deux schémas semblent possibles ; dans le premier cas, nous parlerions de déception amoureuse. Le père, en tant que modèle admiré, susciterait l'identification du sujet. En s'identifiant au père, il aborde une attitude active. Puis, au cours de la phase sadique-anale, il se soumet au père et entre dans une phase passive. Pourquoi cette soumission passive ? Car il développe le désir d'obtenir du père la satisfaction sexuelle, de servir au coït du père, et donc d'être satisfait à la manière de sa mère. La culpabilité qui naît de ce fantasme provoque ensuite le désir masochiste, qui est d'être battu et puni. Afin d'expier la faute de son désir qu'il sait incestueux et interdit, sans doute. Dans le second cas, le père représenterait l'objet rival dans la quête de la mère, objet d'amour, qui incarne le premier objet d'attachement. Le fils n'accepte pas que le père lui « prenne » l'amour de sa mère.

Présentée ainsi, il semble que la position masochiste peut être abandonnée, si le sujet se libère de cette idéalisation ou de cette haine refoulée. Dans le cas du garçon, il s'agirait de reconnaître la vraie raison de ce désir de destruction du père et de s'en libérer, ce qui devrait lui permettre d'aimer enfin le père. Quant à la fille, il s'agirait pour elle de reconnaître son désir de vengeance pour le père, né de ce qu'il lui aurait fait subir, à savoir la castration. L'objet de haine se déplacerait

⁵⁴Freud, Sigmund. *Le problème économique du masochisme*. *Op.cit.*

⁵⁵*Ibid.*

alors sur la mère selon Freud, désormais considérée par la fille comme la véritable responsable de son absence de pénis, puisqu'elle l'a mise au monde.

En somme, le masochisme dit féminin révèle soit l'idéalisation trop grande pour le père, soit le désir de destruction du père par le sujet car celui-ci détient le premier objet d'amour du sujet, à savoir la mère. Mais cette idéalisation ou ce désir de destruction est transformé, par culpabilité, en désir passif, féminin, de soumission face au père. D'où ce masochisme dit « féminin ». Ainsi, le masochisme féminin renvoie à l'angoisse de castration et à la fixation au stade œdipien en particulier, tandis qu'il s'inscrit parfaitement dans le schéma de retournement pulsionnel mis en évidence précédemment. Il y a bien retournement du sadisme en masochisme, et ce par culpabilité face au désir du père ou au désir de destruction de ce dernier, semble-t-il :

« La mutation du sadisme en masochisme semble se produire sous l'influence du sentiment de culpabilité qui est partie prenante dans l'acte de refoulement. »⁵⁶

c. Le masochisme moral

Enfin, le « masochisme moral », troisième forme de masochisme relevée par Freud, s'extraie de la seule sphère sexuelle. Il désigne un sentiment de culpabilité, le besoin de se plaindre ou encore de se mettre en échec, et se fixe sur la souffrance elle-même plutôt que sur l'importance de la personne qui donne les coups. En effet, dans les précédents masochismes, il fallait que le bourreau soit une personne « proche ». Ici, elle peut être inconnue, ou inexistante en soi, seul suffit un ordre moral quelconque, qui vient faire souffrir l'individu masochiste. Une fois de plus, la pulsion de mort se retourne contre la personne elle-même. Au sentiment de culpabilité répond un besoin de punition. Ceci met en évidence la tension existant entre le moi et le surmoi. Ce surmoi moral, idéal du moi et non atteint par celui-ci, semble provoquer un sentiment d'angoisse du moi, qui, par culpabilité, réclame punition. Ce masochisme du moi, inconscient, se soumet au sadisme du surmoi conscient. Par ailleurs, comme le précise Freud, ce masochisme du moi ne se soumet pas seulement au surmoi mais à d'autres instances, telles que les puissances parentales, et autres instances extérieures. Ceci met en évidence « la différence qui sépare un tel prolongement inconscient de la

⁵⁶ Freud, Sigmund. « Un enfant est battu ». 1919.

morale, et le masochisme moral » mais dans les deux cas, on aboutit à un sentiment du masochiste satisfait par sa propre punition et sa souffrance. La conscience morale empêche par ailleurs le moi du sujet de rejeter cet élan d'agressivité sur les autres sujets, d'où ce retour de la pulsion de mort sur le sujet lui-même. Par ailleurs, Pirlot et Pedinielli mettent en évidence le lien entre angoisse de castration et l'émergence du masochisme moral :

« Le goût de l'échec vient de la peur de la castration lors de l'abord de l'Œdipe, mais dès la petite enfance il y a eu frustration affective réelle ou vécue à tort, d'où une agressivité envers les parents que l'enfant, devenu adulte, va retourner contre lui. »⁵⁷

Il semble donc qu'il y ait fixation au stade œdipien par angoisse de castration, renforcée par une blessure narcissique qui poussera l'individu à devenir agressif envers ses parents dans un premier temps, puis envers lui-même dans un second temps, sans doute par culpabilité.

d. Evolution et élargissement du masochisme freudien

Au cours du temps et de ses différentes publications, Freud a élargi son concept de masochisme : dans les *Trois Essais* (1905) il définissait le masochisme comme une *aberration sexuelle* de la sexualité infantile, reprenant les termes de Krafft-Ebing et l'inscrivant dans cette perspective particulièrement biologique, comme nous l'avons vu. Il situe ensuite l'origine du masochisme dans le fantasme œdipien et dans la relation de soumission au père (dans « Un enfant est battu », 1919). En effet, comme le souligne Claude Le Guen, « le fantasme de fustigation serait ainsi un précipité du complexe d'Œdipe »⁵⁸, tandis que de façon générale, l'origine de la perversion freudienne trouve elle aussi son explication dans des facteurs infantiles tel que le complexe d'Oedipe :

« La genèse des perversions s'éclaire ; il s'agit toujours du renforcement et de la mise au premier plan d'une composante sexuelle, mais en la situant dans l'ensemble des processus de développement typiques de la sexualité infantile : l'amour d'objet incestueux, le complexe d'Œdipe. »⁵⁹

Enfin, dans « Le problème économique du masochisme » (1924), Freud ajoute une dimension différente du masochisme, s'imposant comme masochisme

⁵⁷ Pirlot, Gérard ; Pedinielli, Jean-Louis. *Les perversions sexuelles et narcissiques. Op. cit.*

⁵⁸ Le Guen, Claude. *Dictionnaire freudien. Op. cit.* p.1432

⁵⁹ *Ibid.*

primaire et non plus secondaire comme nous l'avons vu, tandis que le masochisme moral intervient tardivement. La conception du masochisme freudien s'étend et évolue. Si masochisme et sadisme se trouvent particulièrement liés, qu'en est-il du sadomasochisme en tant que tel, désormais ?

IV. Le sadomasochisme freudien

Ainsi, nous avons évoqué la naissance du concept d'un masochisme originaire dans les théories de Freud en 1924, posé « au-delà du principe de plaisir », et délogeant l'idée de 1915 d'un sadisme originaire antérieur au masochisme. Selon Freud, prime la thèse selon laquelle le masochisme originaire liée à la pulsion de mort –comme nous l'avons vu, se transformerait en sadisme. En tant que perversion, le sadisme « modifie à la fois le but et l'objet de la pulsion, le masochisme originaire se déplaçant sur un objet auquel le sadique s'identifie dans un second temps »⁶⁰. Il semble, au vu des considérations freudiennes, que celui-ci soit inévitablement lié à son pendant, le sadisme. Comment Freud conceptualise ce double mouvement pulsionnel ? Par ailleurs, la manifestation de ce retournement pulsionnel au sein d'une même personne définit-elle pour autant ce que l'on entend par *sadomasochisme* ? En d'autres termes, la pulsion définit-elle le caractère pervers de l'individu ? Qu'en est-il du sadisme en tant que tel, en tant que perversion avérée d'une personne et orientée sur une autre personne plutôt que sur elle-même ? Nous interrogerons ces diverses problématiques dans cette partie.

a. Le sadisme et le masochisme, l'envers et l'endroit d'une seule et même perversion

Le premier des *Trois essais* (1905) se penche sur le couple d'opposés formé par le masochisme et le sadisme. Celui-ci est présenté comme « la plus fréquente et la plus significative de toutes les perversions, [comme le] penchant à infliger de la douleur à l'objet sexuel et sa contrepartie ».⁶¹ Ce couple d'opposés, originairement avancé par Krafft-Ebing, pose l'existence du plaisir retiré de la cruauté (physique ou morale), que la douleur soit imposée à l'autre ou subie.

⁶⁰ Pirlot, Gérard ; Pedinielli, Jean-Louis. *Les perversions sexuelles et narcissiques*. Op. cit.

⁶¹ Freud, Sigmund. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Op. cit. p.68.

L'insistance sur la visée de la douleur ou « toute espèce d'humiliation ou d'asservissement »⁶² semble déterminante, et sera à interroger. Par ailleurs, Freud insiste sur l'importance de ces deux perversions que sont le sadisme et le masochisme, en ce sens que l'alternance entre passivité masochiste et activité sadique qu'elles mettent en place est récurrente dans la vie sexuelle :

*« Sadisme et masochisme occupent une position particulière au sein des perversions, dans la mesure où l'opposition entre activité et passivité qui en constitue le fondement fait partie des caractères généraux de la vie sexuelle. »*⁶³

Mais cette alternance des positions est-elle interne au sujet lui-même ou en rapport avec son partenaire ? Est-elle « simplement » pulsionnelle ou de caractère avéré ? Afin de comprendre au mieux cette alternance de positions, nous pouvons isoler l'affirmation freudienne selon laquelle un masochiste est toujours en même temps un sadique –et vice-versa, ce qui pose la possibilité d'un retournement interne au sujet :

*« La particularité la plus frappante de cette perversion réside dans le fait que sa forme active et sa forme passive se rencontrent régulièrement de façon conjointe chez la même personne. Celui qui, dans la relation sexuelle, éprouve du plaisir à causer de la douleur à autrui, celui-là est aussi capable de jouir comme d'un plaisir de la douleur que lui procurent les rapports sexuels. Un sadique est toujours en même temps un masochiste, même si le côté actif ou passif de la perversion peut être plus fortement développé chez lui et constituer son activité sexuelle prédominante. »*⁶⁴

Cela signifierait-il que le sadisme et le masochisme n'existent pas en tant que tels, mais seulement par leur rapport à l'autre ? Le masochisme et le sadisme semblent se présenter comme l'envers et l'endroit d'une seule et même perversion, selon Freud. Lorsque nous parlons d'une personne sadique, celle-ci comporterait alors forcément un versant masochiste. Ce versant est-il simplement pulsionnel ou constitutif ? Que penser de la cruauté sadique de certains personnages de l'œuvre de Sade, sont-ils au moins un peu masochistes, bien que leur « activité sexuelle prédominante » soit le sadisme ? Quant à Séverin, qui nous intéresse particulièrement, est-il à la fois masochiste et sadique, même quand celui-ci se retranche dans un comportement dit sadique à la fin du roman ?

b. Différence entre attitude sadique et perversion sadique

⁶² *Ibid.*

⁶³ Freud, Sigmund. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. p.71-72.

⁶⁴ *Ibid.*

Freud avance donc que l'individu sadique est celui qui cherche à faire souffrir son partenaire. Or, cette recherche est posée comme condition indispensable en vue d'accéder à la jouissance sexuelle. Freud insiste sur le fait que seul le cas où cette violence est indispensable au plaisir génital constitue un cas de perversion en tant que telle, tandis qu'à cette violence s'ajoutent certains rites ou règles qui lui sont propres. Selon Jacques Sédats :

« Dans le langage courant, le concept de sadisme varie de la désignation d'une attitude simplement active envers l'objet sexuel, puis d'une conduite violente, jusqu'à celle de la liaison exclusive de la satisfaction à l'asservissement de l'objet et aux sévices qui lui sont infligés. À strictement parler, seul ce cas extrême mérite le nom de perversion. »⁶⁵

Dans les autres cas, il s'agit d'une « attitude », d'une « tendance », ou d'une « conduite » qui renvoient au fantasme sadique, ou encore à la « simple » pulsion partielle sadique de l'enfant, et non au caractère pervers sadique de l'individu. La différence est donc exprimée en termes de degrés de violence dans un premier temps. Puis, de nouveaux critères naissent, formés à partir de la mécanique libidinale, lesquels permettront de distinguer pulsion partielle et perversion en tant que telle.

c. Le plaisir masochiste, ou le rappel du plaisir sadique par identification à l'objet souffrant

Lorsque le sadisme se retourne en masochisme chez une même personne, les nouvelles douleurs subies se prêtent facilement au plaisir, puisqu'elles influent sur l'excitation sexuelle d'une part, mais aussi et surtout car elles peuvent rappeler au masochiste le but du sadique d'infliger des douleurs, ce sadique pouvant jouir masochiquement par identification à l'objet souffrant. En somme, selon Freud, il a fallu être sadique afin de ressentir sa propre douleur en tant que masochiste, selon une identification -du sadique qu'il était précédemment- avec l'objet souffrant : « Jouir de la douleur serait donc un but originellement masochiste, mais qui ne peut devenir un but pulsionnel que chez celui qui relève originellement du sadisme. »⁶⁶

⁶⁵Sédats Jacques, « Pulsions d'emprise. Introduction à la perversion freudienne », *Che vuoi ?* 2/2009 (N° 32), p. 11-25. Disponible sur www.cairn.info/revue-che-vuoi-2009-2-page-11.htm.

⁶⁶ Sigmund, Freud. « Pulsions et destin des pulsions ». 1915.

Le sadisme est donc présenté comme pulsion selon Freud, et cette pulsion semble inévitablement indissociable de la pulsion masochiste, comme nous l'avons évoqué plus tôt. Mais le sadisme n'est-il pas plus qu'une pulsion –et plus qu'une pulsion indissociable de la pulsion masochiste de surcroît ? Le sadisme n'existe-t-il pas en tant que perversion avérée et indépendante de tout fonctionnement pulsionnel ? Et qu'en est-il du sadisme originaire ?

d. Le retournement pulsionnel d'un point de vue clinique

Comment sadisme et masochisme parviennent-ils à s'entremêler chez une même personne, d'un point de vue clinique ? Dans *Pulsions et destins des pulsions* (1915), se profile ce type de schéma chez l'individu pervers sadomasochiste, dont l'objet change et induit un retour du sadisme sur son moi propre : le sadisme est tout d'abord une violence infligée contre un individu pris comme objet. Ensuite, cet objet est abandonné et remplacé par la personne elle-même –il y a donc reconnaissance de la personne en tant que telle. C'est à ce moment là que se réalise la transformation du but pulsionnel *actif* en un but *passif*. Cette personne va alors chercher un nouveau partenaire, un nouvel objet qui assurera cette fois-ci le rôle du sujet *actif*. Mais alors, si nous suivons ce schéma freudien, ne peut-on pas penser que la personne est devenue au bout du compte tout à fait masochiste, plutôt que *sadomasochiste* ? Nous sommes en 1915 (avant le tournant de 1924), et la réponse se situerait sans doute dans ce que Freud avance de la satisfaction : en effet, la satisfaction de cet individu se produirait par la voie du sadisme originel, le moi passif se fantasmant sur le rôle actif et sadique qu'il détenait antérieurement.

Ainsi, le sadisme s'inscrit dans le masochisme selon Freud, tandis que le masochisme n'existe pas en tant que tel : « Un masochisme originel qui ne serait pas né du sadisme de la façon décrite, ne semble pas se rencontrer »⁶⁷. Cependant, un ajout de 1915 aux *Trois essais* précise qu'« il est souvent possible de constater que le masochisme n'est rien d'autre qu'une continuation du sadisme, qui se retourne contre la personne propre ».⁶⁸ Le terme « souvent » instaure donc la possibilité d'un masochisme indépendant du sadisme. Enfin, dans *Le problème*

⁶⁷ Sigmund, Freud. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. *Op.cit.*

⁶⁸ *Ibid.* p.70

économique du masochisme (1924), Freud remettra enfin en question l'existence du sadisme originel, au profit du masochisme primaire. La conception freudienne du masochisme est modifiée et s'impose en premier face au sadisme, certes, mais deux questions surgissent :

- Le masochisme peut-il rester à l'état primaire (en tant que masochisme « pur ») sans jamais connaître de retournement pulsionnel sadique ?
- Si la théorie du sadisme primaire a été abandonnée par Freud, cela signifierait-il qu'il n'existe donc pas de sadisme en tant que tel, ou en tout cas pas indépendamment du masochisme ?

e. Contradiction dans le schéma freudien ; et si la pulsion masochiste et la pulsion sadique étaient indépendantes, finalement ?

Nous avons évoqué la naissance freudienne du concept de masochisme originaire en 1924, délogeant l'idée de 1915 d'un sadisme originaire, mais présentant les deux perversions comme étant intrinsèquement liées et indépendantes l'une de l'autre. Cela dit, et comme le relèvent Laplanche et Pontalis, une contradiction semble se poser lorsque nous étudions précisément le stade précédent le masochisme primaire, lorsque toute la pulsion de mort est tournée contre le sujet lui-même. A ce moment là, la libido doit réorienter sur le monde extérieur une grande partie de la pulsion de mort :

« Une partie de cette pulsion est mise directement au service de la pulsion sexuelle où son rôle est important. C'est là le sadisme proprement dit. Une autre partie n'accompagne pas ce détournement vers l'extérieur, elle reste dans l'organisme où elle est liée libidinalement à l'aide de l'excitation sexuelle dont elle s'accompagne [...] ; nous reconnaissons là le masochisme originaire, érogène. »⁶⁹

Au fond, et c'est précisément là où nous voulions en venir, l'étape première au cours de laquelle la pulsion de mort se dirige contre l'individu lui-même ne coïncide pas plus avec la position masochiste qu'avec la position sadique, puisque « la pulsion de mort s'associant à la libido se scinde en sadisme et en masochisme érogènes »⁷⁰ d'un même mouvement ; puis, le sadisme peut se retourner contre le

⁶⁹ Freud, Sigmund. « Le problème économique du masochisme ». 1924.

⁷⁰ Dictionnaire du Larousse. *Op. cit.*

sujet en un « masochisme secondaire qui vient s'ajouter au masochisme originaire »⁷¹. Ainsi, nous pouvons interpréter dans ce schéma freudien que le masochisme primaire et le sadisme originaire sont mis en œuvre *en même temps* par le psychisme afin de se défendre contre l'autodestruction. De ce point de vue, il existerait donc à la fois un masochisme primaire indépendant du sadisme, et un sadisme primaire indépendant du masochisme (bien que ce sadisme puisse se retourner en masochisme secondaire –mais cette étape n'advient pas forcément), ce qui vient modifier les conceptions données par Freud. Cela dit, comme le soulignent Laplanche et Pontalis, « Freud lui-même n'est pas insensible [à ce] flottement terminologique »⁷².

Ainsi, pour répondre à certaines de nos questions, les pulsions sadique et masochiste peuvent être à la fois tournées contre le sujet lui-même et contre le partenaire, selon les divers renversements mis en place. Nous avons également mis en évidence la distinction entre perversion sadique avérée d'un sujet, et la simple attitude sadique. Enfin, nous venons de voir que d'un point de vue libidinal, le sadisme originaire semble exister indépendamment et au même titre que le masochisme originaire, bien que Freud soit resté incertain à ce propos. Il reste donc à savoir si les pulsions libidinales et leurs divers retournements sadomasochistes peuvent conduire à l'agressivité et à la destructivité qui caractérise le pervers sadique. Existe-t-il un lien entre pulsion sadique et caractère sadique ?

f. Pulsion sadique, et perversion sadique

En 1905, dans le *Trois Essais*, Freud pose le sadisme comme étant ancré dans le développement sexuel normal, et aborde la notion d'agressivité relative à celui-ci : « le sadisme correspondrait alors à une composante agressive de la pulsion sexuelle devenue autonome, poussée à l'extrême et amenée par déplacement en position principale ». Selon Freud, la libido comporte un facteur agressif tandis qu'il ne cesse de rappeler l'importance de la pulsion sadique dans le développement infantile. Les mouvements pulsionnels sadiques sont en effet constitutifs des « organisations prégénitales sadiques-anales ». Mais cette pulsion

⁷¹ *Ibid.*

⁷² Laplanche, Jean ; Pontalis, Jean Bertrand. Dictionnaire. *Op. cit.*

sadique, nous le répétons, ne renvoie pas en soi au caractère sadique d'un individu. L'engage-t-elle à le devenir, cependant ? Il s'agirait alors de démontrer que la destructivité puisse provenir des pulsions libidinales. Est-ce possible ? Dans « Un enfant est battu » (1919), Freud pose que l'individu tend vers une perversion (ou caractère) sadique par défaut, lorsque certains processus (tels que le refoulement, les angoisses...) ne sont pas correctement engagés. Ceci semble donc poser une continuité entre pulsions libidinales et perversion sadique, puisque le refoulement et autres phénomènes psychiques s'inscrivent dans les pulsions. Mais est-ce toujours le cas ?

Selon Freud, le sadisme en tant que perversion avérée est bien libidinal, donc provient des pulsions. Le sadisme ne peut pas être une destructivité pure, selon lui –en d'autres termes, le sadisme n'existe pas indépendamment des pulsions. Freud tente de faire dériver l'agressivité destructrice des pulsions libidinales, en l'expliquant par l'emprise. Mais comme Dominique Bourdin le précise, cette justification ne le convainc pas :

*« Néanmoins, [Freud] est sensible à la difficulté de faire dériver des pulsions sexuelles l'agressivité destructrice, l'explication par l'emprise ne suffisant pas à en rendre compte ; c'est ce qui l'amène, dans Au-delà du principe de plaisir, à changer de position. Il explique [...] que ce sont les questions liées au sadisme et à l'origine de la destructivité, ainsi qu'au masochisme contredisant l'universalité du principe de plaisir, qui l'ont obligé à repenser sa théorie pulsionnelle ».*⁷³

Freud posait donc un lien entre pulsions sexuelles et devenir pervers sadique (perversion sadique avérée), sans pour autant parvenir à démontrer comment l'individu pouvait devenir pervers sadique « de façon pulsionnelle ». Certes, Freud changera de position pour un masochisme primaire et non plus un sadisme primaire, balayant l'idée que toute pulsion est inévitablement vouée au sadisme de caractère, mais la question de l'influence pulsionnelle sur le caractère pervers de l'individu subsiste malgré tout.

Nous avons donc un problème : nous pouvons certes considérer que le retournement pulsionnel freudien consiste en soi en un certain sadomasochisme, mais pas que le système pulsionnel conduit à la perversion de caractère de type

⁷³ Le Guen, Claude. *Dictionnaire freudien*. Op.cit.

sadique – et donc sadomasochiste, par continuité. Le sadomasochiste freudien propre au sujet n'existerait donc que de façon pulsionnelle.

En revanche, rien n'empêche deux sujets –l'un sadique, l'autre masochiste- d'engager une relation sadomasochiste. Mais puisque le caractère naturellement sadique (né indépendamment des pulsions) d'une personne n'est pas clairement reconnu par Freud, nous pouvons une fois de plus remettre en question la possibilité d'une relation « sadomasochisme » à part entière entre deux individus...

g. Influences conceptuelles freudiennes contemporaines et remises en question

Il serait désormais intéressant de nous pencher sur les définitions contemporaines que l'on donne du sadisme et du sadomasochisme, afin de les confronter à celles véhiculées par Freud. Le sadisme, selon Pirlot et Pedinielli, se définit communément comme une perversion sexuelle qui consiste « en des actes, souvent ritualisés, visant la douleur et/ou l'humiliation, voire la destruction, de « l'objet » afin d'obtenir une satisfaction sexuelle. Il peut s'exprimer dans l'acte pervers, mais appartient aussi au fantasme et il est présent en chacun de nous, sans qu'il s'agisse de perversion »⁷⁴. Bien sûr, il existe différents degrés du sadisme, de la flagellation au crime, de même qu'il existe un « sadisme moral », chez l'individu jouissant des effets du pouvoir d'une autorité acquise ou imposée, notamment. Quoiqu'il en soit, cette définition proposée par Pirlot et Pedinielli, qui s'inscrit dans le langage courant, semble particulièrement freudienne. Nous retrouvons la distinction entre d'une part la douleur infligée ou la destruction causée de l'objet, puis celle entre le fantasme pervers, la pulsion perverse (« présent en chacun de nous ») et le caractère pervers avéré d'une personne ; les deux auteurs soulignant que ni le fantasme sadique ni la pulsion sadique « naturellement » à l'œuvre en chacun de nous ne sont suffisants pour qualifier quelqu'un de pervers sadique en tant que tel. Freud, et son prédécesseur Krafft-Ebing, ont largement influencé la définition que l'on se fait couramment du sadisme. De même pour le sadomasochisme, dont le terme souligne selon Laplanche et Pontalis « l'interrelation de ces deux positions [sadique et

⁷⁴ Pirlot, Gérard. *Les perversions sexuelles et narcissiques*. Armand Colin. Paris. 2013.

masochiste] aussi bien dans le conflit intersubjectif (domination-soumission) que dans la structuration de la personne (autopunition) »⁷⁵. Les deux auteurs distinguent bien la relation sadomasochiste en tant qu'elle met en relation un individu sadique et un individu masochiste (« conflit intersubjectif ») et les différents mouvements et retournements (« autopunition ») pulsionnels masochiste et sadique participant à la construction libidinale voire générale d'un même sujet (« structuration de la personne »). Laplanche et Pontalis ajoutent à cela que selon Freud, « la corrélation intime des deux termes du couple est telle qu'ils ne sauraient être étudiés séparément ni dans leur genèse ni dans aucune de leurs manifestations »⁷⁶. Si nous avons posé avec Freud l'existence d'un masochisme et d'un sadisme indépendants l'un de l'autre, ces définitions freudiennes sont-elles cohérentes face à la réalité des termes, issus des œuvres de Masoch et de Sade ? Leur point de rencontre incarné par le sadomasochisme est-il possible ?

En effet, et malgré les remaniements de Freud au fil de ses publications, le sadisme et le masochisme restent intrinsèquement liés. Quoiqu'il arrive, et même lorsque la dominance de l'une ou l'autre prend le dessus dans le schéma psychosexuel de l'individu, la seconde est présente. Est-ce cohérent ? La conception freudienne du sadisme, qui s'inspire de celle de Krafft-Ebing qui lui-même s'inspire de l'œuvre de Sade n'est-elle pas un peu « rapide » ? Notre sujet s'attache essentiellement à la conception du masochisme, mais le sadisme proposé par Sade est-il en accord avec son versant freudien ?

Si nous voulons proposer une analyse freudienne du masochisme que propose Séverin, nous devons également soulever la part de sadisme – défini par Freud qui git en lui. Cependant, dans un premier temps, nous tenterons d'isoler les manifestations « purement » masochistes de Séverin, avant d'aborder le possible retournement pulsionnel qui caractériserait son sadomasochisme.

⁷⁵ Laplanche, Jean ; Pontalis, Jean-Bertrand. *Dictionnaire. Op.cit.* p.429

⁷⁶ *Ibid.* p.429

CHAPITRE 3.

Séverin, un (sado)masochiste freudien ?

Ainsi, exposé fait des différentes composantes de la sphère freudienne du désir et de l'une de ses déviances qu'est le masochisme, nous comprenons que la perversion du désir masochiste provient de cette pulsion de mort, provoquant une lutte interne et permanente au sein du sujet lui-même. Cela dit, si nous avons soulevé lors du premier chapitre les difficultés de conceptualisation inhérentes au terme de « perversion » lui-même, les recherches freudiennes de l'origine du masochisme se sont révélées particulièrement houleuses, ballotées entre différentes conceptions ; ajouts, modifications, retours, doutes, Freud n'a eu de cesse de réappivoiser ce concept « énigmatique ». Sans oublier son pendant qu'est le sadisme, dont la réarticulation à la réalité libidinale fut tout aussi problématique. Certes, nous pouvons désormais aborder le concept du masochisme avec davantage d'aisance, mais certains points concernant le sadomasochisme freudien dérangent.

Nous avons dégagé deux significations du terme « sadomasochisme » suite à cette lecture de Freud, l'une interne au sujet, l'autre mettant en lien deux individus, l'un masochiste, l'autre sadique :

Le sadomasochisme peut concerner un seul et même individu, mais ce sadomasochisme est alors d'ordre pulsionnel –seulement. La destructivité pure (ou encore la méchanceté naturelle) n'existe pas, elle n'est qu'issue des pulsions libidinales. Cela dit, Freud ne parvient pas à démontrer la transformation d'une pulsion sadique en perversion sadique avérée. De plus, même si nous avons pu poser l'existence freudienne du sadisme naturel chez une personne, un caractère sadomasochiste avéré chez une même personne n'aurait pas semblé possible ; à moins que cette personne soit capable d'alterner entre les deux perversions avec autant d'aisance, mais cela semble compromis, puisqu'il n'y a pas que le pulsionnel qui régit un individu (mais aussi des facteurs psychologiques, moraux,

etc., qui ne se retournent pas aussi facilement). Egalement, le sadomasochisme peut concerner une relation de deux individus, mettant en scène un masochiste et un sadique. Mais comme nous l'avons souligné, puisque le sadisme naturel (agressivité, méchanceté pures, etc.) n'est pas clairement reconnu par Freud indépendamment des pulsions, nous pouvons remettre en question la possibilité d'une relation « sadomasochisme » à part entière et indépendante des pulsions entre deux individus.

Dans un premier temps, nous interrogerons le masochisme de Séverin. Que dire de ce personnage plus qu'essentiel, qui a inspiré à Krafft-Ebing le concept du masochisme ? Le masochisme freudien, issu du masochisme de Krafft-Ebing, est-il pertinent à son égard ? En d'autres termes, le masochisme de Masoch et le masochisme de Freud entrent-ils en concordance ? Quel désir *meut* Séverin ? Ensuite, nous interrogerons le *sadomasochisme* freudien de Séverin, d'un point de vue largement pulsionnel. Comment comprendre sa « transformation » en pervers sadique ? Ce basculement admet-il une forme de sadomasochisme –pulsionnel, donc ?

Quoiqu'il en soit, et selon un tout autre versant, le choix du prénom « Séverin », par l'auteur, dont l'étymologie renvoie à la sévérité, et donc à son penchant pour cette dernière, n'est peut-être pas anodin. De même, le prénom peut renvoyer au « sevrage », ce qui souligne d'autant plus le renvoi de Séverin au stade des désirs sexuels infantiles, comme par peur d'effectuer la coupure avec la mère. Enfin, nous retrouvons toutes les lettres qui composent le prénom « Séverin » dans le terme « perversion ». Fruit du hasard ?

I. Le désir freudien de Séverin, ou la recherche d'actualisation du fantasme féminin et infantile

D'après Freud, comme nous l'avons évoqué plus tôt, l'individu pervers exerce une certaine emprise sur son objet, lequel est réduit à l'état d'objet partiel. L'acte pervers serait caractérisé par cette pulsion d'emprise, qui viserait à dominer l'objet. Cependant, c'est bien Séverin qui, ici, cherche à être instrumentalisé et dominé par sa partenaire ! La situation semble donc particulièrement contradictoire. Comment comprendre que le désir masochiste freudien, cherchant

la soumission et l'emprise de l'autre, puisse en même temps être en accord avec la conception freudienne du désir de l'individu pervers, dont la quête est contraire ? Plusieurs réponses sont possibles :

- Les deux désirs sont-ils compatibles ?
- Existe-t-il une contradiction conceptuelle chez Freud ?
- Ou encore, la définition proposée par Freud du désir masochiste est-elle en adéquation avec le désir de Séverin ?
- Séverin est-il vraiment masochiste ?

a. Désir d'asservissement

Séverin, sous prétexte d'un amour absolu pour Wanda von Dunajew, désire être son esclave. Ce souhait révèle le désir profond de Séverin d'être contrôlé par la femme aimée et de lui appartenir dans sa totalité, jusqu'à lui offrir sa propre liberté ainsi que son identité –la perte de la première entraînant certes la perte de la seconde. Ainsi, à de nombreuses reprises, Séverin exprime ce désir d'asservissement, jusqu'à *vouloir* lui offrir sa propre volonté :

« Etre ton esclave ! criai-je, ta chose sans volonté, qui t'appartienne totalement, dont tu puisses disposer à ta guise, et qui jamais ne devienne un fardeau. (...) Je voudrais te servir, te chausser et te déchausser. »⁷⁷ (p.82)

L'expression « ta chose sans volonté », rend compte à elle seule de ce désir de soumission poussé à l'extrême, notamment par l'emploi de l'adjectif possessif « ta » et celui du terme « chose », renvoyant à l'insignifiance. Plus qu'obéir à la femme aimée, Séverin souhaite être *chosifié* par elle, et lui appartenir. Mais pas comme n'importe quel objet : comme un objet sans importance, et traité sans ménagement, ce qui semble être le comble de la soumission.

Nous pouvons établir un lien entre le schéma présenté par Séverin et celui que propose Contardo Calligaris (1993), évoquant la « passion d'être un instrument », apparaissant chez des individus pervers cherchant à « jouir de [leur] propre instrumentalité ». C'est exactement ce qui se produit avec Séverin, qui recherche l'asservissement le plus total afin de jouir de son statut d'objet inerte et manipulé par Wanda.

⁷⁷ Von Sacher-Masoch, Léopold. *La Vénus à la fourrure*. Op. cit. p.82

Mais alors, si le masochiste qu'est Séverin *cherche* à jouir de sa propre instrumentalité, c'est qu'il est actif dans la relation. S'il est actif, c'est que lui-même a un rôle à jouer dans l'établissement des règles de la relation. Bien qu'il recherche sa propre soumission, Séverin apparaît comme étant masochiste, certes, mais comme un masochiste particulièrement *actif*; c'est bien lui qui semble guider Wanda dans son rôle de bourreau et qui met en place la scène masochiste qui conduira à sa jouissance. Son masochisme est-il alors freudien, puisqu'il n'est plus si passif? Nous y reviendrons. Quoiqu'il en soit, le respect du scénario mis en place par le masochiste semble indispensable à sa propre jouissance.

b. Reconstruction d'une scène de punition infantile et figure du martyr

La pulsion de mort freudienne semble particulièrement à l'œuvre dans l'appareil psychique de Séverin. A tel point que l'on peut se demander d'où vient ce désir de la douleur, exprimé avec autant de ferveur et de clarté. Le premier réflexe freudien serait de nous pencher sur l'enfance de Séverin, sur les modalités de sa sexualité infantile et pré-génitale. Une scène rapportée par le personnage en question est éloquente à ce propos, sans appel, s'inscrivant parfaitement dans le schéma freudien. En effet, Séverin conte l'épisode d'une rencontre percutante avec sa tante, qui, par punition, en vint à le fouetter. L'acte, pourtant redouté et humiliant aux yeux de Séverin, produira une source de plaisir chez Séverin :

« Elle frappa tant et si bien que le sang se mit à couler et que, malgré mon courage héroïque, je criai, je pleurai et j'implorai sa grâce. (...) Sous la fêrule d'une femme à la somptueuse beauté qui m'étais apparue sans son vêtement de fourrure comme une reine courroucée, s'est éveillé mon attrait pour les femmes ; j'ai alors considéré ma tante comme la femme la plus exquise de la création. »
⁷⁸(p.66)

Comme une révélation, Séverin cherchera à reproduire cette scène par tous les moyens, du début à la fin –culpabilité face à une faute commise, désir de punition puis angoisse et plaisir provoqués par la punition – afin de revivre cette source de plaisir. Sa propre identification à la figure du martyr, presque obsessionnelle, est à ce titre révélatrice ; en plus de souligner la puissance de l'imagination et de l'imaginaire qui caractérisent le désir masochiste de Séverin (lequel puise

⁷⁸ *Ibid.* p.66

fréquemment son inspiration masochiste dans des récits mythologiques, comme nous le verrons en seconde partie) elle révèle à quel point ce désir d'être battu dans la douleur est presque vital, se rapprochant du besoin :

« Je me suis épanoui rapidement et j'étais surexcité lorsqu'à dix ans environ on m'a mis entre les mains les légendes des martyrs ; je me rappelle avoir été submergé d'horreur, ou plutôt de ravissement, en lisant comment ils croupissaient dans des cachots, étaient rôtis sur le grill, transpercés de flèches, précipités dans la poix, jetés aux fauves, crucifiés, supportant les plus horribles supplices dans une sorte de joie. Les souffrances, les cruelles tortures me paraissaient être un délice (...). »⁷⁹ (p.62)

Ainsi, Séverin implorera sans cesse Wanda de le battre, de le fouetter, de le rouer de coups, rappelant sans équivoque la scène d'enfance de la tante et de son fouet, et la punition infantile par excellence :

« Fouette-moi, je t'en prie ! C'est un régal. »⁸⁰ (p.72)

« Ecrase-moi ! criai-je en me jetant à ses pieds, face contre terre. »⁸¹ (p.72)

« Les coups rapides pleuvaient avec force sur mon dos, sur mes bras lacérant ma chair et provoquant de vives brûlures. Mais les douleurs me ravissaient parce qu'elles venaient de celle que j'adorais (...). »⁸² (p.73)

Wanda se prendra au jeu ; trop, peut-être. Nous notons l'ironie cinglante qui caractérisera de plus en plus ses paroles, posant la question de la sincérité de ses gestes – nous y reviendrons :

« L'être humain est né pour souffrir et toi tout particulièrement. Les martyres non plus n'avaient pas de beefsteak à avaler. »⁸³ (p.111)

Par ailleurs, si la tante incarne l'autorité parentale comme un substitut de la mère – autant par sa proximité familiale que par l'acte de flagellation qui rappelle les punitions des parents- on peut se demander si Séverin ne cherche pas en Wanda, qualifiée de Vénus et donc de déesse de la fertilité, sa propre mère ou tante, soit une quelconque autorité parentale chez Wanda qui permettrait à Séverin de mieux revivre encore cette fameuse scène de flagellation infantile. Le port de fourrures tant recherché chez la Vénus en témoigne, puisque la tante elle-même les portait.

⁷⁹ *Ibid.* p.62

⁸⁰ *Ibid.* p.72

⁸¹ *Ibid.* p.72

⁸² *Ibid.* p.73

⁸³ *Ibid.* p.111

Analyses contemporaines comme analyses freudiennes mettent en évidence une caractéristique essentielle du désir pervers : l'importance de la mise en place d'un scénario et son respect « le plus absolu ». C'est seulement selon *certaines* conditions (ou facteurs) que se réalise la jouissance perverse. Le scénario, au fond, reproduit souvent une scène vécue pendant l'enfance. Or, c'est bien ce que nous retrouvons chez Séverin, dans sa recherche de fustigation maternelle !

Un point intéressant de cette reconstruction d'une scène infantile qui a marqué Séverin, est qu'elle est en un sens *renversée* : s'il était passif face à la punition de sa tante, il se révèle actif lorsqu'il cherche à revivre cette scène avec Wanda. Ceci s'éloigne quelque peu du schéma freudien selon lequel tout masochiste est avant tout passif. Cela dit, au fond, se rendre actif en reconstruisant cette scène infantile ne s'agirait-il pas d'une façon de maîtriser une menace ? Certes, cette scène fait naître en lui un certain plaisir, mais il la sait humiliante. Lorsqu'il reconstruit cette scène, en donnant lui-même le rôle qu'il souhaite à Wanda, ne chercherait-il pas à enfin contrôler la menace, afin de s'en protéger ? Mais quel est cet objet dangereux, précisément ? Ne serait-ce pas la mère toute puissante, castratrice, à la fois redoutée et aimée ? L'angoisse de castration propre au masochiste freudien ne se situerait-elle pas là ? La reconstruction et la répétition de cette scène infantile participeraient alors au système défensif de Séverin, souhaitant sans doute la revivre afin de la maîtriser et d'en dépasser son angoisse de castration. Il semblerait donc que nous ayons un schéma freudien revisité, le masochiste étant bel bien en proie à son angoisse de castration, mais se révélant particulièrement actif. Que cache cette autorité recherchée chez Wanda, par ailleurs ?

c. Recherche de la femme complète, aimante et amante. Et si Wanda n'était qu'un substitut du père autoritaire ?

Adulée, adorée, Séverin érige Wanda au statut de déesse. Et pas n'importe laquelle ! Celle qui, peut-être, par sa complétude, fascine : Vénus, déesse de la fertilité et de la beauté. La fertilité renvoie à la Mère, la beauté renvoie à l'amante. Punissante comme la mère, puissante comme l'amante, Wanda est une femme complète, et donc effroyable en un sens. En effet, cette complétude, signe de perfection, renverrait l'homme à sa propre imperfection, à sa peur de ne pas être à la hauteur, à tous les niveaux, y compris sexuel (surtout sexuel !). Au fond, cet

homme n'aurait-il pas peur d'être *castré* par la femme amante et la mère aimante, qui lui signaleraient toutes les deux –selon des modalités différentes- son manque de pénis ? Est-ce que Séverin n'éprouverait pas une forme de sentiment d'infériorité face à cette Vénus toute puissante, et qui le conduirait à se complaire dans une soumission avouée, afin de masquer, de déguiser en un sens cette infériorité –voire ce manque de pénis ? En effet, donner toutes les parts de décision à la Vénus, lui donner l'opportunité de faire ce qu'elle veut de lui, c'est en un sens se soulager du poids d'être à la hauteur. Partir au plus bas, pour ne pas décevoir. Cette hypothèse expliquerait l'idéalisation démesurée qui conduit Séverin à ériger Wanda au statut de déesse, dans un mouvement transcendantal, Wanda s'échappant du monde des vivants perfectibles pour mieux embrasser celui des dieux.

Ce désir d'appartenance absolue tant recherché serait en un sens l'expression d'un désir amoureux absolu : tout donner à l'autre, jusqu'à sa propre liberté et sa propre identité, comme nous l'avons évoqué. Mais donner sa liberté, jusqu'à accepter d'en perdre son identité, n'est-ce pas se perdre tout court, jusqu'à disparaître et signer sa propre mort ? Séverin en viendra même à accepter –non sans une certaine excitation- de changer de prénom (Grégor) selon le caprice de Wanda, soulignant cette perte d'identité de façon explicite.

Quoiqu'il en soit, que ce soit par le rôle de la mère ou par celui de l'amante redoutable et fatale, nous pouvons poser l'hypothèse d'une femme castratrice, à la fois redoutée et adulée par Séverin, dont l'idéalisation et la peur qui l'accompagnent le pousseraient à essayer de s'emparer des moindres gestes de Wanda, que ce soit pour se défendre de ce qu'elle a en trop ou de ce qu'il a en moins, à savoir le pénis. Wanda phallicisée, et/ou Séverin castré ? Mais, au fond, d'où vient ce désir d'une femme toute puissante, à la fois mère et amante ? Une question se pose, et vient compliquer le schéma : Wanda ne serait-elle pas la représentation du père autoritaire de Séverin, que l'on sait haï par ce dernier ? Comme nous le verrons en seconde partie, par un jeu d'identifications et de transpositions, Wanda est particulièrement phallicisée par Séverin, phallicisation révélatrice à divers niveaux. Mais puisque nous cherchons ici à établir les liens entre Séverin et le masochiste freudien, nous poserons dans un premier temps

Wanda comme substitut de l'autorité paternelle, ce qui semble cohérent, comme nous allons le voir.

II. Séverin, un masochiste freudien, entre haine du père incarnée par Wanda et complexe d'Œdipe non dépassé

a. « Un enfant est battu » (1919) et masochisme féminin de Séverin

Le cas de Séverin rappelle l'analyse de Freud dans « Un enfant est battu » (1919). Freud y soulève le fantasme de l'enfant d'être battu par le père. Nous pouvons relever deux phases, nécessaires à la bonne compréhension de cette théorie freudienne ; la première, « *Le père bat l'enfant* », suggère pour le sujet que le père bat un autre enfant, lequel est haï du sujet. Il y a donc une forme de complaisance chez le sujet, qui interprète ce schéma comme la preuve que le père n'aime que lui, tandis que père rejette l'autre enfant qui n'est pas aimé. En deuxième phase, nous repérons un changement d'objet : celui qui bat est toujours le père, mais celui qui est battu devient le sujet lui-même, et plus l'autre enfant. Il y a là un fantasme masochiste naissant, le sujet souhaitant –inconsciemment, certes- être battu par le père. Pourquoi ce fantasme d'être battu –particulièrement féminin ? Sans doute par culpabilité, le sujet souhaitant l'amour incestueux du père. Refoulant son désir, celui-ci s'exprime par un retournement de la pulsion de mort contre lui-même. Ainsi, le masochisme freudien se caractérise par un désir de punition, issu d'un sentiment de culpabilité, et d'angoisse.

Ce fantasme masochiste féminin, nous le retrouvons chez Séverin, souhaitant être battu, dominé, humilié ; en somme être dans une position de passivité caractéristique du masochisme dit féminin. Cependant, il est intéressant de constater que l'image paternelle s'est substituée à celle de la tante, puis à celle de la mère. Cela dit, en y regardant de plus près, et comme nous l'avons évoqué plus tôt, il apparaît que Wanda semble particulièrement phallicisée par Séverin ! Femme de marbre, froide, aux allures d'amazone, qui fascine et effraie Séverin à la manière du père, Wanda serait un substitut de ce dernier et de son autorité.

Nous aurions là un schéma freudien original, Séverin cherchant en Wanda le père qu'il n'a pas su aimer et dont il recherche encore la domination. A moins que le schéma freudien soit inversé, et donc révélateur de l'homosexualité de Séverin ; attiré par le père, il désirerait la destruction de la mère, celle-ci constituant un obstacle vers l'obtention du désir du père, puis désirerait être battu par elle par culpabilité. Mais cela ne semble pas convaincant. Nous resterons donc sur Wanda comme substitut du père autoritaire.

Que révèle ce fantasme d'être battu par un partenaire détenant l'autorité du père, et ce à l'âge adulte ? Ce désir de destruction du père, normalement infantile, Séverin n'a pas su le faire disparaître. Afin de sortir de sa position masochiste, il aurait du reconnaître sa propre haine envers le père, haine qui doit se substituer à l'amour, tout en reconnaissant la cause de cette haine, à savoir : l'amour du père pour le premier objet d'attachement, la mère. Or, tout conduit à penser que l'attitude de Séverin est restée intacte depuis l'enfance, et que le complexe d'Œdipe n'a pas été dépassé. En effet, nous avons mis en évidence l'adoration de Séverin pour la figure maternelle, véhiculée à la fois par sa tante et par Wanda, tandis que nous savons du père de Séverin qu'il est exclu du roman. Seules importent les figures féminines de la tante et de la Vénus.

b. Le masochisme moral de Séverin

Par ailleurs, nous pourrions considérer que le sentiment de ne pas être à la hauteur face au père (incarnée par Wanda) entraîne ce sentiment de culpabilité propre au masochisme, et donc logiquement ce désir d'être puni, pour cette faiblesse qui au fond s'automutile. Plus globalement, le sentiment de culpabilité et le désir de punition sont rendus de façon particulièrement explicite chez Séverin, ce qui illustre l'idée d'un masochisme moral qui lui est propre. De plus, comme nous l'avons évoqué plus tôt, Pirlot et Pedinielli mettent en évidence le lien entre angoisse de castration et l'émergence du masochisme moral :

« Le goût de l'échec vient de la peur de la castration lors de l'abord de l'Œdipe, mais dès la petite enfance il y a eu frustration affective réelle ou vécue à tort, d'où une agressivité envers les parents que l'enfant, devenu adulte, va retourner contre lui. »⁸⁴

⁸⁴ Pirlot, Gérard ; Pedinielli, Jean-Louis. *Les perversions sexuelles et narcissiques. Op. cit.*

Or, chez Séverin, il y a bien fixation au stade œdipien, par angoisse de castration. Celle-ci serait née face à la toute puissance du père, haï, et représentée par sa relation avec Wanda phallicisée. Mais n'y aurait-il pas également fixation à cette scène de punition infantile par la tante, qui par là lui a signalé son autorité et la possibilité d'être castré ? Bien que de cette scène ait émergé un certain plaisir chez Séverin, la blessure narcissique n'est pas inévitable, et a pu conduire Séverin à développer une agressivité envers l'autorité parentale. Celle-ci, orientée vers l'extérieur puis retournée contre lui-même par culpabilité, s'inscrit une fois de plus dans le masochisme. Le masochisme du moi de Séverin se soumet alors au sadisme du surmoi conscient, représenté par les différentes instances parentales. Il y a bien tension entre moi et surmoi de Séverin.

c. Séverin : entre masochisme primaire, pulsion de mort sadique et masochisme secondaire

L'angoisse de castration meut ainsi Séverin, face à l'autorité paternelle détenue par le père et par son substitut, Wanda. Ceci alimente son masochisme « érogène ». Par ailleurs, comme nous l'avons vu, le érogène freudien pose le plaisir suscité par la douleur comme condition de l'excitation sexuelle. Cette forme de masochisme s'exprime par des fantasmes et des scénarios ciblant le rituel, la mise en scène, ou encore le contrat, ce que nous retrouvons chez Séverin. Ce qui est visé est bien l'humiliation et la passivité produites par la partenaire, ce qui est conforme au système freudien.

De plus, Séverin semble bien s'inscrire dans cette mouvance de double retournement pulsionnel freudien. En effet, la vie psychique de Séverin semble marquée par un masochisme érogène primaire laissant place à un masochisme secondaire, lequel, par définition (celle du tournant de 1924), est naturellement empreint d'un sadisme qui se retourne contre le sujet-même (la première thèse freudienne selon laquelle le sadisme est originaire ne nous intéresse que très peu, puisque Séverin est avant tout masochiste). Précisément, nous pouvons isoler chez Séverin deux étapes pulsionnelles :

- La première met en scène la pulsion de mort. Tournée vers le sujet, celle-ci connaît deux destins simultanés : une partie de la pulsion de mort est

tournée vers l'extérieur du sujet et se transforme en sadisme, tandis que l'autre partie reste dans l'organisme du sujet, constituant le masochisme primaire.

- La partie de la pulsion de mort transformée en sadisme peut ensuite se retourner contre le sujet lui-même, en un masochisme secondaire venant s'ajouter au masochisme primaire.

Chez Séverin, nous retrouvons la première phase selon laquelle la pulsion de mort est orientée vers le père en un sadisme visant sa destruction, puis la deuxième phase lorsque cette pulsion est ramenée sur le sujet en un masochisme secondaire, par culpabilité. Chez Séverin se conjoignent donc masochisme primaire et masochisme secondaire –lequel apparaît grâce à la pulsion sadique, donc. Mais qu'en est-il du sadisme à proprement parler, soit de caractère ?

d. Passage du masochisme au sadisme

Ce qui est d'autant plus remarquable est que ce retournement du masochisme au sadisme s'aperçoit à un niveau plus global chez Séverin, mettant en jeu sa personnalité propre et non plus seulement sa lutte pulsionnelle (laquelle n'est pas suffisante pour témoigner du sadisme d'un sujet). Si durant tout le roman Séverin n'a cessé de se soustraire aux diverses volontés de Wanda, d'en être sa chose dans sa totalité, jusqu'à tenter de se suicider par amour, la fin est sans appel : Wanda, délaissant Séverin, le quitte pour ce fameux Grec rencontré un peu plus tôt, d'une beauté sans égale. Sa beauté et son origine grecque renvoient inévitablement aux dieux de l'Olympe, dont semble également issue Wanda, cette Vénus idéalisée, voire rêvée par Séverin. Or, ce changement d'objet de la part de Wanda permet à Séverin de se défaire de sa perversion masochiste. Illusions, idéalisation déçues engagent Séverin à un retour à la réalité amoureuse ; non moins neutre –et par déception sans doute, cette nouvelle réalité perçue par Séverin se teinte désormais d'un sentiment opposé à l'idéalisation : une forme de mépris. Sentiment qui n'en est d'ailleurs plus un ! Froid, méticuleux, le mépris s'oppose radicalement à toute forme déraisonnée, passionnelle de l'idéalisation amoureuse. Séverin était bien cet être « suprasensuel », fasciné par la douleur du corps porté à l'extrême et en retirant un plaisir sans égal. Et pourtant, de position de martyr, Séverin endosse celle du bourreau, puisqu'il se retire aux côtés de son père pour devenir un

individu sadique à part entière envers ses servantes. La transition, ou plutôt la substitution de la femme adulée au père vieillissant est amusante, d'un point de vue freudien ; en effet, le détachement de la Vénus posée comme le père « qui bat » s'accompagne d'un rattachement au vrai père, non plus fui, mais enfin reconnu et accepté par Séverin :

« *J'ai d'abord souhaité devenir soldat et partir pour l'Asie ou l'Algérie, mais mon père âgé et malade me fit réclamer à ses côtés.* »⁸⁵ (p.179).

Cette nouvelle période est marquée par un sadisme naissant, reporté sur les servantes, ou « paysannes » au service de Séverin :

« [Séverin, en parlant de Wanda] *Si seulement je l'avais fouettée ! – Etrange remède, répondis-je, il se peut que chez tes paysannes... – Oh ! Elles y sont habituées (...)* ».⁸⁶ (p.181).

Or, comme nous l'avons évoqué plus tôt, le sadique présente selon Freud une « conduite violente, (...) de la liaison exclusive de la satisfaction à l'asservissement de l'objet et aux sévices qui lui sont infligés ».⁸⁷ Séverin devient ainsi un sadique freudien à part entière.

e. Séverin, un sadomasochiste freudien ?

La question qui se pose désormais est donc celle du sadomasochiste qu'est Séverin. Freud disait « qu'un sadique est toujours en même temps un masochiste, même si le côté actif ou passif de la perversion peut être plus fortement développé chez lui et constituer son activité sexuelle prédominante »⁸⁸. Effectivement, Séverin passe d'une activité (ou plutôt « passivité » ...) masochiste prédominante à une activité sadique prédominante. Par déception, Séverin ne fait pas qu'abandonner les tenants de son idéalisation démesurée et masochiste, mais il choisit la voie de l'*envers* de cette idéalisation. Si nous considérons à la manière du sadomasochisme posé par Freud que le sadisme et le masochisme ne sont que l'*envers* et l'*endroit* d'une seule et même perversion, alors effectivement, Séverin est bien un sadomasochiste freudien, puisqu'il délaisse son masochisme passif et amoureux au profit d'un sadisme actif, sans pitié, froid, cruel. Il semble bien

⁸⁵ Von Sacher-Masoch, Leopold. *La Vénus à la fourrure*. *Op cit.* p.179

⁸⁶ *Ibid.* p.181

⁸⁷ Freud, Sigmund. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. *Op. cit.*

⁸⁸ *Ibid.*

passer d'une extrême à l'autre, comme en témoignent ces mots amers exposés au début du roman –chronologiquement, la scène se situe après l'histoire de sa relation avec Wanda cependant ; citant Goethe, il s'exprime ainsi au narrateur :

« Ce mot de Goethe : « Tu dois être l'enclume ou le marteau » illustre parfaitement les relations entre hommes et femmes ainsi que te l'a incidemment dit Vénus en rêve. Dans la passion de l'homme se niche le pouvoir de la femme et elle s'y entend pour l'utiliser si l'homme n'y prend garde. Il n'a pour seul choix que d'être le tyran ou l'esclave de la femme. Qu'il s'abandonne, alors il passera sous son joug et il tâtera du fouet. »⁸⁹ (p.22)

Cette conception du rapport homme/femme par Séverin se retrouve lors de son histoire avec Wanda, bien qu'elle fût mise en scène par et pour lui-même à travers ce contrat masochiste plutôt que « pensée », voir « crachée » avec autant de dureté et d'amertume après son histoire avec Wanda. La colère de Séverin est évidente, de même que ce nouveau mépris qu'il ressent envers les femmes. Du *masochiste* au *machiste*, il n'y a pas loin... et en même temps, l'écart est tel que nous pouvons nous demander si Séverin détient encore en lui un semblant de masochisme. Or, ce « masochisme » ne serait-il pas nécessaire afin de confirmer son pendant sadomasochiste ? Mais de quel masochisme parlons-nous, du masochisme pulsionnel ou du masochisme en tant que perversion avérée ? Nous avons vu plus tôt que le sadomasochisme de caractère semblait difficile à atteindre ; en effet, peut-il alterner d'une perversion à l'autre ? S'il était masochiste, cette nouvelle haine des femmes le permettrait-elle ? Séverin semble avoir changé du tout au tout, dans ses actes comme dans ses paroles, ce qui rend la possibilité d'un retour au masochisme très peu probable. Cependant, si on observe les émotions du personnage et son aspect psychologique, un doute survient. En y regardant de plus près, Séverin est-il vraiment devenu sadique en tant que tel ? La rancœur, le regret, la colère, puis son émotion lorsqu'il reçoit une lettre de Wanda des années après leur rupture montrent qu'il n'est pas si détaché des femmes, de *la* femme par excellence qu'est Wanda, contrairement à ce qu'il veut bien affirmer. Séverin serait-il encore masochiste, mais un masochiste « déguisé » en sadique par défaut, par orgueil blessé ?

Cela dit, même dans le cas où il ne serait pas devenu tout à fait sadique, il n'aurait été au bout du compte que masochiste, et non pas *sadomasochiste*. Enfin, dans le

⁸⁹ Von Sacher-Masoch, Léopold. *La Vénus à la fourrure*. *Op. cit.* p.22

cas où il serait bel et bien sadique malgré certains doutes, peut-être devrions-nous poser Séverin quelque part entre ces deux perversions...

f. Un sadomasochisme au moins pulsionnel

Quoiqu'il en soit, nous avons vu au chapitre précédent que le retournement pulsionnel du masochisme en sadisme suffisait à démontrer le caractère pulsionnel sadomasochiste de l'individu –le sadomasochisme étant ici compris dans son sens pulsionnel uniquement. Or, ici, c'est peut-être ce que nous retrouvons chez Séverin, qui, d'un point de vue pulsionnel, garderait à la fois pulsions sadique et masochiste intérieurement.

Lorsque Freud pose l'existence d'un sadisme originaire au début de ses analyses sur le masochisme, il soutient qu'il a fallu être sadique afin de ressentir sa propre douleur en tant que masochiste, selon une identification -du sadique qu'il était précédemment- avec l'objet souffrant. Cela ne correspond pas au schéma de Séverin, à moins que celui-ci ait été sadique avant d'être masochiste, mais cela n'est pas signalé. En revanche, lorsque Freud inverse sa théorie en 1924, délogeant le sadisme primaire au profit du masochisme primaire, le parallèle posé entre le retournement pulsionnel de Séverin et le retournement pulsionnel freudien devient plus cohérent. Si nous n'avons pas évoqué ce schéma plus tôt, nous pourrions penser d'après la théorie freudienne du masochisme primaire qu'il s'agit d'avoir été masochiste afin d'éprouver du plaisir en tant que sadique, par identification -du masochiste qu'il était précédemment- avec l'objet dominant. Ici, cet objet dominant auquel Séverin s'identifierait serait Wanda. L'objet aurait donc changé chez Séverin : si le sadisme était dirigé contre le moi propre de Séverin (lorsqu'il était masochiste), cette violence est désormais dirigée sur un objet extérieur, à savoir sur les servantes de Séverin. Séverin a cherché un nouvel objet (les servantes) pouvant assurer le rôle de l'objet passif qu'il détenait auparavant. Devenant le sujet actif de la relation, il y a bien transformation du but pulsionnel passif en un but actif, tandis que Séverin garde un pied dans sa précédente relation en s'identifiant au bourreau qu'il subissait auparavant en tant que masochiste.

De ces différents retournements pulsionnels que nous avons étudiés chez Séverin, que ce soit lors de son passage supposé « avéré » du masochisme au sadisme

(transformation du but pulsionnel passif en but actif) ou lorsqu'il était encore masochiste (transformation du masochisme primaire en sadisme secondaire), nous pouvons dire que Séverin est bien un sadomasochiste freudien. Il reste désormais à savoir si d'un point de vue freudien, le sadisme que Séverin présente à la fin du roman est bien une perversion en soi, avérée, et/ou si elle n'est pas que le fruit d'un retournement pulsionnel, voir résiduel d'un masochisme antérieur, finalement...

III. Instrumentalisation et/ou amour ?

a. Perversion, ou « mère-version » ?

Séverin semble bien incarner les trois masochismes freudiens : masochisme féminin et infantile, moral, et enfin érogène, lequel lie sexualité et douleur. Mais les choses se compliquent lorsque nous abordons le sadisme et le sadomasochisme freudiens. Au fond, en plus des flous terminologiques freudiens, la personnalité de Séverin est elle-même incertaine. D'autres interprétations de cette scène masochiste que nous avons déjà données sont possibles, tandis que certains éléments viennent compliquer la bonne compréhension de la relation existant entre Wanda et Séverin.

Notamment, Séverin recherche-t-il (seulement) l'image du père haï à travers Wanda ? Phallicisée par Séverin, elle n'en conserve pas moins les traces essentielles de la femme et de la mère. Que cela révèle-t-il ? Jusqu'ici, nous avons émis l'hypothèse d'une sexualité infantile de Séverin visant à s'accaparer l'objet d'amour du père, à savoir la mère, tout en portant une haine irrésolue pour le père en raison même de cet objet d'amour. Ceci semble à première vue cohérent, mais Wanda se révèle être un personnage bien plus complexe qu'il n'y paraît, sans oublier qu'elle est vue à travers les yeux de Séverin, qui tour à tour semble la phalliciser à l'image du père, puis lui redonner sa puissance maternelle, avant de l'idéaliser en tant qu'amante, etc.

L'univers de la perversion ne peut-il pas être régi par la figure de la mère, contrairement à ce qu'avance Freud ? Comme le suggère Marco Tomassini dans son texte « l'emprise et la perversion » (1992), il est possible que la perversion

proviennent de l'impossibilité de la séparation avec la mère. Il évoque à ce propos l'amusant jeu de mot relevé par Robert Barande, celui de la « mère-version », qui devrait remplacer la notion de perversion, lequel est au fond une « père-version ». Dans la suite de ce travail, nous réinvestissons l'impact de la mère dans le schéma pervers.

Le rôle de Wanda est donc mal établi, et vient remettre en question le masochisme de Séverin. Par ailleurs, si nous venons de démontrer le pendant freudien du masochisme que propose Séverin, il semble bien que certains éléments propres à l'attitude de Séverin viennent contrarier son propre schéma du parfait petit masochiste freudien. Un tournant s'annonce, mais avant d'éclaircir ce renversement freudien en seconde partie, nous devons réaborder deux points propres à l'étude du masochisme que nous avons proposée dans cette première partie, et les confronter au cas de Séverin.

b. Wanda, instrumentalisée ? Pulsions d'emprise de Séverin ?

De nombreux éléments témoignent de la domination de Wanda sur Séverin. Mais d'autres renversent le problème en pointant du doigt la part de responsabilité de Séverin dans cette mise en scène masochiste. Actif, il chercherait à jouir de sa propre instrumentalité, comme nous l'avons démontré. Où se placer ?

Si Wanda est véritablement manipulée par Séverin afin d'atteindre son propre plaisir de soumission, cela signifierait qu'elle est rabaissée au statut d'objet partiel par Séverin, et que celui-ci exercerait une pulsion d'emprise sur elle. Est-ce bien le cas ? Le doute est permis. Comme nous l'avons évoqué plus tôt, la pulsion d'emprise freudienne, pas forcément sexuelle, permettrait au sujet d'exercer une certaine domination dont l'objectif serait simplement narcissique, puisqu'elle participe au système défensif du sujet. Certes, cela correspond à ce que nous avons établi quant à l'angoisse mêlée de fascination suscitée par Wanda, particulièrement phallique et dont l'autorité rappelle celle du père. Selon Freud, c'est la rencontre avec l'autre qui réveillerait ces angoisses infantiles, cet autre venant menacer le narcissisme du sujet. Ici, cependant, le désir masochiste de Séverin semble conditionné depuis cette fameuse scène où il fut battu par sa tante. Wanda ne semble pas avoir « réveillé » ses peurs ; Séverin cherche cependant

chez Wanda celle qui serait susceptible de les réveiller, en tant qu'elle incarne la tante à l'origine de ses fantasmes. La recherche de domination freudienne aurait donc bien lieu chez Séverin, mais s'il y a bien recherche, l'actualisation de la domination en elle-même ne va pas de soi. Certes, Wanda semble bien réduite à l'état d'outil dépourvue de désir propre ; ce que Séverin cherche avant tout, c'est quelqu'un qui puisse répondre à son désir et à ses fantasmes masochistes, respecter ses scénarios qu'il a mis en place et incarner ce bourreau tant attendu. Wanda est donc bien objetisé, mais ce désir d'objetisation de Wanda ne serait-il pas inconscient, ou du moins accidentel ? Car c'est bien lui qui rêve de soumission.

A cela, s'ajoute une question essentielle : Séverin a-t-il une réelle emprise sur Wanda ? Celle-ci est censée favoriser la domination du pervers sur sa victime. Or, Wanda ne semble pas répondre aux attentes de Séverin par emprise. Elle le fait par amour, mais plus les requêtes de Séverin s'intensifient, plus elle les remet en question et tente d'y échapper. D'y échapper, certes, mais afin de le protéger *lui* de ses fantasmes masochistes ! Et non afin de se protéger elle-même. Elle ne semble pas se sentir menacée ; son identité, sa liberté ne sont pas mises à mal, comme pourrait l'être la victime du pervers. Au fond, est-ce que la manipulation du masochiste, plus insidieuse qu'il n'y paraît, en passerait par cette tentative masquée ? Est-ce que Séverin chercherait justement à s'emparer de la liberté et de l'identité de Wanda, en essayant de la convaincre d'être autre chose (bourreau) que ce qu'elle n'est déjà ? Libre, indépendante, c'est justement ces atouts caractérisant Wanda qui meut le désir de Séverin. La pousser à devenir un autre personnage, l'influencer, c'est déjà la preuve d'une certaine emprise sur elle et sur sa liberté. Séverin souhaiterait-il –inconsciemment ou non- la démunir de ces atouts en passant par sa propre soumission, soumission qui, à défaut d'être feinte, serait au moins un outil pour accéder paradoxalement à la domination de Wanda ? Une nouvelle définition du bourreau s'annonce, celle du bourreau passif, dépendant de sa victime, et quelque peu anti-freudien. Ceci est un point important. Mais nous parlons-là de tentative ; Séverin parvient-il pour autant à exercer son emprise sur Wanda, et à la transformer ? Il semble au moins certain qu'elle finisse par y prendre plaisir. Nous y reviendrons.

c. Amour ou perversion ?

De même, si les analyses contemporaines distinguent facilement l'acte amoureux de l'acte pervers, que dire de l'amour de Séverin pour Wanda ? Fait-il lui aussi partie du scénario pervers, « après coup », ou en est-il à l'origine ? Séverin semble aimer Wanda plus que tout, mais cet amour le conduit justement à ses fantasmes masochistes. Où se placer ? Cet amour est-il réel ? Si c'est le cas, la tentative d'objectisation de Wanda par Séverin ne serait-elle simplement un moyen de garder Wanda, par *amour* ? En ce sens, l'objectisation ne serait pas constitutive du masochisme, mais secondaire.

Comme le définit De Masi, « l'amour relationnel consiste en un accord harmonieux et équilibré entre la recherche d'une satisfaction personnelle et le sentiment altruiste de respect et d'attention pour le plaisir de l'autre »⁹⁰. En d'autres termes, et comme nous l'avons évoqué au cours du premier chapitre, la jouissance perverse est auto-érotique. Que dire de Séverin ? La situation n'est pas évidente : en un sens, Séverin ne pense pas au plaisir de Wanda puisqu'il recherche avant tout la mise en place de son propre plaisir, incessamment. Cependant, s'il essaie de convaincre Wanda d'endosser et d'aimer son rôle de bourreau, cela finit par fonctionner, puisqu'elle y prendra enfin plaisir ! Certes, c'est bien lui qui organise le schéma de jouissance de Wanda, mais celle-ci s'y prête volontiers, comme une nouvelle expérience. Il y a donc *accord* autour d'un schéma sexuel pervers masochiste.

Par ailleurs, nous avons posé la jouissance perverse comme étant impulsive et dépourvue de tendresse, exigeant une satisfaction immédiate. Mais comme nous l'avons évoqué, établir l'attitude perverse en fonction de l'impulsivité ou de l'absence de tendresse ne semble pas convaincant, puisque chaque couple a une façon propre de concevoir sa sexualité, des plus tendres aux plus impulsives. Il s'agirait plutôt de ne pas laisser l'impulsivité sexuelle prendre le dessus dans la relation, auquel cas il y aurait effectivement fort à parier que la relation est devenue perverse.

⁹⁰ De Masi, Franco. *La perversion sadomasochiste. Op. cit.* p.40

Si nous analysons l'attitude de Séverin, ce dernier semble bien sous l'emprise d'une forte pulsion, celui-ci étant sans cesse en proie à cette jouissance féroce, qui le démange et qui le guette. Mais l'important se situe précisément là ; Séverin ne cesse d'*anticiper*, de *préparer*, de *reporter* cette jouissance. Loin d'être impulsive, la jouissance de Séverin s'inscrit dans un mouvement constant de report. A y regarder de plus près, à aucun moment ne s'actualise la jouissance de Séverin –ce qui est d'ailleurs tout à fait contraire aux romans de Sade, qui nous terrassent par leurs ébats destructeurs. Cette non-actualisation du fantasme participerait-elle paradoxalement à sa propre élaboration ? En d'autres termes, est-elle visée par Séverin ? L'importance du fantasme masochiste prend alors tout son sens, puisqu'il semble être au cœur des préoccupations et du désir de Séverin.

Quoiqu'il en soit, certains éléments gênent la bonne interprétation de la configuration proposée par Masoch, laquelle ne s'inscrit pas aussi facilement dans le schéma freudien. Le masochisme freudien est-il véritablement conforme au masochisme de Masoch ? Si ce n'est pas le cas, alors que penser de la cohérence entre sadisme freudien et sadisme de Sade, puis de cette création qu'est le « sadomasochisme » ?

PARTIE 2

**Angoisses, identité du
sujet pervers
masochiste et fétichiste
et construction de
l'autre – Renversement
freudien et nouvelles
perspectives du désir
masochiste**

La lecture de Sacher-Masoch offre de quoi déconstruire les théories psychanalytiques sur la symptomatologie freudienne et de quoi remettre en question les oppositions classiques de type actif-passif ou sadisme-masochisme. Gilles Deleuze, notamment, se servira de Masoch afin de débiter sa critique de la psychanalyse, rejetant le système pulsionnel freudien dans lequel activité et passivité seraient naturalisées selon le sexe du sujet. Cela dit, Freud remettra en question certaines perspectives d'approche du comportement pervers qu'il a lui-même proposées. S'il attestait que la perversion pouvait être une manifestation instinctuelle, pulsionnelle, il finira par admettre que c'est bien la sexualité humaine qui est orientée de façon perverse, notamment.

Comme nous l'avons démontré au cours de notre première partie, le masochisme freudien se présente comme une « perversion sexuelle dans laquelle le plaisir sexuel, la jouissance sont liés à la souffrance ou à l'humiliation subie par le sujet »⁹¹. Plus encore, Freud souligne une liaison (auparavant relevée par Krafft-Ebing) entre perversions sadique et masochiste, incarnant par là l'idée du « sadomasochisme », dans lequel deux versants d'une même perversion (l'un passif et l'autre actif) se retrouvent chez un même individu : « un sadique est toujours en même temps un masochiste, ce qui n'empêche pas que le côté actif ou le côté passif de la perversion puisse prédominer et caractériser l'activité sexuelle qui prévaut »⁹². Cependant, nous avons brièvement soulevé certains problèmes de cohérences entre le masochisme freudien et celui que présente Séverin ; c'est ce que nous allons tenter de rendre plus explicite dans cette seconde partie. Il apparaît qu'associer aussi facilement le travail de Sade à celui de Masoch n'est pas aussi aisé. En y regardant de plus près, le masochisme issu de l'œuvre de Masoch et le sadisme issu de l'univers sadien s'éloignent du masochisme et du sadisme freudiens. C'est donc naturellement qu'associés, masochisme et sadisme ne renvoient que très peu au sadomasochisme freudien ; ils ne se présentent pas comme l'envers et l'endroit d'une seule perversion, contrairement à ce qu'affirme Freud.

Ce travail nous permettra à terme d'éclaircir la nature du désir masochiste que présente Séverin. Mais ce n'est pas tout. Avant d'entreprendre ce travail de

⁹¹ Dictionnaire du CNRTL disponible sur www.cnrtl.fr/definition/masochisme.

⁹² Freud, Sigmund. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. *Op.cit.*

déconstruction sadomasochiste, nous proposerons deux études particulières : l'une portant sur *l'identité* du sujet pervers (intrinsèquement liée à son désir), et la seconde sur la nature du désir et de l'identité du pervers *fétichiste*. Que nous révèle cette « fétichisation » de Wanda par Séverin, et en quoi est-elle essentielle à la construction du sujet pervers ? Voire plus, Wanda se retrouve « construite » par Séverin. Par conséquent, nous porterons une importance évidente au désir et à l'identité du partenaire du sujet pervers qu'est Wanda. Au fond, quelle est la place de l'autre, dans cette relation masochiste et fétichiste ? Wanda remplit-elle simplement les attentes de Séverin, en tant qu'objet méticuleusement construit par celui-ci ? Si le désir masochiste de Séverin tend à construire son objet, il tend également à le transformer en véritable sujet, et ce renversement est particulièrement révélateur quant aux modalités qui caractérisent le désir du masochiste fétichiste. Par ailleurs, il n'y a pas que ce retournement qui s'effectue ; nous le verrons, et c'est là le point essentiel de nos deux premiers chapitres de cette seconde partie, un *jeu* de renversements se dévoile ; d'objet à sujet, de bourreau factice au bourreau tortionnaire, d'un supposé masochisme à un prétendu sadisme, les identités des deux protagonistes se retrouvent diversement bousculées et renversées.

A partir de certains auteurs tels que Freud et Lacan, nous commencerons par évaluer la structure identitaire du sujet pervers –au sens large, avant de nous pencher précisément sur celles de Séverin et de Wanda. Ceci sera l'objet de nos deux premiers chapitres, ce qui nous permettra, à terme, d'entrevoir les modalités de cette curieuse perversion que nous propose Masoch.

CHAPITRE 1.

Analyse conceptuelle, construction et identifications du sujet

Afin d'éclairer les modalités de la place qu'occupe le sujet fétichiste qu'est Séverin, nous commencerons par jeter un œil sur la construction identitaire du sujet dit « normal », puis sur celle du sujet pervers, révélatrices quant aux aboutissants du désir masochiste fétichiste. Nous invoquerons analyses freudiennes –notamment celles issues de son article « Le Fétichisme », et théories lacaniennes.

I. La construction du sujet, et penser « l'autre en soi-même »

a. Identification du sujet, entre imaginaire et symbolique.

« Se construire », pour un individu, c'est au fond construire son *identité*. La question des relations entre le Même et l'Autre, ou entre l'identité et la différence, s'impose comme une problématique essentielle dans l'histoire de notre philosophie occidentale. Selon certains mouvements de pensée, celle-ci se caractériserait par la réduction de la différence à l'identité. D'autres ont tenté de s'extraire de la tradition, en émettant l'idée d'une altérité de la différence. La position de Jacques Lacan, quant à l'articulation de l'Autre et du Même, nous intéresse. Selon lui, la formation du sujet implique un entremêlement nécessaire du Moi et de l'Autre. Il s'agit, comme le rapporte Rudolf Bernet, de penser « l'Autre en soi-même »⁹³.

Par ailleurs, Lacan s'intéresse à la distinction entre imaginaire et symbolique, primordiale dans sa théorie de la construction du sujet. L'imaginaire, selon Lacan, est une phase essentielle dans le développement psychique de l'enfant. Cet

⁹³ Bernet, Rudolf. *The Other in Myself*. Louvain, Leuven University Press. 1992.

imaginaire ne peut se concevoir sans *le stade du miroir*. Selon Lacan –et contrairement à Freud, l’identité du moi ne peut s’établir sans l’altérité d’un non-moi. En effet, l’enfant qui découvre son image dans le miroir contemple en somme un « autre lui-même », il découvre qu’il est un, en ce sens qu’il comprend que la totalité de ses membres ne font partie que d’un seul corps. Cet autre lui-même, il peut s’y identifier, s’y refléter. Ceci est une identification imaginaire, qui n’est pas sans danger. Par ailleurs, cet imaginaire ne peut exister seul. C’est un concept abstrait qui nécessite, qui s’inscrit dans celui du symbolique. Le symbolique renvoie à ce qui précède le sujet –des règles, des actes de langage, etc- et qui donne du sens à ses actes. La subjectivité supposée de l’imaginaire se construit ainsi à partir du symbolique. Selon Lacan, l’imaginaire ne peut donc exister à l’état pur, puisqu’il est dès le départ influencé par le symbolique. Lofts et Rosemann résume cette théorie ainsi :

*« L’identification imaginaire du moi avec l’autre dans le stade du miroir est toujours déjà médiatisée par un cadre de règles et de normes qui créent une distance symbolique entre les sujets, empêchant qu’ils ne s’absorbent dans une identité immédiate. Aussi l’identité symbolique, à la différence de l’identité imaginaire (mais celle-ci n’est qu’un modèle abstrait), conduit-elle à une identité différenciée des sujets ».*⁹⁴

Comment comprendre cette idée de « structure symbolique » ? Ceci renvoie inévitablement à la linguistique saussurienne. Selon Ferdinand de Saussure, la langue (à distinguer du langage qui lui regroupe la langue et la parole) est un système de signes. Un signe associe deux éléments : un signifié et un signifiant, ou encore un concept et une image sonore. Cette association crée une entité linguistique ; le concept, grâce à son association avec l’image, existe. L’image est nécessaire à l’existence du concept, et renversement. Signifié et signifiant n’existent qu’en tant qu’ils sont associés l’un et l’autre. Ainsi, selon Saussure, la place d’un signe ne se détermine que selon celle d’un autre signe, en ce sens que chaque signe occupe une place différente dans le système –système symbolique donc. En somme, un signe en particulier est bien ce signe seulement parce qu’il n’est pas cet autre signe. La conséquence en est qu’il semble impossible de définir une réalité du monde en dehors de ce système symbolique. De la même façon, et c’est ce qui nous intéresse ici, il semble que le sujet ne peut se saisir comme sujet

⁹⁴ Lofts Steve G., Rosemann Philipp W. *Penser l’Autre: psychanalyse lacanienne et philosophie*. In: *Revue Philosophique de Louvain*. Quatrième série, tome 92, n°1, 1994.

instantanément. Il faut qu'il en passe par le langage. C'est alors d'après le système linguistique que « je » devient un signe, « je » qui se définit négativement par rapport aux autres signes qui l'entourent.

b. L'inconscient, structuré comme un langage

La célèbre phrase de Lacan, selon laquelle « l'inconscient est structuré comme un langage », nous interpelle alors. De même que dans le langage, l'inconscient semble présenter un système de signifiants et de signifiés. Mais si le signifiant linguistique est un son, une graphie, le signifiant dans l'inconscient est une trace (odeur, image) qui va correspondre à un signifié. Ce signifié est la chose décrite dans le souvenir. L'inconscient est construit de représentations de phonèmes, tandis que le conscient est formé de représentations de mots. Les représentations qui forment l'inconscient renvoient à notre corps, et remontent souvent à la petite enfance, avant même l'usage de la parole. Par ailleurs, l'inconscient emploie des rapports métonymiques et métaphoriques, tel que le langage. Ainsi, le signifiant, en tant que trace véhiculant un sens, appartient au champ du symbolique, tandis que le signifié appartient au champ de l'imaginaire. C'est ce à quoi la trace renvoie –telle que la haine envers untel, l'amour envers un autre. Enfin, le référent est du domaine du réel, renvoyant aux faits qui se sont produits. Si nous prenons l'exemple d'un enfant qui s'est fait punir pour une faute, nous dirions que la cicatrice laissée par la punition, au sens propre, est porteuse de sens d'un point de vue symbolique –la cicatrice tient le rôle du signifiant. Les raisons qui ont poussé l'enfant à agir de cette façon –par exemple- renvoient à ce qui reste dans l'imaginaire –c'est le signifié. Le référent est la punition qui a suivi la faute.

c. Risque : la Spaltung, ou fente du sujet

Ainsi, selon Lacan, l'accès au monde symbolique est nécessaire à la construction du sujet. Une difficulté s'impose, cependant. En effet, lorsqu'il entre dans le langage, le sujet s'expose à l'aliénation, en ce sens qu'il y perd quelque chose d'essentiel. Ceci est appelée la « Spaltung » par Lacan –Freud s'intéressera également à ce processus, ou « fente du sujet ».

Pourquoi ? Car le sujet ne peut être *que* représenté dans le langage ; représenté dans un discours qui existait déjà avant sa propre naissance. Ce discours, c'est

celui de l'autre, ou celui construit par la culture. Or, cette représentation est dangereuse. Si l'enfant a besoin d'être parlé par les autres, il est probable qu'il fasse des représentations que les autres ont de lui -qui ne sont qu'images en somme- son être propre. En d'autres termes :

« Le Sujet, à se nommer dans son propre discours et à être nommé par la parole de l'autre, se perd dans sa réalité ou sa vérité. La vérité sur lui-même, que le langage échoue à lui donner, il la cherchera dans des images d'autrui auxquelles il va s'identifier. »⁹⁵

Nous en revenons alors au *stade du miroir* évoqué plus tôt. L'enfant qui se regarde dans un miroir prend soudainement conscience de l'unité de son corps. Mais au fond, il s'identifie davantage à son reflet. Cette étape « implique à la fois une méconnaissance et une aliénation : l'enfant méconnaît le fait qu'il n'est pas son image, qu'il n'est pas l'autre, et il s'aliène de soi-même, puisqu'il crée son moi à travers un non-moi ».⁹⁶ Cette identification le fait entrer dans un imaginaire aliénant, en somme. A partir de ce stade, selon Lacan, « le moi est absolument impossible à distinguer des captations imaginaires qui le constituent de pied en cap : pour un autre et par un autre ».⁹⁷ Par ailleurs, l'autre et son discours, c'est aussi ce qui détermine la position symbolique du sujet. S'il y a refoulement du sujet quant à des événements qui se sont produits au cours de sa vie, ceux-ci se retrouvent inconscients. Or, ce refoulement est bien sûr né à cause de la signification de ces événements dans le système symbolique – système construit par le discours de l'autre- crée avant lui, qui lui échappe. En somme, si ce qui est refoulé n'est pas extrait de l'inconscient du sujet, celui-ci, comme nous l'indiquent Lofts et Rosemann, « risque de rester captif d'une identité symbolique foncièrement hétéronome ; simultanément, il se construit une identité imaginaire basée non pas sur son histoire propre, mais sur les stéréotypes de la culture dominante. »⁹⁸ Pour sortir de cet imaginaire, il lui faudrait déconstruire ces identifications aliénantes, formées par le désir de l'autre, afin d'accéder à son désir propre.

Afin de faire tomber l'aliénation, il faudrait au sujet quelque chose qui le ramène à la catégorie du réel. Ceci, Lacan l'a nommé « objet a » - développé à partir de la

⁹⁵ Texte « Comprendre Jacques Lacan ». Disponible sur <http://users.skynet.be/revs/lacan.htm>.

⁹⁶ Lofts Steve G., Rosemann Philipp W. *Op. Cit.*

⁹⁷ Texte « Comprendre Jacques Lacan ». *Op.cit.*

⁹⁸ Lofts Steve G., Rosemann Philipp W. *Op. Cit.*

notion de l'objet freudien et de l'objet transitionnel chez Donald Winnicott, et reprenant l'idée de l'Agalma platonicien, objet représentant l'idée du Bien. L'« objet a » décrit le désir comme phénomène caché à la conscience, son objet étant au fond un *manque à être*. En effet, ce quelque chose qui manque ne peut être symbolisé, et selon Lacan l'homme cherche éperdument à retrouver cet objet au cours de sa vie. Cela dit, le mot permet de rendre présent l'objet absent. C'est là précisément la fonction du fantasme selon Lacan. Afin de faire tomber cette aliénation, celui-ci propose alors la traversée du fantasme, qui conduirait à la reconnaissance de cette perte –ou castration, comme nous le verrons. L'objet du désir s'identifie alors à la jouissance selon Lacan, et se détache du signifiant, le but étant de dévoiler au sujet la vérité de son manque indéfinissable.

II. La construction du sujet dit « pervers »

a. « Le Fétichisme » (1927), une nouvelle perspective de la perversion freudienne révélant le déni de la différence des sexes

Que dire, désormais, de la constitution du sujet pervers ? En bref, nous pouvons rappeler que Freud situe la perversion (entendu dans son sens *général*, et non pas précisément masochiste) dans une perspective de *fixations* et de *régressions*, c'est-à-dire dans des pulsions qui visent une satisfaction détournée (dans un but autre que génital) qu'il nomme « polymorphe ». S'il considère que l'enfant est « pervers polymorphe », nous comprenons que cette perversion infantile est un stade nécessaire à son développement. Cependant, devenu adulte, il s'agira pour lui, comme nous l'avons vu, de se défaire de la dynamique des fixations et des régressions qui orientent son développement, au risque de présenter une perversion de type psychopathologique. La perversion traduit alors une certaine pulsion d'emprise, qui se manifeste dans la relation à l'objet (les modalités de cette pulsion d'emprise entre Séverin et Wanda semblaient d'ailleurs problématiques, peu claires).

Cela dit, lors de notre analyse exposée en première partie, nous nous étions arrêtés en 1924 avec *Au-delà du principe de plaisir*. Nous poursuivons désormais avec « Le Fétichisme », publié en 1927, étude qui apporte une nouvelle approche de la

perversion, et plus particulièrement du masochisme. Freud va, à ce moment là, définir la perversion comme un *déni*, c'est-à-dire une double position à la fois. Laquelle ? Celle qui conduit à reconnaître que la mère n'a pas le phallus, et celle qui conduit à ne pas le reconnaître. Cette définition n'est donc plus préœdipienne, et soulève au fond la question de la différence sexuelle : il s'agit bien ici d'un déni de cette différence sexuelle. Toutes les femmes ont le phallus. Après tant de remaniements, Freud gardera cette définition de la perversion jusqu'à sa mort ; laquelle interrompt par ailleurs son travail « Clivage du Moi dans les processus de défense », dans lequel il pose un lien entre Spaltung et Verleugnung –que nous allons étudier.

Ce *déni de la différence des sexes* (voir le déni de l'altérité) ne serait-elle pas une raison psychique de cette pulsion d'emprise que nous évoquions ? Par ailleurs, qui dit déni, dit refoulement. Nous allons donc nous intéresser à cette relation à l'objet (cet objet désigne bien l'« autre », le « partenaire ») et aux modalités de ce refoulement. Si le premier chemin de pensée freudien quant à la perversion était de nature évolutionniste⁹⁹, ce second, de type structural, insiste davantage sur la notion de refoulement, et place la perversion comme un retour du refoulé. Un exemple bien connu donné par Freud est issu de son article en question, « Le Fétichisme ». Il rapporte l'histoire d'un homme de langue allemande qui a grandi dans une nurserie anglaise. Cet homme, à l'âge adulte, a développé une perversion fétichiste qui impose un certain « brillant sur le nez » (*Glanzauf der nase*) chez le partenaire.

« L'explication surprenante en était le fait qu'élevé dans une nurserie anglaise, ce malade était ensuite venu en Allemagne où il avait presque totalement oublié sa langue maternelle. Le fétiche dont l'origine se trouvait dans la prime enfance ne devait pas être compris en allemand, mais en anglais... le nez était un fétiche bien pratique puisque le regard sur le nez passait inaperçu et il pouvait à son gré octroyer ce brillant que les autres ne pouvaient apercevoir. »¹⁰⁰

⁹⁹ Ce premier chemin de pensée est résumée ainsi par P.Valas, dans son article « La perversion » (2012) : « la tendance sexuelle n'est pas univoque, elle est constituée d'un certain nombre de composants, et même d'éléments bipolaires ». Valas prend l'exemple des deux tendances homosexuelle et hétérosexuelle, qui coexistent chez l'individu –du moins dans l'enfance. Le développement de l'enfant, influencé par tout type de normes qui l'entourent (parentales, sociétales, morales,...) va subir une dissociation, en ce sens que la tendance homosexuelle va être refoulée au profit de l'éclatement de la tendance hétérosexuelle. Il y a alors ce que Freud nomme *fixation* sur la tendance hétérosexuelle. En revanche, si l'homosexualité s'exprime davantage que l'hétérosexualité au moment de la puberté, il y a *persévération*.

¹⁰⁰ Freud, Sigmund. « Le Fétichisme ». *op. cit.*

En somme, le sujet a effectué une forme de transfert, passant du regard sur l'organe sexuel féminin au regard sur le nez par un glissement métonymique, puis il a effectué une seconde transformation, celle du regard en « brillant » sur le nez. Glissement métonymique une fois de plus, mais homophonique cette fois : du *glanz* allemand (« brillant ») au *glance* anglais (« regard ») il n'y a pas loin. Ainsi, le fétichisme freudien est révélé, tandis qu'est mis en évidence le rôle du refoulement et celui du fantasme dans la théorie du développement sexuel pervers, ce qui nous intéresse pour la suite de notre étude.

b. Le retournement lacanien de la pulsion sur le sujet lui-même, transformé en objet (et retournement de l'objet antérieur en sujet)

Par ailleurs, la pulsion, ou encore ce qui guide le sujet pervers dans la recherche de sa jouissance, ne se retournerait-elle pas contre lui ? Lacan, dans *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, va tenter de démontrer que la pulsion se retourne contre le sujet pervers. En effet, celui-ci, au fond, ne se placerait-il pas en fin de trajet, au cours de sa quête de jouissance ? Quand le voyeuriste jouit du fait d'être vu par sa victime, ou lorsque le masochiste jouit lui-même de la souffrance de l'autre, ne se placerait-il pas lui-même comme objet de jouissance ? Il y aurait donc un renversement du sujet pervers, qui endosserait le rôle d'objet. Mais ce n'est pas tout ; que dire de l'autre, de l'objet du pervers alors ? Cet autre semble certes construit en tant qu'objet par le sujet pervers –comme nous le dirait Freud, mais dans un premier temps seulement. En effet, pour que le sujet pervers s'objetise, il faut bien qu'il y ait un nouveau sujet objetisant, à savoir *l'autre*. D'objet, l'autre serait poussé par le pervers à devenir sujet. Quelles sont les modalités de ce double renversement ? Pourquoi le sujet pervers agit-il ainsi ? Au fond, l'attitude du pervers quant à sa place dans la relation avec son partenaire ne trahirait-elle pas une peur récurrente, celle de la castration ? Celle de sa propre castration, mais celle aussi de la mère, ce que nous allons tenter de démontrer.

III. La Verleugnung, une défense du sujet face à l'objet castrateur

a. Le primat phallique freudien, castrations imaginaire et symbolique

Freud postule l'existence d'un primat phallique (et non pas génital) au niveau inconscient. Comme le suggère Lucchelli, la fonction phallique est une « fonction qui instaure le phallus comme signifiant des signifiants et qui fait que tout « objet » du désir est phallique »¹⁰¹. En ce sens, le phallus devient symbole et renvoie au désir inconscient : tandis que le petit garçon étale, montre ce qu'il possède (le pénis), la petite fille cherche à déguiser cette absence afin de combler ce *manque*. Pourquoi cette mise en scène ? Car il y a angoisse de castration. Intervenant en tant que menace *imaginaire*, elle apparaît chez l'enfant lorsque celui-ci constate qu'il existe des enfants « comme lui », et d'autres qui ne sont pas « comme lui ». Il y a donc castration *imaginaire*, qui renvoie à l'enfant la différence sexuée. Le garçon va ainsi avoir peur de perdre le pénis, et la petite fille va chercher à combler son manque. En ce sens, il y a primat du phallus pour l'enfant, c'est-à-dire la croyance en l'existence d'un seul organe génital : le pénis. Il faut avoir le pénis à tout prix. Cette croyance s'oppose au constat de l'existence de la différence sexuelle. A partir de là, quel lien peut-on poser avec le sujet pervers ? Le *phallus imaginaire* va aider le pervers à lui rendre ce que la castration symbolique (le refoulement originaire) lui a enlevé depuis son complexe de castration. Selon Lucchelli :

« Freud avance donc que chez le fétichiste (paradigme freudien de la perversion), il y a bel et bien une incorporation symbolique de la castration car il a pris connaissance de la différence sexuelle mais, dans le même temps, cette castration ne s'est pas consolidée à la manière névrotique grâce au mécanisme de la Verleugnung. A travers celle-ci, le sujet a pu dénier la castration, ce dont témoigne la construction du fétiche. »¹⁰²

Nous allons le voir, c'est en interrogeant le rapport du sujet pervers au phallus et le mécanisme de la *Verleugnung* que nous pourrions définir plus clairement ce qu'est le désir masochiste et fétichiste.

b. La Verleugnung et son apparent paradoxe

¹⁰¹ Lucchelli, Juan Pablo. *La perversion – ou le compromis impossible*. Op. cit.

¹⁰² *Ibid.*

Lorsque l'enfant découvre la castration de sa propre mère, une attitude « défensive » intervient. L'enfant refuse d'admettre la castration de sa mère, puisque celle-ci lui renvoie la possibilité de sa propre castration. Ce refus prend la forme d'une *persévération* –terme que nous avons employé plus tôt. La castration de la mère est ainsi refoulée par le sujet, et ce sujet lui attribue par conséquent un pénis dans ses fantasmes. Mais ce n'est pas tout : en même temps qu'il *refuse* la castration de la mère, le sujet la *reconnaît* ! C'est là toute l'ambiguïté de cette théorie, que Freud a nommé (bien qu'il ne sache pas vraiment s'il est l'auteur de ce concept) la *Verleugnung*, ou le déni pervers, qui assure l'existence de deux attitudes contradictoires par refoulement chez le sujet, « attitudes inconciliables, que seul l'inconscient peut supporter »¹⁰³. Freud illustre le cas présent : si « le moi de l'enfant se trouve au service d'une puissante revendication pulsionnelle qu'il est accoutumé à satisfaire » et qu'il doit faire face à un danger pour son moi, « il doit se décider : ou bien reconnaître le danger réel, s'y plier et renoncer à la satisfaction pulsionnelle ou bien dénier la réalité, se faire croire qu'il n'y a pas de motif de craindre, ceci afin de pouvoir maintenir la satisfaction »¹⁰⁴. Il y a là un conflit entre la demande du pulsionnel et la réalité qui s'y oppose. Cependant, au lieu de faire un choix entre ces deux possibilités, l'enfant va choisir les deux ; il va à la fois éloigner, ignorer la dure réalité de la castration de la mère, et en même temps en reconnaître le danger –sa propre castration- en développant un symptôme. C'est là l'essence de la *Verleugnung*, ce maintien de deux positions contradictoires chez un même sujet, et qui ne révèle rien d'autre, au fond, que la peur de la différence des sexes, chez le pervers.

c. Le fétiche, entre déni et reconnaissance de la castration féminine

Face à ce double traitement de la réalité (reconnaissance et déni) de la castration de la mère, le sujet pervers va lui attribuer un pénis dans ses fantasmes. Le déni de la réalité s'opère donc par substitution dans le fantasme, et ce substitut, c'est le *fétiche*. Cependant, il convient de préciser, selon Freud, qu'il s'agit d'un

¹⁰³ Freud, Sigmund. « Le clivage du moi dans le processus de défense ». In : *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse Imago*. 1938.

¹⁰⁴ *Ibid.*

« processus de régression » conduisant le sujet à déplacer la valeur du pénis de la mère à un autre membre du corps, et est donc éloigné du domaine de la psychose :

« Le petit garçon n'a pas simplement contredit sa perception et halluciné un pénis là où on ne pouvait en voir – nous ne sommes donc pas dans le registre de la psychose – il a uniquement procédé à un déplacement de valeur, transféré la signification du pénis à une autre partie du corps, processus pour lequel – d'une façon que nous ne pouvons indiquer ainsi – le mécanisme de la régression lui est venue en aide. »¹⁰⁵

Ce processus de régression, nous le retrouvons dans la structure de la « perversion polymorphe infantile » freudienne, qui fait admettre à l'enfant une partie phallique du corps de la femme. Mais ce déplacement du phallus à une autre partie du corps renvoie aussi à la « perversion polymorphe du mâle » lacanienne, qui suppose l'attrait du mâle pour la femme qui possède l'objet a, soit l'objet manquant. Dans un second temps, il y a reconnaissance de la castration féminine, laquelle est révélée par trois éléments. Tout d'abord, le sujet pervers témoigne d'une surcompensation virile du sujet, ou « protestation virile » selon les termes freudiens. Ensuite, le sujet pervers présente un nouveau symptôme, celui de la peur d'être dévoré par le père. A ce sujet, on note un rapprochement entre ce symptôme et ce que Lacan appelle « père-version », ou encore « version vers le père ». Nous notons que derrière ce symptôme se cachent de nombreux éléments du masochisme féminin : le désir d'être castré ou d'être battu par le père notamment, mais aussi et surtout le désir d'être aimé du père comme le père aimerait la mère, ce qui se traduit par le désir du sujet de recevoir le phallus du père, c'est-à-dire recevoir l'enfant du père. Par conséquent, on assiste à une identification féminine du sujet pervers, sujet orienté vers le père car dans la reconnaissance de la réalité de la perception (castration féminine) le sujet constate que c'est bien celui-ci, le père, qui détient le phallus, cet objet manquant. Mais cette préférence, cette « version vers le père » devra être abandonnée. L'angoisse de castration jouera un rôle une fois de plus. En somme, le fétiche a un double rôle, servant à la fois le déni et la reconnaissance de la castration : « il demeure le signe d'un triomphe sur la menace de castration et une protection contre cette menace ».¹⁰⁶

¹⁰⁵ Fainsilber, Liliane. « La Verleugnung, le démenti de la castration, dans la névrose et la perversion ». 2009. Article disponible sur www.le-gout-de-la-psychanalyse.fr/?p=91

¹⁰⁶ Freud, Sigmund. « Le Fétichisme ». *op. cit.*

IV. La place du sujet pervers, de l'autre, et de la jouissance

a. Freud, et l'attribution du phallus à la mère

Ainsi, l'angoisse de castration, au cœur de la structure perverse, semble guider les actes du sujet pervers, comme nous venons de le voir à travers le concept de la Verleugnung. Désormais, intéressons-nous à l'influence du traitement de cette angoisse par le sujet pervers sur la place qu'il occupe dans la relation avec l'autre, son partenaire. D'emblée, un constat s'impose : le sujet pervers cherche sa propre objetisation par l'autre. Comment, et pourquoi ? Quel est le sens de cette objetisation par rapport à cette angoisse de castration que nous avons étudiée chez le sujet pervers ?

Le choix de l'objet, chez le sujet pervers, doit s'effectuer en fonction de la capacité de cet objet à pouvoir permettre au sujet pervers de l'idéaliser, et de le phalliciser. Cet objet choisi sera sans doute à l'image de la mère phallique. En effet, si l'on tient compte de l'importance du sujet à faire valoir une partie du corps de l'autre comme étant phallus, il faut pour cela que cet autre soit phallicisé, tout comme le sujet a pu phalliciser sa propre mère. A partir de là, comme le souligne Freud, le sujet va s'identifier à son objet, en lui imposant la « division subjective châtré/pas châtré ». C'est bien l'autre, le partenaire qui va devoir supporter cette division, désormais.

b. Dépassement de Freud par Lacan : attribution du phallus au sujet lui-même

Lacan va confirmer cette théorie, tout en apportant quelques modifications ; selon lui, si la mère phallique se construit dans la subjectivité de l'enfant comme étant cet Autre phallé qui lui correspond, l'attribution du phallus à l'autre (par la Verleugnung) se double d'une *attribution du phallus à lui-même*. Plus précisément, l'attribution du phallus à l'autre est établi par ce que Lacan appelle son « être de jouissance », soit « l'objet a », lui-même établi d'après la scène originaire. Dans cette scène, le sujet retient la confusion de la jouissance de l'Autre avec sa propre jouissance. Cette jouissance originaire, réelle, devient

modèle ; le sujet va tenter de reproduire cette jouissance chez l'autre, en se faisant phallus de celui-ci. Ainsi, le statut de l'autre ne se situe plus dans l'imaginaire, mais dans le symbolique. Tandis qu'il y a identification du sujet à l'autre qui détient le phallus, le sujet sera et aura le phallus. Une forme de renversement apparaît, le sujet pervers se faisant lui-même objet de jouissance de l'autre. La définition que donne Lacan de la perversion est la suivante :

« Ce que j'ai appelé structure de la perversion, c'est à proprement parler un effet inverse du fantasme. C'est le sujet qui se détermine lui-même comme objet, dans sa rencontre avec la division de subjectivité. »¹⁰⁷

Ainsi, le pervers, se plaçant du côté de la jouissance, utilise le fantasme afin d'atteindre cette jouissance. Plus précisément, le pervers *s' imagine* être l'autre afin d'atteindre sa jouissance - et c'est là où Lacan s'éloigne de Freud, lequel parlait d'*identification* à l'autre. Cependant, comme l'indique Patrick Valas, « sa confusion de la jouissance de l'autre avec la sienne propre qui s'est produite au moment de la scène originaire est son erreur, et fait que la perversion est une falsification de la jouissance de l'autre. »¹⁰⁸ En somme, ce que signifie Patrick Valas par là, c'est que le pervers ne recherche pas l'acte sexuel, en ce sens que l'acte sexuel met à terme à la jouissance de l'autre. L'acte pervers rejoue la scène imaginaire, c'est une forme d'arrêt sur image qui immortalise cette séquence particulière de jouissance. Ensuite, il s'agit pour le sujet pervers de se faire découvrir par le partenaire, et de produire un sentiment d'angoisse chez ce dernier –contrairement au névrosé qui ne se fait pas découvrir. Partenaire forcé donc, mais complice. Enfin, il s'agit pour le sujet pervers de rester dans le domaine du fantasme, du jeu ; il n'y a pas d'accès à la réalité. Ainsi, le pervers fétichiste va faire en sorte de stopper la scène au moment qui précède la découverte du corps de l'autre, soit au moment où les vêtements font encore limite.

Au fond, là où Freud parle de perception visuelle et d'absence réelle de l'organe phallique chez la femme, il s'agit pour Lacan de poser ce phallus dans la sphère du symbolique et dans celle de l'imaginaire, plutôt que dans celle du réel. La

¹⁰⁷ Lacan, Jacques. *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Le seuil. 1973.

¹⁰⁸ Valas, Patrick. Texte « De la perversion », 26/02/2012. Disponible sur https://www.valas.fr/IMG/pdf/de_la_perversion_top_nouveau.pdf

distinction entre symbolique, imaginaire et réel est primordiale, dans la pensée de Lacan.

c. Le fétiche comme défense du sujet face à la mère dévoreuse

Lacan insiste sur le fait que l'enfant interprète le désir de la mère comme le désir de ce qui lui manque, à savoir le phallus. Comme nous l'avons évoqué précédemment, c'est en ce sens qu'il va vouloir se faire objet phallique de la mère, sous forme d'image. Lacan le note petit phi (ϕ). Le sujet devient ainsi ce qui manque à la mère. Selon la formule de Philippe Julien, « la mère n'a pas le phallus donc *je* le suis pour elle »¹⁰⁹. Il va ensuite s'agir de savoir *comment* l'enfant va faire pour incarner ce phallus manquant. C'est ainsi que naît l'angoisse de castration, par impossibilité de répondre à l'attente de la mère. Comme le souligne Lacan :

*« S'il y a castration, c'est dans la mesure où le complexe d'Œdipe est castration. Mais la castration, ce n'est pas pour rien qu'on s'est aperçu, de façon ténébreuse, qu'elle avait tout autant de rapport avec la mère qu'avec le père. La castration de la mère [...] implique pour l'enfant la possibilité de la dévoration et de la morsure ».*¹¹⁰

Lacan déconstruit par là le schéma psychanalytique classique selon lequel l'angoisse de castration provient toujours de l'autorité du père. Ceci aura une grande importance quant à notre sujet, la phallicisation de Wanda opérée par Séverin posant la question de sa possible incarnation du père autoritaire... comme de la mère dévoreuse, finalement. Incarner l'objet phallique imaginaire de la mère revient donc à s'exposer au danger et à l'angoisse d'être dévoré par la mère. Or, ne retrouvons-nous pas là la naissance du fétichisme, comme défense contre cette angoisse ? De ce point de vue, le mécanisme de la Verleugnung prend tout son sens, le sujet posant le fétiche comme substitut du pénis manquant de la mère, et donc comme défense. Nous comprenons par là que le sujet est phallus lorsque la mère ne l'a pas mais qu'elle le désire, et n'est plus phallus lorsque la mère est comblée. Nous pouvons conclure par cette remarque particulièrement perspicace de Philippe Julien :

¹⁰⁹ Julien, Philippe. *Psychose, perversion, névrose – La lecture de Jacques Lacan. Op. cit.*

¹¹⁰ Lacan, Jacques. *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*. Le seuil. 1994.

« Ainsi le sujet ne choisit pas entre to be or not to be le phallus » !¹¹¹

d. La question du voile, et la place de l'autre

Au fond, quelle est la place de l'autre, pour l'individu pervers ? Nombreuses sont les théories psychanalytiques posant comme essentielle la recherche du sujet pervers de sa propre jouissance. Selon ces considérations, le pervers ne pense pas à l'autre, lui seul et sa propre jouissance importent. Et pourtant, Lacan démontre le contraire : « (...) il est celui qui se consacre à boucher ce trou dans l'Autre »¹¹². Le pervers, c'est celui-là qui cherche à faire en sorte que l'autre existe non décompleté, « non barré ». En ce sens, le sujet pervers se fait *objet*, objet au service de la jouissance du partenaire. Comment comprendre cela, et par quel moyen ? Par le rôle de ce fétiche que nous venons d'évoquer.

Lacan pose le fétiche comme le paradigme de toute perversion. C'est à partir du fétiche que l'auteur va pouvoir extraire la structure de la perversion. Précisément, Lacan pose l'idée d'un *voile*. Le voile, c'est à la fois ce qui cache et ce qui pointe du doigt. En effet, le voile (ou encore le rideau) posé devant quelque chose suscite l'imagination du sujet qui va tenter de se représenter ce qu'il s'y passe derrière. Ainsi, sur le voile se projette l'absence, et cette absence se réalise en un sens comme image –du manque. Cette projection de l'image phallique cache donc et désigne un manque, ou encore le « Rien ». Ainsi, selon le schéma lacanien, il y a d'abord le sujet, l'objet, et au-delà : ce rien, ce phallus qui manque à la mère ; puis, le voile vient changer la donne, puisqu'il pose la possibilité de l'existence d'un objet au-delà, finalement. En somme, le voile rend présent l'objet absent.

Or, il s'agit bien pour le sujet pervers, grâce au voile : de cacher le manque de phallus de la mère puisque le voile est bien le lieu où se projette l'image du phallus symbolique, et en même temps de désigner l'espace laissé par le manque (la mère n'a pas le phallus). En ce sens, la mère a, et n'a pas le phallus, une fois de plus.

Qu'en est-il de Séverin et de son rapport à l'autre, Wanda ?

¹¹¹ Julien, Philippe. *Psychose, perversion, névrose – La lecture de Jacques Lacan. Op. cit.*

¹¹² Lacan, Jacques. Séminaire « D'un Autre à l'autre », séance du 26 mars 1969.

CHAPITRE 2.

Séverin, un sujet masochiste et fétichiste entre angoisses, clivages, et constructions de son objet Wanda

Si nous devions conclure quant à ce premier chapitre, nous dirions que la valeur du fantasme dans la perversion semble indissociable de la *Verleugnung*, opérée par le sujet comme une défense face au refoulement. Plus encore, la perversion, de manière globale, se présente comme une *volonté* de jouir plus qu'une jouissance réelle. A première vue, elle relève d'un travail subjectif du sujet qui laisse peu de place à l'action de l'autre ; cet autre, réduit à l'état d'objet, est nécessaire à la construction de son fantasme. Cela dit, face aux diverses angoisses et clivages que le sujet pervers n'a pas su dépasser ou surmonter, le pervers lui-même semble mettre en place divers stratagèmes, afin de s'en protéger, comme se positionner en tant qu'objet, notamment. Et pas n'importe quel objet, puisque nous avons vu que le fétichiste se faisait objet manquant de la mère. Au fond, c'est encore et toujours cette angoisse de castration qui guide le sujet pervers.

Le fantasme pervers incarne ainsi une attitude de défense contre la castration. Mais pas seulement. Comme nous l'avons laissé entendre, il semblerait qu'une peur encore plus profonde se cache derrière le fantasme pervers ; celle de la jouissance elle-même, dont il faut se protéger, par peur de voir chuter le fantasme dans la réalité. D'après Didier Moulinier :

*« Le déni pervers de la castration protège de la jouissance, car si le sujet doit se faire objet pour préserver la non-castration de l'Autre, il se coupe lui-même de toute possibilité de jouissance. (...) La structure perverse réside dans cette antinomie apparente entre le phénomène du moi fort et le fantasme profond qui situe le pervers comme objet. Finalement le sujet pervers reste défini par rapport à son désir, un désir juste dévié, perversi en volonté de jouissance ».*¹¹³

¹¹³ Moulinier, Didier. Article « La théorie perverse de la jouissance ». 2010. Disponible sur <http://joui-sens.blogspot.fr/2010/12/la-theorie-perverse-de-la-jouissance.html>.

Le désir proprement masochiste semble parfaitement s'inscrire dans cette théorie de la jouissance perverse : il semblerait que le moi conscient du sujet pervers est un moi qui cherche à la fois sa jouissance et celle de l'autre, bien qu'au niveau inconscient son moi se situe en tant qu'objet qui permettrait cette fois-ci de repousser la jouissance. C'est ainsi que nous pourrions comprendre cette expression de « volonté de jouissance » ; faire en sorte de tendre vers la jouissance, faire semblant de vouloir y accéder, mais en faisant attention de ne jamais l'atteindre pour autant. C'est là toute l'ambiguïté du moi pervers. Cela dit, devant l'étendue des profils pervers, pouvons-nous être certain que ce schéma d'identité perverse que nous venons de dévoiler s'applique à tout profil pervers ? L'enjeu devient donc clair : il va s'agir, au vu de notre sujet, d'interroger la pertinence du schéma que nous avons étudié par rapport à celui proposé par le roman de Masoch. Quelles sont les modalités du désir masochiste et fétichiste de Séverin, et quelle est sa place dans la relation avec sa partenaire Wanda ?

I. Wanda, objet construit par Séverin ?

a. L'amazone, un idéal féminin

Le désir du masochiste fétichiste qu'est Séverin est bien un désir fabriqué de toute pièce, et qui nécessite un objet particulier. Cet objet, appelé Wanda, comment se présente-t-il ? Quelles sont les modalités du corps et de la personnalité de Wanda stimulant le désir de Séverin ? Tout d'abord, il convient de revenir vers Masoch lui-même, afin d'éclairer si possible la recherche de Séverin –personnage renvoyant explicitement à la vie de son auteur. La femme idéale, c'est celle que Masoch a cherché pendant toute sa vie, et qui transparait à travers ses livres, notamment à travers le personnage de la Vénus. Il écrit à ce propos : « Si cette femme était dans ma vie, comme il le croit, elle ne serait pas dans mes livres. Elle s'y faufile parce que j'ai la tête pleine d'elle »¹¹⁴. Plus encore, Roland Jaccard établit un classement en fonction de l'idéal féminin de Masoch :

« Si La Vénus à la fourrure est par bien des aspects terriblement daté, le récit frappe en revanche par la conception très actuelle que Léopold Sacher-Masoch se fait de la femme : il crée une échelle du désir, une échelle de la transgression où se retrouvent toutes les figures féminines dans un ordre opposé à celui des

¹¹⁴ Von Sacher-Masoch, Wanda. *Confession de ma vie*, Gallimard, coll. « Infini ».

valeurs traditionnelles. Tout en bas de l'échelle se trouve l'épouse, la femme estimée, comparable à un fonctionnaire auquel le gouvernement aurait assuré un emploi stable, mais chichement rétribué. À un degré au-dessus se tient la femme adultère. Elle s'est affranchie du carcan, mais sa tromperie est forcée, calculée, au final peu subversive. C'est pourquoi l'écrivain la condamne et lui préfère la « femme séparée », celle qui ose se séparer de son mari pour vivre librement ses liaisons amoureuses. Tout en haut de cette échelle, il place l'Amazone, la femme surgie de nulle part, qui ne craint pas les jugements d'autrui, ne dépend ni du père, ni de l'amant, ni du mari : elle est la femme souveraine qui signe avec les hommes des contrats à durée déterminée. Wanda en est l'archétype, le modèle, l'idéal pour Sacher-Masoch. »¹¹⁵

Or, c'est bien ce que l'on retrouve ici, dans le roman de *La Vénus à la fourrure*. Vénus, c'est la femme amazone, forte, guerrière, indépendante, indomptable, insoumise. C'est la femme qui détient une part de masculin en elle, voire pire : c'est la femme qui se passe de l'homme –mari, amant, père- et qui par là déconstruit la dichotomie homme-femme jusqu'à abolir le genre masculin et la différence des sexes. L'épouse, c'est la femme sans surprise, sous l'emprise du mariage. Il semble que l'absence de liberté conjugale renvoie à l'absence même de liberté, selon Masoch. L'épouse répond aux attentes, mais ne les crée pas. La femme adultère ose cette liberté, mais ne l'assume pas totalement puisqu'elle est définie comme adultère, contrairement à la femme séparée. En somme, l'Amazone incarne un idéal, c'est la femme sauvage et inaccessible qui ose s'octroyer l'autorité paternelle.

b. Wanda, l'être complet

Mi-humaine, mi-déesse, animale, végétale et même minérale, Wanda apparaît comme un être total, et c'est bien cette complétude qui est recherchée, et construite par Séverin. Ses tenues, nombreuses et largement décrites par Séverin, ne cessent de renvoyer au pelage de l'animal ; la récurrence de la fourrure et l'importance qu'elle acquiert sont manifeste : « Pour l'heure je vais lui donner une fourrure. Ah ! Comment pouvais-je en douter : à qui sied mieux une fourrure princière sinon à elle ? »¹¹⁶ (p.41) Nous relevons également la récurrence de l'hermine : « elle portait une kazabaïka de satin aux riches et luxuriantes parures d'hermine »¹¹⁷ (p.70), « elle portait une veste d'hermine »¹¹⁸ (p.86). Les sens de

¹¹⁵ Jaccard R. « Lecture pornologique ». *Philosophie magazine*, n° 78. 27 mars 2014.

¹¹⁶ Von Sacher-Masoch, Leopold. *La Vénus à la fourrure*. *Op. cit.* p.41

¹¹⁷ *Ibid.* p.70

¹¹⁸ *Ibid.* p.86

Séverin sont sans cesse aiguisés par cette fourrure ; mais par la chevelure de Wanda également, abondante et sauvage, dont l'indocilité renvoie constamment à l'animal sauvage : « ses cheveux étaient défaits et tombaient sur son dos telle une crinière de lionne »¹¹⁹ (p.86). Nous pouvons par ailleurs noter certaines comparaisons explicites établies entre Wanda et les félins. Séverin fait de Wanda une prédatrice : « Au demeurant, les fourrures exercent sur toutes les personnalités nerveuses un effet stimulant. (...) C'est de là que provient l'influence envoûtante, si bénéfique, de la compagnie des chats sur les êtres irritables et spirituels »¹²⁰. (p.60)

Les attributs de Wanda renvoient également aux composantes de la nature, à la fois minérales et végétales : « ses yeux sont verts (...), vert comme une émeraude, comme un lac de montagne aux profondeurs abyssales¹²¹ » (p.33). Plus encore, Wanda sera constamment associée à la pierre : « la belle femme de pierre, que j'adore, que je crains, devant qui je m'enfuis¹²² » (p.32). Ce qualificatif, récurrent, semble renvoyer à plusieurs choses ; à la statue tout d'abord, qui évoque naturellement les statues grecques et leur grandeur divine. Séverin ira jusqu'à confondre la déesse de l'amour qu'est Vénus et Wanda : « La belle femme de pierre ? Non ! La vraie déesse de l'amour, au sang chaud et au pouls palpitant. »¹²³ (p.31) La pierre suggère également une certaine forme de froideur, froideur qui sera tant recherchée par Séverin chez son objet-bourreau. Enfin, puisque Wanda est avant tout humaine – bien que le regard de Séverin s'évertue à nous le faire oublier, nous pouvons penser à la pétrification, et donc à l'action même de se changer en pierre, plutôt que la pierre seulement. Cette pétrification peut renvoyer aux attributs génitaux masculins, ce qui doterait Wanda d'une part de masculinité évidente, en plus de sa propre féminité largement déployée tout au long du roman. Par ailleurs, cette pétrification opérée par le regard de Séverin semble significative quant à sa propre recherche du phallus chez sa partenaire – nous reviendrons sur cette composante fétichiste qui caractérise Séverin.

¹¹⁹ *Ibid.* p.86

¹²⁰ *Ibid.* p.60

¹²¹ *Ibid.* p.33

¹²² *Ibid.* p.32

¹²³ *Ibid.* p.31

Enfin, Wanda est rendue démoniaque, à l'image du bourreau cruel que souhaite Séverin : « Elle est rousse, ni blonde, ni argentée –ces boucles qui jouent de manière si diabolique (...), ses yeux sont verts, ses yeux dont la douce violence est indescriptible »¹²⁴ (p.33). Indéchiffrable, flamboyance des cheveux aux reflets de feu, la Vénus est érigée à la fois en tant qu'entité supérieure et parfait bourreau, tandis que l'oxymore « douce violence » vient accentuer son caractère paradoxal et donc indomptable. En somme, nous assistons à une véritable *sublimation* de Wanda, cet être suprême qui dépasse et abolit tous les genres ; animal-être humain, homme-femme, être humain-déesse de l'amour, minéral-végétal, Wanda englobe tout. Elle est perfection aux yeux de Séverin, cruellement indépendante et libre jusqu'à renverser chacune des catégories qui composent ce monde. C'est dans cette sublimation qu'elle est présentée comme le bourreau idéal. De plus, s'il y a bien deux sentiments ambivalents qui accompagnent incessamment les gestes et les pensées de Séverin à l'égard de sa Vénus, ce sont bien l'*effroi* et la *fascination*, lesquels sont bien représentatifs de toute sublimation. Wanda s'inscrit dans cette transcendance, dans ce mouvement qui l'amène au rang des dieux, tout en l'inscrivant encore sur terre. Par ailleurs, plus que représentée par Séverin, Wanda est *construite* par celui-ci. C'est bien le terme, puisqu'il semble qu'il lui ait presque donné le premier souffle : « Oui, elle est devenue vivante pour moi, comme cette statue qui a commencé à respirer pour son maître »¹²⁵ (p.31). Wanda est bien présentée comme l'objet de Séverin, comme sa créature, qu'il a créée de toute pièce et à qui il a donné vie. Idéale et parfaite, il semble qu'elle ne manque pas de phallus non plus...

c. Wanda, objet fétichisé et phallicisé

Certains attributs de Wanda, sur lesquels Masoch va insister tout au long du roman à travers le regard constructeur de Séverin, prennent des allures de fétiche, et c'est là où se profile un point essentiel de notre analyse. Les pieds, le fouet, la chevelure, ou encore les habits et plus particulièrement la fourrure de Wanda participent à l'élaboration du désir créé par Séverin à partir du corps de sa partenaire. Plus encore, certains éléments deviennent indispensables à cette stimulation du désir, Séverin semble ne pas pouvoir s'en passer. Les descriptions

¹²⁴ *Ibid.* p.33

¹²⁵ *Ibid.* p.31

de Wanda faites par Séverin abondent de détails à chaque scène, comme s'il fallait qu'il ne lui manque rien. Par ailleurs, l'adoration de Séverin pour la fourrure est explicitement donnée par Séverin lui-même :

« Mais d'où vous vient ce grand amour pour les fourrures ? - Je suis né ainsi (...), alors enfant, je les aimais déjà. Au demeurant, les fourrures exercent sur toutes les personnalités nerveuses un effet stimulant. Celui-là repose sur les lois générales de la nature. (...) Les zones chaudes produisent les hommes les plus passionnés, une atmosphère brûlante engendre l'excitation. (...) C'est de là que provient l'influence envoûtante, si bénéfique, de la compagnie des chats sur les êtres irritables et spirituels. (...) C'est ainsi que je m'explique la signification symbolique de la fourrure comme attribut de pouvoir et de beauté. »¹²⁶ (p.60)

Pire encore : sans cette fourrure, il semble que le désir de Séverin ne puisse durer. Selon les termes de Wanda : « Tout cela est fini, vous n'aurez plus que ma veste de fourrure »¹²⁷ (p.74). Ceci est parfaitement évocateur. Le fétiche seul ne vaut rien, il acquiert de la valeur lorsqu'il est rattaché au corps de l'autre. Or, Wanda semble avoir parfaitement conscience qu'elle ne peut stimuler le désir de Séverin sans le port de sa fourrure.

II. Angoisse et clivages de Séverin face à Wanda, cette « mère fatale » castratrice

a. Fourrure, Verleugnung, et manque de l'« objet manquant » masqué

La question est désormais de savoir pourquoi ce choix –conscient ou non- de la fourrure. Au fond, cette fourrure est l'objet fétiche par excellence. Cachant à elle seule le corps de Wanda, elle fait limite. Limite au corps nu de la femme. La théorie que nous avons étudiée quant au fétiche prenant la valeur du phallus manquant est ici parfaitement applicable. Wanda semble phallicisée par Séverin, à travers le port de cette fourrure. Il est par ailleurs amusant de constater que cette fourrure détient une place particulière, ambiguë. Vêtement proprement féminin, ne serait-ce que par l'évocation pubienne que peuvent suggérer les poils, la fourrure invoque également la force du prédateur, de l'homme phallique. Par ailleurs, Séverin veut, et ne veut pas, semble-t-il. Le concept de la *Verleugnung*

¹²⁶ *Ibid.* p.60

¹²⁷ *Ibid.* p.74

prend donc son effet ici, reconnaissant et déniait la castration féminine. Il souhaite à tout prix découvrir ce corps de femme, mais son discours ne cesse de l'affubler de détails toujours plus foisonnants et visant à recouvrir ce corps, par peur de découvrir l'objet manquant de la femme, qui renverrait à sa propre castration.

Mais ce corps de femme, n'est-ce pas au fond celui de la mère ? L'objet fétiche est donc bien un substitut du pénis, garantissant la négation de sa disparition. Séverin aurait dû abandonner la quête du pénis de la mère dans son enfance, mais il s'y refuse. Ce refus de la castration féminine le pousse à pourvoir Wanda du pénis manquant ; par la fourrure donc, mais de façon plus globale, autant physiologiquement que psychologiquement.

b. Spaltung et aliénation de Séverin

Chez le pervers masochiste qu'est Séverin, il n'y a pas qu'une sorte de clivage qui le caractérise. Il semble même qu'il y ait articulation de la théorie de la division subjective (*Spaltung*) au clivage du moi provoqué par l'aspect paradoxal de la reconnaissance et du déni de la castration de l'Autre (*Verleugnung*). La *Spaltung*, définie par Lacan comme une division du sujet provoquée par le besoin du sujet de s'articuler au Logos (soit de s'y retrouver entre : ce que ce sujet estime qu'il est, et le discours de l'Autre qui le représente), nous la retrouvons chez Séverin. L'Autre, c'est bien le lieu du signifiant, du symbolique. Or, il y a ici refoulement de Séverin quant à un événement de son histoire qui s'est produit (castration de la Mère) et ce refoulement se construit bien à partir du système symbolique (discours de l'Autre qui lui échappe), puisque ce qui est refoulé l'est à cause de sa signification dans le système symbolique. Séverin en viendrait alors à se construire une identité imaginaire pour combattre cette peur de la castration. Et pour sortir de cet imaginaire, il lui faudrait déconstruire ces identifications aliénantes telles que celles de la Mère. Plus encore, nous constatons que Séverin ne fait pas tomber l'aliénation, puisqu'il continue de ne pas reconnaître *l'objet a*, à savoir le pénis manquant, que nous avons défini plus tôt comme l'objet du désir en tant que « manque à être », et dont la reconnaissance le ramènerait au réel. Si celui-ci ne peut être symbolisé, il s'agissait pour Séverin de traverser son

fantasme –qui rend présent l’objet absent- et de reconnaître cette perte, soit la castration ici. Revenons sur ce point.

c. Le voile posé par Séverin, révélant et masquant le désir manquant de la mère

Ce fantasme à traverser, c’est bien celui d’être soumis, humilié à l’image de la femme. Peut-être est-ce une façon de vivre la castration féminine pour Séverin, afin de mieux apprivoiser sa propre peur de la castration. Wanda, qui est au cœur des constructions imaginaires et symboliques par Séverin, est fétichisée, phallicisée, bref, tout concourt à lui signaler qu’elle détient le pénis, et donc qu’elle n’a plus besoin de celui de Séverin, au fond ! Tout est mis en œuvre par Séverin afin d’affubler Wanda du pénis. En ce sens, ne s’acharnerait-il pas, à la manière du fétichiste lacanien, à compléter l’espace vide laissé par le manque du phallus de la mère ? En ce sens, il se ferait phallus manquant de la mère.

Et si Séverin ne se découvre jamais, s’il n’y a que du fantasme restant à l’état de fantasme dans ce roman, si la jouissance sexuelle est projetée mais jamais actualisée, c’est justement pour ne pas dévoiler l’objet manquant de la mère (et donc la sienne propre, par déduction) ! En effet, repousser le désir est nécessaire d’un point de vue proprement « empirique » et « corporel » : autrement, il y aurait déception. La jouissance du corps de l’autre, effective, ne signerait pas seulement la fin du désir, mais aussi le dur retour à réalité (physiologique), celle révélant que Wanda n’a PAS ce pénis ! La jouissance signe inévitablement la chute du fantasme, et la retombée dans le réel. Le désir masochiste se situe en dehors de la réalité du corps, dans l’imaginaire, finalement. Il s’agit bien de conserver le voile, qui masque et désigne le phallus manquant de la mère. Nous le constatons, Séverin ne fait pas tomber l’aliénation puisqu’il continuera à se cacher derrière ce personnage masochiste et fétichiste. Il ne parvient pas à reconnaître et à accepter cette perte, ou cette castration maternelle. Il refuse donc la possibilité de sa propre castration, ainsi que la vérité de son manque indéfinissable qui en découle.

d. Séverin et Wanda, deux êtres « pleins »

Par ailleurs, le pervers masochiste est sans doute celui qui transfère la jouissance chez l’autre, et structurerait son désir inconscient à partir de cette jouissance

fantasmatique. En d'autres termes, tant que Séverin dénie la castration de Wanda, il ne peut pas voir qu'il permet la jouissance de Wanda, donc il n'y a plus lieu d'avoir peur d'être castré. Il s'agit donc pour Séverin d'ériger Wanda comme l'être « complet » que nous avons étudié, afin de nier sa propre division du sujet et d'être plein lui-même. Nous avons donc à faire à un affrontement entre le fantasme réel (maternel, génital), et le fantasme pervers masochiste, exclusivement phallique. Par conséquent, nous pouvons émettre l'hypothèse que Wanda comme Séverin détiennent le phallus, dans la construction imaginaire et symbolique de Séverin.

Masochisme comme fétichisme semblent donc être partie intégrante du système défensif de Séverin, face à sa propre castration comme celle de Wanda.

e. **Wanda : plus qu'un père, une « mère fatale » particulièrement phallique**

Suite à cette analyse, l'identité de Wanda s'éclaircit, et nous pouvons désormais y voir plus clair quant aux raisons qui auraient conduit Séverin à ne jamais pouvoir dépasser cette peur de la castration - comme l'aurait fait l'individu dit « normal ». Nous pouvons avancer plusieurs hypothèses :

La première, et la plus évidente –que nous avons d'ailleurs déjà évoquée, consisterait à penser que Séverin n'aurait pas dépassé sa peur d'être dévoré par le père. Cette peur le conduirait, encore adulte, à présenter un désir masochiste particulièrement féminin, soit un désir d'être battu, castré par le père. En somme, il souhaiterait être aimé du père comme une fille pour recevoir le phallus du père, sous la forme d'un enfant. Lacan parle là d'un détour paradoxal par une forme d'identification féminine, afin d'accéder quand même à la virilité. Cela expliquerait la phallicisation de Wanda par Séverin, érigée comme un homme dans son fantasme.

Cela dit, Wanda est plus que cela. Ne serait-ce pas la mère, voir cette mère dévoreuse d'hommes ? Ceci expliquerait pourquoi Séverin s'acharne tant à combler le manque de phallus de Wanda, comme pour lui assurer qu'elle ne manque de rien, et donc se rassurer lui-même : si la mère Wanda est comblée, elle ne viendra pas lui dérober son propre pénis. Wanda, en ce sens, serait bien sûr le

substitut de la tante, dont la fonction maternelle l'avait déjà castré symboliquement, à travers les punitions humiliantes et douloureuses qu'elle lui infligeait plus jeune. Nous retrouvons là le schéma lacanien, mettant en place un sujet, Séverin, cherchant à se faire objet manquant de la mère. Le voile posé par Séverin participerait à son système de défense contre la castration de la mère, et donc de la sienne propre, par substitution.

Mais ce n'est pas tout. Si Wanda brille par sa complétude comme nous l'avions évoqué, si elle détient plus d'un rôle, elle est avant tout une *femme* ; une femme dans une relation avec un homme, et qui détient le pénis. Ne serait-ce pas là l'image de la femme *fatale* ? Mais alors, est-ce que cela ne changerait pas la donne pour Séverin ? Plus que l'incarnation du père castrateur ou de la mère castratrice, est-ce que ce ne serait pas ce paradoxe, à savoir celui de la femme trop complète qui détient le pénis, qui susciterait autant la fascination que l'effroi chez Séverin ? Il ne faut pas oublier que Wanda est cette amazone. En tant que telle, elle est libérée de l'autorité du père, voire du père et du genre masculin tout court. Ceci amène une question, par ailleurs : aux yeux de Wanda, la recherche du pénis serait-elle factice, illusoire ? Car si l'homme n'existe plus, il n'y a plus de genre, donc plus d'organes différenciés... et donc plus d'objet manquant. Une perspective androgyne, image de la sublimation et de la perfection, annihilant et dépassant l'idée même du genre, se dessinerait-elle ?

Finalement, Séverin ne se protégeait-il tout simplement pas contre la femme complète qu'incarne Wanda, laquelle est capable de prendre des allures du père comme de la mère –voire plus comme de la femme fatale ? Le système masochiste et fétichiste défensif mis en place par Séverin, pour se protéger de la castration, prend ici tout son sens. Quoiqu'il en soit, se profile ce genre original de la « mère fatale » castratrice qui effraie tant Séverin, revisitant le schéma freudien récurrent du père castrateur et prolongeant la théorie lacanienne de la mère dévoreuse. Quelle issue inquiétante se profile pour Séverin, face à cette *nouvelle femme*, qui revisite tous les genres et qui vient bousculer le rêve de conservation multiple du pénis de Séverin (chez lui comme chez Wanda) ?

CHAPITRE 3.

Le masochisme de Masoch, entre renversement freudien et renversement sujet/objet au sein du couple Wanda-Séverin

Il serait désormais intéressant de faire un bilan, et de confronter ce que nous avons appris au cours de ces deux chapitres aux problématiques laissées en suspens à la fin de notre première partie.

Certains points que nous venons d'étudier annoncent d'emblée une certaine remise en question du (sado)masochisme freudien, que nous avons volontairement mise en suspens dans la première partie, tous les éléments réfutateurs n'étant pas encore au complet. Nous évoquions (en fin de partie 1) la difficulté d'affirmer l'emprise du pervers qu'est Séverin sur son objet, tandis que Séverin lui-même se comportait de façon particulièrement active, dans sa mise en place de scénarios, dans sa volonté de jouir de sa propre instrumentalité, etc., bien qu'il semblait présenter une forme de masochisme freudien.

Puis, nous avons vu (chapitre 2, partie 2) que la configuration masochiste et fétichiste incarnée par Séverin semble conforme au système de défense mis en évidence au premier chapitre (partie 2). Séverin, c'est bien cet homme qui refuse la castration féminine et la sienne propre. Fétichisant et phallicisant Wanda, il entend masquer leur absence mutuelle de pénis. Plus que cela, il semble qu'il y ait mise en suspension de la jouissance par Séverin, afin, jusqu'au bout, de ne jamais révéler la castration (que ce soit la sienne propre ou celle de Wanda, qu'il se confonde avec elle ou non). De ce point de vue, il est intéressant de constater la pertinence du schéma freudien (et lacanien !) avec celui de Séverin.

Cela dit, comme nous l'évoquions en fin du chapitre précédent, Wanda n'est pas que l'image du père, elle est avant tout une femme. Et une femme particulièrement fatale, qui finit par s'échapper des mains de Séverin. Qu'en est-il,

à ce moment précis, du devenir du désir fantasmatique masochiste et fétichiste de Séverin, qui cette fois-ci s'échappe du désir masochiste et fétichiste freudien ?

L'enjeu de ce nouveau chapitre devient désormais plus clair : il va s'agir de révéler l'essentiel des facteurs anti-freudiens qui se jouent à travers cette configuration supposée masochiste, tout en accentuant notre étude sur l'issue de la relation sujet-objet entre Séverin et Wanda, laquelle viendra confirmer que cette relation n'a plus grand-chose à voir avec le masochisme freudien. En effet, une série de renversements s'opère, venant contrecarrer la théorie freudienne et participer à l'élaboration d'une nouvelle définition de cette curieuse perversion proposée par Masoch.

Au fond, qui incarne qui, chez Masoch ?

I. Le sadisme et la masochisme, deux perversions non complémentaires

a. La critique deleuzienne du sadomasochisme

La contigüité de ces deux perversions que sont le masochisme et le sadisme sera discutée par Deleuze. Deleuze, ou encore l'un des meilleurs détracteurs de Freud, met l'accent sur le défaut général de la psychanalyse qu'est la réduction du fonctionnement de l'appareil psychique humain à certains couples d'opposés, tels que les couples passif/actif, masculin/féminin. En effet, Deleuze critique le système pulsionnel freudien dans lequel l'activité et la passivité seraient naturalisées selon le sexe et le genre, notamment. Quant à notre sujet traitant de la complémentarité entre sadisme et masochisme, Deleuze y a consacré une étude, *Présentation de Sacher Masoch, le froid et le cruel*¹²⁸ (1967), remettant en question la possibilité d'une unité sadomasochiste. Certaines questions s'imposent : l'observation opérée par Freud d'un masochisme passif cherchant la douleur et d'un sadisme actif cherchant la violence se combinant chez une même personne sous la forme d'une unité sadomasochiste ne serait-elle pas réductrice ? Par ailleurs, n'y aurait-il pas confusion autour du couple douleur/violence ?

¹²⁸ Deleuze, Gilles. *Présentation de Sacher-Masoch – Le froid et le cruel*. Les Editions de Minuit. 1967, rééd. 2007.

Partant de la lecture de *La Vénus à la fourrure*, nous éclaircirons certains points ; la honte, la culpabilité, la position du martyr recherchées par le masochiste sont-elles vraiment des sentiments que peut connaître le sadique ?

En somme, pouvons-nous considérer le sadisme et le masochisme comme les deux versants opposés d'une même perversion, c'est-à-dire complémentaires ? Le masochisme est-il, comme le conçoit Freud, une forme de « sadisme inversé » ? Leurs différences sont-elles complémentaires, au point d'en créer le terme de « sadomasochisme », soulignant par là un point de rencontre en ces deux instances ? Au fond, la question est surtout de savoir si le masochisme exposé par Freud correspond bien au masochisme de Masoch lui-même. Certains points relevés par Deleuze nous aideront à aborder au mieux la configuration perverse proposée par Masoch.

b. Entre désir masochiste d'idéalisation et désir sadique de destruction du corps de l'autre

Chez le sadique, et contrairement au masochiste, nous constatons que le remords, la honte, la culpabilité n'ont pas lieu d'être, ils ne conduisent pas le sadique au plaisir ; seule la maîtrise du corps de l'autre suffit à la jouissance. A ce propos, il y a une nette différence de rapport au corps entre le masochiste et le sadique dans leur recherche du plaisir. Si le fétichisme est essentiel au masochiste, vénérant le corps de son bourreau au point d'en fétichiser ses parties –Séverin et les pieds de Vénus notamment- le fétichisme n'est que secondaire, accessoire chez le sadique, ne le conduisant pas au plaisir à proprement parler.

Le corps de l'autre est idéalisé chez le masochiste, tandis qu'il est négation chez le sadique. Le sadique ouvre, creuse, détruit le corps de l'autre. Le tout sans pitié, comme nous l'avons évoqué ; et ceci nous oriente vers une différence de taille supplémentaire : si le masochiste –en tout cas celui de Masoch- semble aimer ou du moins ressentir certaines émotions ou sentiments envers son bourreau, le sadique se présente comme une personne apathique, en ce sens que désir de destruction et d'effacement de l'identité de l'autre lui procure du plaisir, seulement. Or, Wanda ne présente rien de ce sadisme là. Son statut de bourreau serait-il davantage d'essence masochiste ?

c. **Séverin, un intellectuel « suprasensuel » vivant au cœur de son imaginaire foisonnant et de ses fantasmes**

Ce corps de l'autre idéalisé par le masochiste témoigne d'une idéalisation amoureuse générale. Références mythologiques, rêveries masochistes, descriptions détaillées, toutes participent à cette idéalisation de Wanda.

L'imaginaire de Séverin (pris dans son sens usuel cette fois, et non particulier à Lacan, bien qu'ils ne soient pas sans rapports puisqu'ils conduisent tous deux au leurre), foisonnant, semble constitutif de ses propres fantasmes. Se rêvant martyr comme nous l'avons évoqué en première partie, il cherche sans doute par là à donner de la « consistance » à ses fantasmes, et à les ancrer dans une certaine réalité. Les références sont récurrentes :

« Au contraire, c'était [les martyres] des hommes suprasensuels, qui trouvaient du plaisir à la souffrance, à la recherche des tortures les plus abominables, de la mort même, comme d'autres recherchent la joie – je suis un de ces suprasensuels, Madame. »¹²⁹ (p.52)

Par ailleurs, la « suprasensualité » du héros, sans cesse affirmée par ce dernier, induit l'idée d'une forme de sublimation des sens de Séverin. L'imagination du personnage en est stimulée –prenant sans doute ses sources dans l'imaginaire qu'il s'est construit, par ailleurs :

« Vous savez que je suis un suprasensuel, que, chez moi plus que chez quiconque, tout prend racine dans l'imagination puis s'en nourrit. »¹³⁰ (p.62)

Tout est porté à l'extrême, aux détails, et aux sens, chez Masoch. L'ampleur de leur développement est à l'image de celle de ses fantasmes. Sa soif de savoir est elle-même excessive ! Avide de connaissances et de personnages à qui s'identifier, les références littéraires abondent, l'inspirent, et prennent presque vie :

« J'ai rapidement été plus rompu aux dieux grecs qu'à la religion de Jésus ; avec Pâris, j'ai donné à Vénus la pomme funeste, j'ai vu brûler Troie et j'ai suivi Ulysse dans son odyssée. »¹³¹ (p.54)

« Mon austérité héritée de Caton, ma timidité envers elles n'étaient rien d'autre qu'un sens du beau poussé à son paroxysme. »¹³² (p.56)

¹²⁹ Von Sacher-Masoch, Leopold. *La Vénus à la fourrure. op. cit.* p.52

¹³⁰ *Ibid.* p.62

¹³¹ *Ibid.* p.54

« Méphistophélès pouvait surgir à tout moment de derrière le grand poète vers en habit d'étudiant. »¹³³ (p.57)

« Je jalousais le roi Günther attaché par la violente Brunhilde pour leur nuit de noces (...). »¹³⁴ (p.63)

Cherchant la perfection, à se dépasser, et à dépasser toute connaissance, Séverin souhaite sans doute faire de son regard un regard qui *sublime* le monde qui l'entoure. Il recherche la vérité en tant que telle, et celle-ci en passe par la transcendance de ses actes, de ses pensées, et de sa sensualité devenue suprasensualité. Wanda elle-même est insaisissable. Se posant au dessus des lois, païenne indépendante de tout carcan (culturel, patriarcal, etc.), elle attise l'intérêt de Séverin. Au fond, il ne la maîtrise pas. Par ailleurs, cherchant à comprendre cet objet supérieur et *inconnu* qu'est Wanda, ne serait-elle qu'un simple défi à relever pour lui ? Quoiqu'il en soit, il reconnaît lui-même son épanchement excessif pour le monde du savoir :

« J'étudiais tout dans le désordre, sans méthode, sans hiérarchie, la chimie, l'alchimie, l'histoire, l'astronomie, la philosophie, (...) Molière, le Coran, le Cosmos et les Mémoires de Casanova. Jour après jour, je devenais de plus en plus confus, fantasque et suprasensuel. »¹³⁵ (p.57)

L'univers de Masoch invoque un descriptif large et empreint de nuances esthétiques et artistiques. La Vénus elle-même est transformée en véritable œuvre d'art. Si elle est sculptée par l'esthète qu'est Séverin au sens figuré (Wanda, objet construit par Séverin, à l'image de ses fantasmes) elle l'est presque au sens propre, puisqu'elle prend des allures de pierre, de statue grecque, ou encore de tableau. Masoch lui-même emploie une syntaxe ambivalente, afin de rendre compte de cette confusion entre Wanda et la déesse Vénus, et entre Wanda et la *statue* de cette déesse, présente dans le jardin évoqué. Elle sera d'ailleurs peinte en compagnie de Séverin, elle despote, et lui martyr, immortalisant le fantasme de Séverin. Le tableau portera le nom de *La Vénus à la Fourrure*, naturellement :

« Le tableau est merveilleusement réussi. Il s'agit d'un portrait qui tend à la ressemblance tout en même temps qu'il accède à un idéal tant les couleurs en sont ardentes, surnaturelles, démoniaques pour ainsi dire. »¹³⁶ (p.147)

¹³² *Ibid.* p.56

¹³³ *Ibid.* p.57

¹³⁴ *Ibid.* p.63

¹³⁵ *Ibid.* p.57

¹³⁶ *Ibid.* p.147

Nous le constatons, si Séverin sublime Wanda de son regard d'homme suprasensuel –et en ce sens, il la construit à l'image de sa femme idéale, il élabore également sa *propre identité*. Séverin, c'est cet esthète et cet intellectuel tellement fasciné par ses références culturelles et imaginaires, tellement épris par sa propre sensibilité et par son imagination foisonnante, qu'il en viendrait presque à confondre son identité avec celle de ses figures rêvées. Nous le voyons, l'aspect symbolique qui accompagne ces figures influence la construction du soi de Séverin, s'identifiant à celles-ci.

d. Entre contrat et institutions sociales

Une différence de taille entre masochisme et sadisme soulevée par Deleuze repose sur le fait que le sadique s'appuie sur les institutions sociales, tandis que le masochiste utilise le contrat. Il s'agit pour le masochiste d'établir des lois, des règles à suivre pour les deux protagonistes, tandis que le sadique impose sa violence à sa victime en passant au-dessus de ces lois (voire plus, des lois en général) :

« Le masochiste élabore des contrats, tandis que le sadique abomine et déchire tout contrat. Le sadique a besoin d'institutions, mais le masochiste, de relations contractuelles. (...) C'est le sadique qui pense en termes de possession instituée, et le masochiste en termes d'alliance contractée. »¹³⁷

Ce que vise le masochiste, c'est d'être touché par la parole du contrat, tandis que le sadique cherche à toucher l'autre contre son gré. Or, Séverin, insiste pour élaborer ce contrat avec Wanda. Si l'idée effraie Wanda pendant un temps, elle finira par céder –nous devinons une fois de plus son caractère particulièrement actif. Deux contrats seront signés, très exactement :

« Afin que tu aies le sentiment de t'abandonner totalement entre mes mains, j'ai rédigé un second contrat dans lequel tu reconnais être prêt à te donner la mort. Je peux même te tuer, si tel est mon bon vouloir. »¹³⁸ (p.115)

Une question s'impose alors : le bourreau dans la relation masochiste est-il vraiment sadique ? Qu'en est-il de Wanda, qui refusait justement de faire « mal » à Séverin, et de Séverin qui cherche par-dessus tout à être lié à son bourreau par

¹³⁷ Deleuze, Gilles. *Présentation de Sacher-Masoch – Le froid et le cruel. op. cit.* p.20

¹³⁸ Von Sacher-Masoch, Leopold. *La Vénus à la fourrure. op. cit.* p.115

ce contrat ? La situation semble étrangement paradoxale, pour un couple sadomasochiste freudien ...

e. Le masochiste, ou l'art de la persuasion

Chez Deleuze, nous retrouvons l'antinomie entre démonstration proprement sadique, et persuasion proprement masochiste : « On assiste chez Sade au développement le plus étonnant de la faculté démonstrative. (...) Il s'agit de montrer que le raisonnement est lui-même une violence (...) ». ¹³⁹ Il s'agira pour Deleuze de montrer en quoi « l'instituteur » sadique n'a rien à voir avec « l'éducateur » masochiste. Selon Deleuze, tout est « persuasion » et « éducation » chez le masochiste :

*« Nous ne nous trouvons plus en présence d'un bourreau qui s'empare d'une victime, et en jouit d'autant plus qu'elle est moins consentante et moins persuadée. Nous sommes devant une victime qui cherche un bourreau, et qui a besoin de le former, de le persuader, et de faire alliance avec lui pour l'entreprise la plus étrange ».*¹⁴⁰

Ceci nous intéresse. En effet, Séverin, particulièrement actif pour un masochiste, se révèle être un éducateur à part entière, tentant sans relâche de *persuader* Wanda d'endosser pleinement son rôle de bourreau. A cet égard, nous allons désormais prolonger la dénonciation deleuzienne du couple actif/passif en insistant sur ce discours persuasif, et sur ses conséquences...

II. Le jeu des renversements : un masochiste actif et masochisant, un bourreau masochisé

a. Un bourreau éduqué par la victime elle-même, et désir masochiste d'être destinataire des actes de l'autre

Le statut de Wanda rend particulièrement compte de l'ambiguïté des rôles attribués ; à y regarder de plus près, elle apparaît davantage comme un bourreau masochiste plutôt que sadique, tandis que Séverin semble... éduquer Wanda dans son rôle de bourreau ! Un renversement semble s'effectuer, accompagné d'une dénonciation du couple classique passif/actif freudien. En effet, Séverin obstiné et

¹³⁹ Deleuze, Gilles. *Présentation de Sacher-Masoch – Le froid et le cruel*. op. cit. p.18

¹⁴⁰ *Ibid.*

obsédé par son désir de soumission, en vient à être particulièrement actif. C'est lui qui parvient, tout au long du roman, à persuader Wanda d'incarner son bourreau. « Persuader », comme le soulignait Deleuze, puisqu'elle refuse tout d'abord d'être aussi cruelle avec Séverin, et de recourir à de telles pratiques monstrueuses à son égard, tels les coups de fouet, etc. A de nombreuses reprises, Wanda prononcera des paroles telles que :

« Mais Séverin, répondit Séverin presque en colère, me pensez-vous capable de maltraiter un homme que j'aime et qui m'aime comme vous ? »¹⁴¹ (p.52)

« (...) vous finirez par être vraiment mon jouet, comment être certain que je n'abuserai pas de votre folie ? »¹⁴² (p.68)

Si elle tente malgré tout de s'y prendre au jeu, elle le fait par amour pour Séverin justement, ce qui l'exclue une fois de plus du rôle de sadique. En effet, la destruction de l'autre est essentielle pour le sadique, qui ne saurait certainement pas « aimer » sa victime. Il semble donc impossible de pouvoir amener cette idée de sadomasochisme freudien, puisque les deux termes n'ont rien à voir ensemble. D'autant plus que le « penchant sadique » de Wanda est construit par Séverin. Cependant, la transition sera difficile, elle reviendra à de nombreuses reprises sur ce choix de maltraiter Séverin. Nous pouvons lire, par exemple :

« Alors, sois audacieuse, m'écriai-je, roue moi de coups de pied. »

(...) - Je crains de n'en être pas capable, mais je veux essayer, par amour pour toi, parce que je t'aime Séverin, comme jamais encore je n'ai aimé un homme. »¹⁴³ (p.68)

Un acte d'amour de la part d'un bourreau sadique serait bien surprenant. A ce moment là du roman, Wanda est bien ce bourreau construit en permanence par Séverin, et fait autant partie du système masochiste que lui. C'est bien la victime, Séverin, qui parle à travers son bourreau, et qui la travestit à sa façon. En ce sens, il guide la relation bien plus que ne le laisse supposer le masochiste freudien. Plus que cela, le discours persuasif de Séverin semble parfaitement fonctionner. *Trop*, peut-être : trop bien persuadée, Wanda semble devenir un bourreau à part entière, auquel doit faire face Séverin, pris à son propre piège masochiste...

¹⁴¹ Von Sacher-Masoch, Léopold. *La Vénus à la fourrure*. op. cit. p.52

¹⁴² *Ibid.* p.68

¹⁴³ *Ibid.* p.68

b. Le renversement de Wanda d'objet à sujet

C'est là où nous voulions en venir, à ce moment clé du roman : un renversement semble malgré tout s'opérer chez Wanda. Ce renversement, d'objet à sujet, s'effectue progressivement ; d'objet-bourreau, elle devient véritablement sujet-bourreau. Séverin la pousse tellement bien dans ce rôle qu'elle parvient enfin à ressentir l'essence de ce plaisir issu d'une cruauté imposée à autrui :

« Ça sommeillait en moi (...) peut-être que jamais ça ne serait apparu au grand jour ; mais tu l'as réveillé, développé, et, maintenant que c'est devenu une pulsion puissante, qui me comble, à laquelle je trouve du plaisir, contre laquelle je ne peux rien faire, maintenant, tu veux faire marche arrière, toi ! Es-tu vraiment un homme ?¹⁴⁴ (p.90)

Wanda s'affirme comme le bourreau que Séverin souhaitait, ou du moins comme le bourreau qu'il semblait souhaiter, l'évocation et la domination chez elle de la « pulsion » et du « ça » étant parfaitement évocateurs. Il semble que Séverin ait, d'une façon ou d'une autre, réveillé en elle ses pulsions destructrices ! S'agit-il là d'un renversement pulsionnel freudien ? Ce qu'il y a de particulier, ici, c'est que Wanda semble absolument dominée par ses pulsions. Du moins, c'est ce qu'elle laisse entendre dans son discours. Séverin est-il devenu simplement un maître dans l'art de la persuasion, ou l'élément déclencheur se situe-t-il ailleurs ?

Séverin est affublé de faiblesse par Wanda. Celle-ci, face au renoncement de Séverin (fuite de Séverin face à cette relation, en cours de roman puis à la fin), remet en question sa virilité, son courage, son essence d'homme fort. Est-ce que cette prise de conscience soudaine n'aurait pas conduit Wanda à mépriser son partenaire ? Peut-on aimer un partenaire soumis, qui semble ne pas respecter sa propre identité ? C'est là le paradoxe de la situation : un masochiste actif qui parvient malgré tout à s'imposer comme objet auprès de son bourreau, et de transformer celui-ci en sujet, soit en vrai bourreau !

Cela dit, l'ambivalence de nature de Wanda était déjà perceptible par l'emploi de qualificatifs non moins ambivalents qui la désignent tout au long du roman. Sa froideur, sa nature de pierre, sa pétrification –autant physiologique que psychologique- laissent toujours place, à un moment donné, à la chaleur

¹⁴⁴ *Ibid.* p.90

réconfortante –ou encore excitante ou effrayante- de ses fourrures, de ses cheveux roux, bref, de la vie animale qui sommeille en elle et qui stimule d'autant plus le désir de Séverin. L'être complet qu'elle incarne supposerait également son ambivalence de caractère, de comportements, ou au moins de rôles, au fond.

Pour autant, ce renversement d'objet à sujet bourreau impliquerait-il un basculement de Wanda dans le sadisme –au sens pur, donc sadien ? Maintenant qu'elle tire véritablement les rênes de la relation et qu'elle n'a plus besoin de Séverin pour s'assumer en tant que bourreau, nous pouvons nous demander si cette nouvelle domination qu'elle exerce sur Séverin est « vraie », sincère, et donc empreinte de sadisme. Toute la tension du roman semble se situer là, dans le doute, sur les limites qui séparent le jeu de rôle et la réalité. Séverin s'en effraie, mais semble en même temps y trouver l'apogée de son désir masochiste, puisque soumission et perte de contrôle face à l'objet aimé semblent devenir véritables, dangereuses, donc excitantes.

c. Le désir d'être à la fois destinataire et maître des actes de l'autre

Ainsi, Wanda semble quitter son statut d'objet dans cette relation masochiste, pour en devenir sujet. Mais était-ce là le but recherché par Séverin, au fond ? Le pervers masochiste ne cherche-t-il pas seulement à « mettre en scène », à jouer avec ses partenaires complices mais forcés, plutôt qu'à créer ses véritables détracteurs ? La frontière semble mince, entre le sujet masochiste et son objet, et les limites constamment repoussées, voire renversées. Séverin semble désarçonné par la nouvelle nature de Wanda ; il est pris à son propre piège. Il s'agissait sans doute pour lui de pousser les limites jusqu'à son maximum, de jouer avec celles-ci, sans pour autant les dépasser, ce que semble avoir réalisé Wanda, prenant le dessus dans cette relation masochiste. Au fond, il semble que rien ne compte plus que d'être le destinataire des actes de l'autre, voire plus, de les maîtriser, pour le pervers masochiste. N'aurions-nous pas là une composante essentielle du véritable masochisme, issu de l'œuvre de Masoch ? Particulièrement actif, et cherchant à contrôler la relation, et en sens anti-freudien, c'est lui qui guide le chemin de la relation, même lorsqu'il s'agit d'éduquer son propre bourreau. C'est ce qui

permettrait peut-être de comprendre comment, quelque soit la souffrance endurée, le plaisir répond toujours présent.

d. Wanda, devenu sujet-bourreau... sadique ?

Quant à la question de savoir si Wanda est devenue véritablement sadique, nous serions tentés de répondre qu'effectivement, Wanda a « basculé » du côté de la cruauté. Ce nouvel aspect est rendu au cours de l'une des scènes finales du roman, lorsqu'elle fait croire à Séverin qu'elle l'aime encore, que tout cela (situations visant l'humiliation de Séverin, à le rendre esclave comme il le souhaitait, etc.) n'était une fois de plus que mise en scène, comme toutes les autres fois. Hélas, cette fois-ci, il semble que le désir de domination de Wanda n'était plus simulé, et qu'elle cherche véritablement à briser le lien avec Séverin ; elle humilie Séverin en le faisant fouetter par le Grec, avant de quitter le pays avec ce dernier, délaissant Séverin. En somme, semblant avoir pris goût à la cruauté, et abandonnant son objet, sa transformation semble totale. Séverin dira :

« Qu'as-tu ? demandai-je, je ne te comprends pas. Aujourd'hui, la cruauté embrase tout ton regard, ta beauté est étrange... à l'identique de la Vénus à la fourrure. (...) Soudain, le visage de Wanda se métamorphosa complètement, comme défiguré par la colère –je l'ai même trouvée hideuse. »¹⁴⁵ (p.174)

Deleuze lui-même identifiera chez Wanda sa nouvelle nature sadique :

« Mais, à la fin du roman, elle se comporte comme la sadique. (...) C'est donc dans le sadisme que le roman se termine : Wanda s'enfuit avec le Grec cruel vers de nouvelles cruautés, tandis que Séverin se fait lui-même sadique, ou, comme il dit, « marteau ». »¹⁴⁶

(Nous reviendrons sur Séverin). Ce « sadisme » relevé par Deleuze, nous ne savons pas tout à fait s'il parle là du sadisme issu de l'œuvre de Sade à proprement parler. Car en y regardant de plus près, la configuration proposée par Masoch ne permet peut-être pas d'accorder aussi facilement ce penchant sadique à Wanda. Pourquoi ? S'il y a bien humiliation, il ne semble pas qu'il y ait destruction gratuite et totale de l'objet Séverin, objet qu'elle aimait ardemment. De plus, ces actes correspondent encore au tableau masochiste souhaité et recherché ardemment par Séverin. Wanda, c'est bien celle qui a poussé ce désir masochiste à son paroxysme. Ainsi, selon cette brève analyse, et contrairement à

¹⁴⁵ *Ibid.* p.174

¹⁴⁶ Deleuze, Gilles. *Présentation de Sacher-Masoch – Le froid et le cruel.* Op. cit. p.43

Deleuze ou à Freud, il ne semble pas qu'il y ait sadisme à proprement parler chez Wanda, même lorsqu'elle devient le bourreau tant attendu de Séverin.

Une question qui reste posée, cependant, est celle de l'amour : cet amour de Wanda pour Séverin est-il révolu ? Cette scène le laisse penser. Le qualificatif « hideuse » employé par Séverin surprend, et révèle bien cette cassure : Wanda est-elle encore cette femme autrefois idéalisée par Séverin ? Les mots de Séverin hésitent, passant tour à tour de la fascination à l'effroi, mais d'un effroi mêlé de dégoût, cette fois-ci. Et pourtant, la lettre qu'elle écrira bien plus tard à Séverin, sur laquelle nous reviendrons, reconstruit en un sens ce lien qui n'était finalement que... suspendu.

e. **Wanda, « séverinisée » / « séverinisante » (rendue/rendant pervers à la façon de Séverin)**

Nous disions que le but du masochiste était d'être le destinataire des actes de l'autre, quelle qu'en soit la cruauté du geste. Or, les actes de Wanda semblent progressivement se décentrer de Séverin, et viser d'autres objets, et c'est sans aucun doute ce qu'il pouvait arriver de pire aux yeux de Séverin. Plus le roman aboutit à son terme, plus un tournant supplémentaire se dessine. Si la question du sadisme de Wanda se posait, un élément en apparence paradoxal (une fois de plus...) apparaît, et vient supposer tout le contraire : Wanda, en effet, se lassera de cette relation, et, plus que cela, elle cherchera elle-même à trouver son propre objet-bourreau, de la même façon que Séverin ! Cependant, cet objet bourreau, elle ne peut le trouver en Séverin, puisque celui-ci ne possède pas cette indépendance, cette liberté d'amazone qu'elle possédait elle-même et qui stimulait le désir de volonté de jouissance de Séverin. En revanche, elle trouvera chez le Grec, ce bel homme froid, indépendant et viril, son nouvel objet. Le Grec est à l'image de Wanda, issu du même monde olympien :

« La lionne jauge le lion. Leurs regards se croisent, et, lorsqu'elle passe devant lui, elle ne peut se soustraire au pouvoir magique de ses yeux et tourne la tête dans sa direction. (...) Par Dieu, quel bel homme ! Non, c'est plus que ça ; c'est un homme comme jamais encore je n'en ai vu en chair et en os. Au Belvédère, il est ciselé dans le marbre, avec cette musculature dure comme fer, mais d'une grande sveltesse, le même visage, les mêmes boucles ondoyantes (...). »¹⁴⁷ (p.149)

¹⁴⁷ Von Sacher-Masoch, Leopold. *La Vénus à la fourrure*. op. cit. p.149

Cette fois-ci, c'est bien Wanda qui est tombée sous le charme et sous l'emprise du prédateur grec. Wanda cherchera son propre bourreau chez ce dernier, et ceci était déjà annoncé au début du roman, par Wanda elle-même :

« Je peux tout à fait m'imaginer appartenir à un homme pour la vie, à condition qu'il soit un vrai homme, un homme qui m'en impose, qui me soumette avec toute la violence de son être, comprenez-vous ? Et chaque homme – je sais ce que c'est -, sitôt qu'il tombe amoureux, devient faible, docile, ridicule ; il se livrera aux mains de la femme, il s'agenouillera devant elle alors que je ne peux aimer durablement que celui devant lequel il me faut m'agenouiller. »¹⁴⁸ (p.47)

Si elle désapprouvait déjà l'attitude de soumission de Séverin, si elle annonçait déjà que leur relation ne pouvait durer, il est amusant de constater qu'elle révèle elle-même son désir de soumission, bien que cela soit passé inaperçu aux yeux de Séverin, semble-t-il...

Une question se pose alors. Wanda a-t-elle basculé du côté « masochiste » comme l'était Séverin ? A moins qu'elle soit capable d'endosser différents types de rôles en fonction du partenaire à qui elle a affaire (sadique avec Séverin, masochiste avec le Grec) ? Ces deux hypothèses peuvent rappeler, en des sens différents, le sadomasochiste freudien. Mais il semble qu'il y ait plus que cela ; un schéma particulièrement original se profile. En quel sens ?

Au fond, nous assistons à un schéma circulaire (et singulièrement ironique) : au moment même où Wanda semble devenir ce fameux bourreau tant construit et recherché par Séverin, nous pourrions penser que le discours persuasif et éducatif de Séverin a fonctionné, mais ce n'est pas le cas, puisque c'est à ce même moment que Wanda se désintéresse de lui. Pire encore, l'influence que celui-ci a eue sur elle en tant que sujet éducateur se révèle même paradoxale, puisque Wanda en vient à prendre le rôle qui appartenait à Séverin, et donc à chercher à son tour un objet-bourreau à transformer en *sujet-bourreau* !

Plutôt que « masochisée » (afin de nous extraire de la connotation freudienne tout en essayant d'apporter un aspect novateur à la perversion proposée par Masoch), nous pourrions dire que Wanda a été « séverinisée » par Séverin, en ce sens qu'il l'a rendue comme lui, à savoir comme un sujet en quête de son bourreau. Ainsi, cette « séverinisation » induit une seconde composante, qui est de devenir pour

¹⁴⁸ *Ibid.* p.47

l'objet « séverinisé » un *sujet* « séverinisé » ! Wanda est bien devenue « séverinisante » à son tour, puisqu'elle cherche :

- Un nouvel objet-bourreau (le Grec) à aimer et à éduquer en tant que sujet-bourreau
- A devenir l'objet de ce nouveau sujet-éducateur (le Grec)
- A « séveriniser » son éducateur (le Grec), soit à le rendre lui-même « séverinisé », etc.

Ainsi, le parcours du masochiste qu'est Séverin s'inscrit dans une boucle. L'essence du masochisme proposé par Masoch ne résiderait-elle pas dans cette « séverinisation » de l'autre par le sujet masochiste ?

Face à ce constat, nous ne pouvons définitivement plus employer le terme de « masochiste » relatif à la théorie freudienne. Le terme-même de « masochisme » est réducteur, puisque l'attitude de Séverin qui a inspiré le terme de masochisme s'inscrit dans un schéma plus global, dépassant les simples concepts de soumission et de domination (de l'autre ou par l'autre).

Au fond, cette perversion mise en jeu par Masoch définie à travers les modalités du désir et de l'identité de Séverin, est une perversion qui vise une forme de transfert narcissique du moi sur l'autre, qui vise une forme de possession de cet autre, sa maîtrise, et sa transformation d'objet en sujet, afin que ce dernier soit à son image. Nous retrouvons bien, chez Wanda, une sorte de double du moi narcissique de Séverin.

f. Chute du fantasme et basculement du jeu dans la réalité : Séverin, dépassé

Qu'en est-il de Séverin, face à cette nouvelle nature de Wanda régnant en tant que sujet ? Nous pouvons aisément deviner, après l'analyse que nous venons de proposer, qu'il y a déception.

Séverin cherchait à être objetisé par le bourreau qu'il a éduqué. Mais est-il devenu véritable objet pour autant ? Si la transformation de Wanda est manifeste, qu'en est-il de la sienne ? La métamorphose de Wanda provoque encore ces deux sentiments ambivalents chez Séverin : la fascination et l'effroi. Ce dernier paraît

fasciné par le dépassement des limites qu'a opéré Wanda, mais s'accompagne d'un certain effroi. Cet effroi, teinté de dégoût comme nous l'avions évoqué, se double également d'une véritable peine face à la peur de perdre totalement Wanda –soit en somme la peur de ne plus être le destinataire de ses actes, qu'elle se désintéresse absolument de lui. Si tout au long du roman il reste en questionnement constant quant à la sincérité du désintéressement de Wanda –nous notons le talent d'écriture et celui de Wanda, qui créent le doute chez le lecteur comme chez Séverin, constamment – la fin est sans appel : Wanda disparaît. Il semble aux yeux de Séverin qu'elle est véritablement sortie hors de la scène masochiste, du tableau qui faisait d'elle sa complice, et c'est là le tragique de sa situation.

La conséquence : une fuite dans le sadisme, semble-t-il. Quelle en est la cause, alors ? La déception amoureuse ? Cette recherche constante de l'amour chez l'autre, voire plus, de l'idéalisation, signait bien la nature du masochiste –ce que l'on ne retrouve certainement pas chez le sadique, qui est recherche de destruction de l'autre. Cela dit, avec ce schéma de « séverinisation » que nous avons déployé, une autre hypothèse est soulevée : plutôt qu'une douleur réelle face au constat d'un amour non partagé avec Wanda, la fuite de Séverin dans le sadisme ne s'expliquerait-elle pas par blessure narcissique ? Wanda, c'était avant tout son objet, qui lui appartenait. Or, il ne la maîtrise *plus*. On noterait alors l'intégrité de Séverin, sa fierté d'homme retrouvée qui agirait à nouveau par et pour lui-même... S'il s'éloigne de Wanda, ne serait-ce pas pour mieux satisfaire son désir de vengeance, en se réfugiant dans un sadisme *de substitution* ? Un sadisme de défense pur et cruel, aux antipodes de son masochisme déçu, mû par le désir de devenir lui-même son propre destinataire de plaisir, en infligeant à son tour des actes tout aussi douloureux que ceux que lui a infligés Wanda. A moins que la déception de Séverin n'ait rien à voir avec cet ego, ce contrat ou cet amour blessé, mais provienne d'un fantasme déçu. Peut-être aurait-il souhaité garder ce fantasme de femme-bourreau à l'état de fantasme justement, et ne pas le voir se réaliser, par peur d'être déçu par la chute de cette production imaginaire idéalisée dans la réalité. Le masochiste se construit dans cette quête inlassable de fantasmes, d'images, qu'il ne souhaite pas, au fond, voir se réaliser, même si sa quête doit y conduire. Au fond, Séverin veut, et ne veut pas que Wanda soit un

véritable bourreau sadique et se détournant de lui. Ce qui semble tuer le désir de Séverin, c'est bien la certitude d'avoir en face de soi une Vénus qui le traite véritablement comme un esclave, à savoir comme quelqu'un qui n'existe pas, et qui ne mérite donc plus un regard –même le plus dur des regards de pierre aurait été préférable et source de plaisir, car il aurait au moins souligné l'existence de Séverin ...

Quoiqu'il en soit, nous constatons qu'il y a bien *abus de contrat*, si cher au masochiste, lequel ne répond plus aux attentes de Séverin.

CHAPITRE 4.

Le masochisme : le désir du désir, ou... un simple jeu pervers narcissique ?

Ainsi, le masochisme de Masoch présente des différences de taille avec le masochisme freudien, tandis que ses caractéristiques ne permettent pas de l'opposer au sadisme issu de l'univers de Sade. En d'autres termes, les différences qui les distinguent ne permettent pas de reconnaître l'existence d'une unité « sadomasochisme ». Le masochisme et le sadisme ne sont pas l'envers et l'endroit d'une seule et même perversion.

La femme bourreau ne semble pas sadique chez Masoch. Elle fait simplement partie du scénario masochiste, dont le rôle et les attributs sont déterminés par celui-ci. De plus, le terme même de victime qui serait propre à Séverin en tant que masochiste ne convient pas, puisque Séverin tentera lui-même d'achever ce jeu, avant de souffrir véritablement –la question de sa souffrance reste cependant en suspens. Sa position de destinataire, ou d'agent, lui est primordiale ; il en viendra à tout vouloir contrôler –jusqu'aux trahisons et tromperies de Wanda- et à mettre en scène ses propres déplaisirs, plutôt de que de les subir. Cela dit, la question de cette maîtrise reste en suspens. Il affirme que l'abandon de Wanda l'a « guéri » de ses penchants. Mais en y regardant de plus près, un monde semble s'être écroulé pour Séverin. Quels en sont les tenants, et les aboutissants ?

L'interprétation freudienne du (sado)masochisme ne semble donc pas suffisante, et réductrice, face au schéma complexe proposé par Séverin et Wanda, lesquels ne se cantonnent pas à un seul rôle. Les divers renversements mis en scène (de faux à vrai bourreau, d'objet à sujet, de masochisme à supposé sadisme, etc.) en viennent à caractériser la perversion proposée par Masoch. Nous avons vu que nous pouvions inscrire ces différents renversements dans un même schéma –circulaire, en parlant d'une forme de « séverinisation » des personnages.

Désormais, nous pouvons tenter de répondre à notre problématique de départ, qui était d'identifier la nature du désir de Séverin et celle de son identité. Quelle est l'essence du masochisme, extrait à partir de la *nature* de Séverin ? Quel bilan pouvons-nous tirer de ces différentes analyses apportées, et surtout de ces divers renversements des rôles, qui viennent constamment remettre en question la nature-même du désir et de l'identité masochiste ? Enfin, que penser de la toute fin du roman, que nous n'avons que brièvement évoquée, jusqu'ici ?

L'essence du masochisme proprement masochien semble s'inscrire dans une certaine ambivalence : le masochiste, c'est celui qui veut et ne veut pas. De ce point de vue, la nature ambivalente du désir masochiste s'inscrirait dans celle du désir en général ; conformément à ce que nous avons vu en première partie, nous réduisons le désir au *mouvement* lui-même. Eternel insatisfait, le désir est plus que cette instance qui se déplace d'objet en objet, puisqu'il ne s'y fixe jamais. C'est un mouvement. Le masochisme, en tant qu'il veut et ne veut pas, serait donc au moins mouvement, comme l'est le désir, mais... mouvement de quoi exactement ?

Nous devons également ne pas perdre de vue ce processus de « séverinisation » propre au schéma du pervers masochiste, finalement ! « Circulaire » en un sens, il met en lien Séverin et Wanda (et le Grec ensuite). Très exactement, il renvoie à l'influence d'un personnage masochiste sur sa/son partenaire, la/lequel devient elle/lui-même masochiste.

I. Le masochisme, ou le désir du désir

a. Le désir de « l'attente » ?

Si le désir, en tant que mouvement contradictoire, ne cesse de passer d'un objet à un autre, il semblait évident que sa quête soit celle d'un certain plaisir à en retirer, même si ce plaisir semble disparaître dès lors que l'objet semble atteint –quelque soit la nature de l'objet, qui pourrait simplement être recherche du désir par le désir lui-même. Or, la quête du désir masochiste, dans la recherche de la douleur, vient s'opposer à l'idée classique du désir comme recherche de plaisir. Ce masochisme s'éloigne ainsi des conceptions freudienne, trop réductrices, venant

poser le principe de plaisir comme l'un des principes régissant le fonctionnement mental (l'activité psychique aurait pour but d'éviter le déplaisir et de procurer le plaisir, selon Freud). Le masochiste, c'est même celui-là qui retarde un maximum l'arrivée du plaisir, dont la jouissance serait l'acmé. Comme nous l'avons vu à travers le personnage de Séverin, cette quête est bien plus que recherche du simple déplaisir ou de la douleur. Au fond, ne serait-elle pas celle du retardement lui-même ? Deleuze parlait précisément du masochisme comme une forme d'« attente » ou de « suspens » :

« Dans les romans de Masoch, tout culmine dans le suspens. »¹⁴⁹

« Le masochiste est celui qui vit l'attente à l'état pur. Il appartient à la pure attente de se dédoubler en deux flux simultanés, l'un qui représente ce qu'on attend, et qui tarde essentiellement, toujours en retard et toujours remis, l'autre qui représente quelque chose à quoi l'on s'attend, et qui seul pourrait précipiter la venue de l'attendu. »¹⁵⁰

En effet, le plaisir que Séverin retire de sa relation avec la Vénus se situe sans cesse dans la construction de ces moments d'attente. L'idéalisation de Séverin en passe par l'immortalisation sous forme de tableaux, de scènes figées, comme nous l'avons vu.

b. Le désir du retardement ?

Cela dit, plus que cet art du suspens, nous pourrions même parler de « retardement », en ce sens que ces moments d'attente, sublimés, s'inscrivent dans des moments transitoires dont la transition finit par en constituer l'essence-même de l'ouvrage. Cette attente construite par le masochiste est bien en *mouvance*, et pas seulement figée. La rêverie et l'idéalisation de Séverin repoussent constamment l'arrivée de la jouissance. En somme, d'un point de vue empirique, il s'agirait d'en rester au stade préliminaire ; constamment, tout est mis en scène, tout laisse supposer qu'un acte –ou ne serait-ce qu'un geste- sexuel va advenir, mais jamais aucun contact corporel ne se produit entre les deux personnages. La fourrure, les vêtements, les bottes, le contrat, ou encore le fouet, tous fétiches, séparent au sens propre comme au sens figuré les deux personnages. Si Séverin est attaché ou fouetté au cours du roman, il n'y a jamais de contact corporel entre

¹⁴⁹ Deleuze, Gilles. *Présentation de Sacher-Masoch – Le froid et le cruel*. op. cit. p.31

¹⁵⁰ *Ibid.* p.63

Séverin et Wanda. Et, comble du désir masochiste se retournant contre lui-même : lors de la scène finale, et avant que Wanda ne l'abandonne, Séverin est fouetté certes, mais par le Grec, et non plus par elle ! La situation, au-delà d'être ironique (le Grec, nouveau substitut de la tante ?) révèle que même ce fouet est utilisé par un tiers personnage afin de rompre définitivement tout contact entre Wanda et Séverin. La métaphore chute dans le réel. Leur relation se termine sur cet épisode, par ailleurs. Elle ne fait pas qu'abandonner Séverin dans son fantasme (d'être attaché et fouetté) ; plus que cela, elle s'approprie ce fantasme, et, devenu le sien, elle le détourne selon ses propres désirs et non plus selon ceux de Séverin, invitant le Grec à prendre sa place de bourreau dans le scénario. Cela dit, une question subsiste : cette mise en scène, inattendue, est peut-être le summum de la jouissance masochiste pour Séverin. Certes, il ne reconnaît plus Wanda, s'effraie des limites sans cesse dépassées par cette dernière, mais il reste encore (avec quelques objets transitionnels qui les relient) le destinataire des actes de Wanda, à ce moment précis, orchestrant la scène. Le doute s'installe malgré tout chez Séverin (va-t-elle vraiment l'abandonner, pour de bon ?) tandis qu'elle joue de son autorité et pousse à son comble le contrat qu'ils ont signé :

« J'appelle à l'aide ! repris-je de plus belle.

- *Personne ne vous entendra, dit Wanda, personne ne m'empêchera d'abuser une fois de plus de vos sentiments les plus sacrés ni de jouer avec vous à ce jeu frivole, continua-t-elle en reprenant les termes de ma lettre avec une ironie satanique. Me trouvez-vous pour l'instant cruelle et impitoyable, ou bien suis-je sur le point de céder à la vulgarité ? Alors ? M'aimez-vous encore ou bien me haïssez-vous et me méprisez-vous déjà. Voici le fouet. »*

Elle le tendit au Grec qui s'approcha prestement de moi. »¹⁵¹ (p.176)

Paroles factices encore une fois ? Tandis que Séverin appelle gentiment à l'aide, Wanda s'employait jusqu'ici à le faire douter de la réelle portée de ses actes et de la distance prise avec ce dernier, l'abandonnant, faisant mine de s'en désintéresser, mais revenant toujours. Nous notons cependant que la cruauté de Wanda n'a cessé de s'accroître à chaque retour ; ses nombreux discours ont donc forcément été pensés avec de plus en plus de force. Il n'y a jamais de retour à la case départ, finalement, d'où la possibilité d'un point d'arrêt dans la relation, que Séverin redoute.

¹⁵¹ Von Sacher-Masoch, Leopold. *La Vénus à la fourrure. op. cit.* p.176

Et, c'est en effet la désillusion : cette fois, Wanda disparaît pour de bon, et jette son objet. Par lassitude ? Sans aucun doute, Séverin étant devenu cet objet sans volonté propre, ayant perdu toute vitalité, et donc tout intérêt. La communication n'est plus possible, et Wanda n'a plus rien à *combattre*, au fond, puisqu'elle se retrouve face à elle-même, en tant que seul sujet survivant. Quoiqu'il en soit, le mouvement du désir masochiste est brusquement interrompu.

c. Le désir du désir

Ainsi, l'essence du désir masochiste qu'est Séverin résiderait dans le retardement lui-même. Si le sadisme se caractérise par l'accumulation, la répétition des actes, le trop plein qui en viennent à détruire, à supprimer l'identité de la victime, le masochisme serait quant à lui un retardement de la jouissance. Cela dit, si nous parlons de retardement plutôt que de suspens afin de garder la composante essentielle du masochisme qu'est le *mouvement*, le *déplacement vers*, sans jamais pour autant atteindre l'objet, nous notons que l'objet poursuivi avec assez de distances pour qu'il ne soit jamais atteint est bien le *désir* lui-même. Le désir masochiste ne serait-il pas en un sens le désir du désir lui-même, afin que sa nature mobile en soit conservée ? Lorsque Séverin veut et ne veut pas la séparation avec Wanda, il se retrouve dans une situation qui ne peut jamais être satisfaite, et en cela, le désir reste intact.

Le désir, pour qu'il soit désir, se doit d'être processus, sans jamais se réaliser dans la jouissance du plaisir. Et pour cela, rien de plus efficace que de maintenir le désir dans l'attente de tout : des mots qui viennent fixer les choses, du contact de l'autre, de la volonté. Le doute est recherché par Séverin, il veut et ne veut pas savoir, ni savoir ce qu'il veut vraiment. La transition est le refuge idéal pour ce masochiste, d'où l'abandon de Wanda lorsque celle-ci cesse d'être ou ne pas être son véritable bourreau. Celle-ci, pourtant, n'a cessé de mettre en attente le désir de Séverin au cours du roman, retardant les coups, les actes, ou lui assurant par exemple qu'elle ne l'aimera plus dans un mois, puis dans deux, qu'elle l'épousera dans un an, etc. Ces marques de temporalité, déplacées en permanence, ont maintenu en vie le désir masochiste de Séverin. Il s'agit de jouer avec la temporalité, la retarder, l'avancer, afin qu'elle en devienne incontrôlable, impossible à anticiper, qu'elle en devienne intemporelle, en somme. Si le contrat

est essentiel au masochiste, il apparaît pourtant que celui-ci, dans sa contradiction, cherche à le pousser à l'extrême, comme pour en sortir ; l'important étant justement de ne jamais réussir à en sortir, sans pour autant quitter cette dynamique de remise en cause.

Ceci rappelle la conceptualisation d'un désir pervers en volonté de jouissance, soulevée par Didier Moulinier, et que nous avons évoqué au cours du second chapitre. Il semble que Séverin s'inscrive bien dans cette tension : Séverin cherche la réalisation de cette jouissance, tout en veillant à ne jamais l'atteindre.

d. Désir masochiste réalisé et chute du fantasme

Et pourtant, Wanda abandonne Séverin, disparaît avec le Grec, et la relation prend fin. A ce moment précis, isolé des autres marqueurs temps, le désir masochiste est atteint, puisque Séverin est bien devenu l'objet du parfait bourreau. Tellement parfait que ce bourreau qu'est Wanda s'est réellement transformée en son personnage. Par conséquent, le désir masochiste est-il voué à l'échec par essence, ou manquait-il un élément nécessaire au maintien de la quête du désir en tant que tel ? Wanda n'a cessé d'accroître sa domination sur Séverin, prenant goût à son rôle de bourreau. Aurait-il fallu suspendre la relation au moment même qui précédait la transformation de Wanda en sujet-bourreau ? Était-ce possible ? Cela n'aurait-il pas été contradictoire, puisque la quête du masochiste est bien de pousser les limites toujours plus loin, et de jouer avec celles-ci ?

II. La peur de la mère fatale dévorante

En surface, c'est ce que nous retrouvons du désir masochiste, un désir de « retardement », voire plus, de désir lui-même, signalant précisément la nécessité de la mise en mouvement constante du désir. Mais cette réduction du désir masochiste à sa propre mise en mouvement, d'ordre principalement phénoménologique, semble intrinsèquement liée à certains facteurs subjectifs, d'ordre psychique ou psychopathologiques cette fois-ci. Comme nous l'avons vu, l'angoisse de Séverin face à sa propre castration s'empresse de participer à la mise en suspension du désir. Ceci est révélé par la composante fétichiste de Séverin, notamment. Mais ce n'est pas tout : le désir et l'identité de Wanda en tant que

sujet, en construction permanente (opérée par Séverin comme par elle-même) viennent bousculer les représentations de Séverin sur son propre désir, et viennent altérer son identité, semble-t-il.

Si nous prenons le problème à l'envers, il s'agirait d'éclaircir en quoi « toucher » le désir du doigt (en somme, interrompre sa mise en retardement) ferait plonger le sujet fétichiste dans la déception, face à sa confrontation de la femme dévoreuse d'hommes.

a. **Le désir de « la tante » et scène renouvelée, un système défensif contre la peur de la castration**

Nous avons vu que le rôle du fétichisme chez Séverin étaient de préserver son propre pénis et celui de Wanda, afin de garder intact l'impossibilité de la castration et donc son déni. Le fétichisme de Séverin, entraînant la phallicisation de Wanda, participe au système défensif du sujet masochiste contre son angoisse de castration : si Wanda détient le pénis, elle ne viendra pas le réclamer à Séverin. Ici, le caractère masochiste avéré de Séverin se double donc d'une part fétichiste. Séverin cherchera à rejouer cette fameuse scène de punition infantile par la tante, constitutive du penchant masochiste de Séverin, puisqu'elle lui a révélé la possibilité de sa castration, l'angoisse qui l'accompagne, et ce plaisir tiré de cette angoisse. En ce sens, la répétition excessive de cette semaine ne vise-t-elle pas davantage le souhait de dépasser cette peur (combattre le mal par le mal, en somme) plutôt que d'en tirer un certain plaisir ?

La phallicisation de Wanda, nous l'avons vu, lui attribue aussi bien le statut du père que celui de la mère. Ou encore de la tante, cette femme autoritaire qui se fait substituer de la mère comme du père. Il est amusant de constater que du désir d'*attente* deleuzien, nous passons au désir de *la tante*...

Quoiqu'il en soit, la Vénus est aussi –voire avant tout- femme fatale. Ce schéma original de la femme complète et toute puissante, comment Séverin le saisit-il, d'un point de vue fantasmatique ? Par sa mise en retardement du désir, naturellement. Tout concourt, chez Wanda, à illustrer la femme dévoreuse d'hommes, qu'elle soit mère ou femme fatale.

**b. Un masochisme du retardement face à la « mère fatale »
dévorante**

Au fond, ce masochisme du retardement ne consisterait-il pas en un acte défensif visant à se protéger de la femme totale, et totalisante ? Nous avons déjà évoqué cette idée plus tôt, et celle-ci paraît d'autant plus pertinente compte tenu du renversement qui s'est opéré dans l'œuvre de Masoch entre Séverin et Wanda. Wanda, comme nous l'avons évoqué, incarne aussi bien la mère –déesse de la fertilité– que l'amante, par sa beauté et ses nombreuses conquêtes. Idéalisée, vénérée, posée sur un piédestal par Séverin, celle-ci n'en devient que plus fascinante. Une « mère fatale » sublimée, et donc effrayante, par nature. Pourquoi ? Car la complétude d'autrui ne peut que renvoyer à notre propre incomplétude –au-delà même de l'espace vide laissé par la castration d'ordre organique. La castration devient désormais psychique.

Séverin, par peur de ne pas être à la hauteur de son amour pour Wanda, s'inventerait un rôle plus facile à tenir, celui de l'esclave, de l'être soumis qui n'a plus à décider de quoi que ce soit, et donc qui ne risque pas décevoir, en un sens. Ceci renvoie à la peur de l'homme face au féminin érotique et à la mère toute puissante. Lorsque ces deux instances se réunissent en un même être –comme dans la Vénus, la peur de castration de l'homme en est d'autant plus décuplée. En effet, si la mère rappelle au fils sa possible castration, l'amante détient ce même pouvoir, par sa sexualité dévorante, voire éternellement insatisfaite.

c. Une sexualité féminine insatiable et dévorante

Cette complétude propre à Wanda n'effraie pas sans raison. Wanda, c'est la femme fatale. Cette thématique est conduite tout au long du roman ; toute puissante, dominante, fascinant et effrayant l'homme par sa complétude. Au fond, Séverin ne ferait-il pas face à cette sexualité féminine, insatiable et dévorante ? Son angoisse de castration ne proviendrait-elle pas finalement d'une peur du féminin érotique ?

La sexualité féminine est librement, et largement désirante. Pourquoi l'homme refuserait-il son existence ? Par peur des limites inconnues de cette sexualité. Animale, insatiable, l'homme aurait peur de cette sexualité dévorante. Si nous

replaçons ce problème dans un contexte historique plus large, nous dirions les sociétés se sont toujours évertuées à proscrire cette sexualité intolérable pour l'homme, et tous les moyens semblent de mise, pourvu qu'on parvienne à taire cette « chienne sensualité » dont parlait Nietzsche (dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, 1883). Selon Jean Cournut :

*« Les institutions, en tout temps et en tout lieu se sont efforcées, par la mise en place, au mieux, de prescriptions morales, de séries d'interdits ou de tabous, de systèmes d'aveux des péchés ou des désirs répréhensibles, au pire de répressions menées par des tribunaux travaillant « à la plus grande gloire de Dieu » , de refouler ou tout au moins de canaliser cette sexualité toujours perçue comme désordonnée, afin qu'elle serve à la perpétuation de l'espèce et non à son trouble ».*¹⁵²

Selon Jean Cournut, l'homme pourrait être confronté au fantasme « d'orgasme infini » chez la femme. Insatiable, la femme lui apprendrait alors ce que sont les limites à l'orgasme, castrant ainsi la puissance de l'homme, en un sens. D'où la peur de l'homme face à sa partenaire érotique. Ce point de vue renvoie à l'angoisse de féminin évoquée par Freud, à l'*horror feminae*, cet « obscur sentiment du désir sans fin ». De plus, Jacqueline Schaeffer met en évidence un fait nouveau pour lui :

*« [Celui] qu'un être féminin puisse désirer être la proie d'une forte poussée pulsionnelle constante, et manifeste un masochisme érotique féminin qui appelle à toujours plus d'effraction, et de défaite ».*¹⁵³

Cette « poussée pulsionnelle constante », proprement féminine, pourrait venir perturber l'organisation psychosexuelle de l'homme, qui ne saurait y faire face. Apparaît alors l'angoisse, ou la peur d'un féminin érotique insatiable, jamais satisfait.

d. Le féminin érotico-maternel et l'irreprésentable

La différence dérange le sujet. Elle lui ordonne un travail psychique sur les conséquences de ces différences imposées à son Moi narcissique. Comme le suggère Jean Cournut :

« On sait que ce qui met l'homme en difficulté est de deux ordres :

¹⁵² Cournut, Jean. *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*. 2001.

¹⁵³ Schaeffer, Jacqueline. Article « Masochisme féminin et relation sexuelle », *Le Divan familial* 2/2002 (N° 9), p. 47-60. Disponible sur : www.cairn.info/revue-le-divan-familial-2002-2-page-47.htm

- *Les situations qu'il peut se représenter et qui ont une signification*
- *Et celles qui lui restent irréprésentables et insensées »¹⁵⁴*

Dans le premier cas, la difficulté est selon lui explicite, identifiée, supposant par là qu'il est possible de la transformer en donnée refoulée, voir « symbolisable ». Dans le second cas, l'homme doit faire face à des situations qu'il peut certes comprendre d'un point de vue intellectuel, mais qu'il se refuse d'intégrer. La représentation étant difficile, elle se fait à partir d'« affects de seconde main », tandis que la symbolisation risque d'être erronée, peu réaliste. Quant à la représentation que se fait l'homme du féminin, qu'en est-il ? Elle semble s'inscrire dans le second cas, dans l'irréprésentable. Jean Cournut pose alors cette question cruciale, qui se retrouve dans toute cure psychanalytique selon lui :

« Est-ce possible de passer de la deuxième catégorie dans la première ((...) faire du représentable là où il est en défaut) ? »¹⁵⁵

Nous en venons alors à la réponse de Freud selon qui il est difficile d'opérer ce déplacement, puisque nous risquons de buter contre ce fameux « roc » du féminin, insondable, car passif et châtré, donc irréprésentable pour le psychisme de l'homme. Au fond, la représentation reste impossible car elle réveillerait une fois de plus l'angoisse de castration, inévitablement.

Cela dit, se représenter le contraire chez la femme, soit du non-actif et du non-châtré, serait encore pire ! Car ce serait lui accorder l'activité et le phallus, qui appartiennent à l'homme. Cette possibilité rayerait en effet toute différence entre eux et les femmes, ce qui ferait naître l'angoisse d'être dévoré par la sexualité puissante de cette femme phallique.

Une autre hypothèse apparaît, face à cette peur du féminin : si nous avons évoqué la possibilité d'une angoisse de castration suscitée par la mère, et donc d'une peur du maternel en quelque sorte, n'y a-t-il que cela ? En effet, la fécondité, la fertilité potentielle de la femme ne seraient-ils pas en mesure d'effrayer l'homme ? Ou bien encore la matrice que la femme abrite ? Ceci renverrait à un espace inconnu de l'homme, et pour cela impensable, irréprésentable, une fois de plus. Il y aurait

¹⁵⁴ Cournut, Jean. *Pourquoi les hommes ont peur des femmes. Op. cit.*

¹⁵⁵ *Ibid.*

alors, à travers la peur de l'homme de cette fécondité, un souhait particulier ; celui de contrôler la reproduction, l'homme ne disposant pas de ce fabuleux pouvoir.

Ainsi, le féminin maternel et le féminin érotique semblent à la fois déranger et fasciner l'homme, par leur puissance. Par ailleurs, nous retrouvons bien chez l'homme ce besoin constant d'orienter la femme l'un ou l'autre de ces deux statuts, qui ne peuvent et ne doivent surtout pas être combinés : la mère ne saurait être associée à l'amante –ou la femme fatale. Il serait au fond inconcevable de se représenter une femme aussi complète, capable de « tout ». Si nous jetons un œil à la représentation courante du sein de la femme, nul doute qu'une opposition entre le sein nourricier et le sein érotique s'opère, et que celle-ci s'est toujours répandue parmi les époques et nos représentations culturelles. Ces deux représentations antagonistes du sein, incompatibles, s'inscrivent parfaitement dans l'opposition générale du féminin et du maternel. L'homme, afin de faire face au danger, trouve un moyen de repli dans la figuration, mais même là, nous constatons une scission entre le maternel et l'érotique. Nous retrouvons ainsi l'éternelle figure de la Vierge Marie dans la culture chrétienne, renvoyant à un féminin purement maternel, tandis que la Madeleine inspire un féminin à forte résonance érotique. Dans la mythologie grecque, nous retrouvons l'opposition entre Héra et Aphrodite –et donc Vénus ; la première étant la déesse du foyer, et la seconde celle de l'Amour et de la sexualité comme nous le savons.

Nous retrouvons là Séverin, face à la Vénus interprétée par Wanda toute puissante. Il est cependant amusant de constater que Wanda, en tant que femme fatale et phallique, n'a rien de passif ni de châtré. Et le plus ironique dans tout cela, est qu'elle est construite par Séverin en tant que femme phallique et active ; celui-ci en « rajoute une couche », en quelque sorte, puisque Wanda l'était déjà par nature. A cela s'ajoute le pendant maternel de Wanda, issu de sa comparaison implicite avec la tante de Séverin. Séverin, c'est bien celui qui recherche toutes les facettes de la femme chez Séverin, d'où la perfection qu'il lui attribue.

e. « Séverinisation » et Séverin dévoré

Wanda est tellement imposante, tellement bien choisie, tellement bien construite par Séverin, que ce dernier semble s'être fait dévorer par cet idéal féminin. En

quoi pouvons-nous affirmer cela ? Par l'abandon qu'elle lui impose –ce qu'elle pouvait faire de pire à ses yeux. Il n'est définitivement plus le destinataire de ses actes, Wanda se désintéressant de lui, disparaissant de sa vie. Le fantasme de Séverin l'a pris à son propre piège. S'il voulait affubler Wanda d'un pénis, c'est réussi, et bien trop.

Nous comprenons ainsi pourquoi Séverin, que nous avons établi comme fou amoureux de Wanda, vise le report constant du désir, et de la jouissance. C'était sans doute pour mieux se protéger de la femme trop complète, trop maternelle et trop érotique, qui pourrait signer sa chute.

Le processus de « séverinisation », que nous avons mis en évidence dans le chapitre précédent révèle la domination de Wanda, effective, qui retourne le fantasme de Séverin contre lui-même. En mettant un terme à sa relation avec Séverin, en le laissant de côté pour un autre, elle stoppe net le mouvement du désir masochiste de Séverin. Cela dit, et c'est bien cela qui caractérise justement la nouveauté apportée par ce schéma de « séverinisation », elle-même cherchera et trouvera en son Grec le bourreau que Séverin cherchait en elle. Ceci, ajouté aux diverses conséquences que produisent la rupture (telles que la supposée plongée de Séverin dans le sadisme, ou encore la lettre de Wanda écrite à Séverin) et que nous allons bientôt étudier, nous laissent interrogatifs ; après le « qui désire quoi » et le « qui incarne qui », nous posons celle-ci : qui est *dévoré* par qui, dans ce schéma ? Est-ce Séverin, laissé sur le côté, et s'abandonnant dans un sadisme de substitution, ou Wanda, qui l'abandonne certes, mais qui reproduit le schéma de Séverin et finira par reprendre contact avec lui ? Nous allons tenter d'y répondre au prochain chapitre.

Quoiqu'il en soit, le désir masochiste de Séverin, c'est bien ce désir du désir visant à retarder l'actualisation du fantasme et de la jouissance, par peur de la castration véhiculée par la femme complète qu'est Wanda, « mère fatale » dévoreuse d'hommes. Ce fantasme à retarder, c'est bien celui de la transformation de son objet bourreau en véritable sujet bourreau. Cette transformation, c'est celle-là même qui tend Séverin vers le summum de la jouissance, et donc qui fait chuter le fantasme. Ce fantasme de sujet bourreau est à laisser à l'état de fantasme, afin d'éviter d'être dévoré par la mère fatale et de révéler ce manque à

être qu'est le pénis. L'idéalisation, l'imaginaire créées par la mise en place du fantasme laisse place à la dure réalité qu'est ce manque à être.

Séverin, ici, s'est bien fait dépasser par son fantasme. Sans doute a-t-il sous-estimé son objet Wanda...

III. Un masochiste déguisé en sadique ?

Nous avons ainsi proposé une définition du désir masochiste, lequel met en jeu les identités des deux partenaires. Mais ce n'est pas tout, hélas. Nous avons laissé de côté la toute fin du roman, laquelle nous fait grincer des dents. Suite à son abandon par Wanda, il se retranche auprès de son père, prend des allures de sadique, et revoit son discours, tandis que Wanda s'enfuit avec son magnifique bourreau Grec. Que cache cette attitude ? Et que pouvons-nous penser de cette lettre de Wanda, recréant le contact avec Séverin trois ans après leur « rupture » ?

a. Théorie du marteau et de l'enclume de Goethe, et hypocrisie de Séverin

Lorsqu'il rejoint son père, Séverin semble à première vue avoir basculé dans le sadisme ; maltraitant, fouettant ses servantes, il reproduit le schéma qu'il a tant souhaité avec Wanda, mais les rôles sont cette fois-ci inversés. C'est désormais lui, le bourreau. Le roman s'achève sur un ultime discours de Séverin, dénonçant sa propre bêtise ; son attitude masochiste était une erreur. S'adressant au narrateur :

« Mais la morale ?

- *C'est que la femme, telle qu'elle a été créée par la nature et telle qu'elle attire l'homme actuel, ne peut être que son ennemie, son esclave ou sa despote, mais jamais sa compagne. Elle ne pourra l'être que lorsqu'elle sera son égale en droit, lorsqu'elle sera son égale par l'éducation et le travail. Pour l'heure, nous n'avons que le choix d'être l'enclume ou le marteau et j'ai été un âne en me faisant l'esclave d'une femme, tu comprends ?*

« D'où la morale de cette histoire : qui se laisse fouetter a mérité de l'être.

« Comme tu le vois, les coups m'ont réussi ; le brouillard rose suprasensuel qui m'enveloppait s'est dissipé, et plus personne ne me fera prendre pour une image de Dieu les singes sacrés de Bénarès ni le coq de Platon. »¹⁵⁶ (p.181-182)

¹⁵⁶ Von Sacher-Masoch, Leopold. *La Vénus à la fourrure*. op. cit. p.181-182

Certes, Séverin semble embrasser l'attitude du machiste, ou encore du « sado-machiste », pourrions nous dire, rabaisant la femme sur divers plan. La femme n'est définitivement pas l'égal de l'homme selon Séverin, et ne *peut* l'être, par essence.

Cependant, nous ne pouvons nous résoudre à reconnaître ce renversement sadique dont parlait Freud, à travers ces mots. Nous notons plutôt l'amertume, la rancœur, l'échec cuisant de la rupture amoureuse. Le vrai sadique n'aurait témoigné d'aucun sentiment. De plus, Séverin pose comme général l'inévitable choix d'être enclume ou marteau, face à la femme. Mais ceci relève plutôt de son expérience particulière. Cette tentative de généralité qu'il opère sert sans doute son orgueil d'homme blessé ; cela flatte sans doute son « égo » de penser qu'il n'y a pas d'autre schéma possible. En un sens, il refuse de reconnaître cette passion qui l'animait en présence de Wanda, et qui le conduisait à vouloir devenir –de tout son être- son objet. Ici, cette passion est réduite à l'état de choix, comme si Séverin l'avait prémédité, comme s'il s'était dit d'avance qu'il choisirait le rôle de l'enclume. Hypocrisie, ou manipulation ? Par ailleurs, la tournure de sa sentence moralisatrice allège la réalité : Séverin ne s'est pas « laiss[é] fouetter » comme il le prétend, il l'a clairement *cherché*, éduquant sans relâche son bourreau. Hypocrisie servant une fois de plus sa fierté d'homme blessé ? De même, si nous revenons au début du roman, avant que l'histoire contée par Séverin n'ait débuté, nous pouvons lire :

« Regarde donc cette créature ! (...) si je l'avais flattée, elle m'aurait passé la corde au cou, mais en agissant de la sorte, parce que je la dresse au knout, elle m'adore. (...) C'est ainsi qu'on doit dresser les femmes. (...) Ce mot de Goethe : " Tu dois être l'enclume ou le marteau " , illustre parfaitement les relations entre hommes et femmes (...). Dans la passion de l'homme se niche le pouvoir de la femme et elle s'y entend pour l'utiliser si l'homme n'y prend garde. »¹⁵⁷ (p.22)

Ici, Séverin transpose sa *propre* association du désir d'être fouetté et de l'adoration qui en découle sur le désir et l'attitude de ses servantes. Une fois de plus, il prend pour général ce qui n'est que particulier. Nous lisons surtout la rancœur de Séverin et une fois de plus son hypocrisie ; en aucun cas, Séverin n'a laissé Wanda lui passer la corde au cou, puisqu'il l'a cherché depuis le départ. Il regrette simplement de ne pas avoir agi autrement. Séverin retourne la situation à

¹⁵⁷ *Ibid.* p.22

son avantage, en affirmant cette théorie du marteau et de l'enclume, en affirmant que lui, homme passionnée, a été manipulé par elle, despote cruelle et insensible.

Enfin, les derniers mots de Séverin renvoient à l'*Essai sur les femmes* (1851) de Schopenhauer – essai manquant par ailleurs cruellement d'objectivité et de pertinence... Certes, placer la femme sous la domination de l'homme correspondait à la culture et aux idées ambiantes de l'époque (et encore), mais autant de dédain et de prétention virils mal fondés nous laissent dubitatifs. Réduisant l'attitude de la femme à celle du singe, nous pouvons lire que la femme, par manque de sensibilité et d'intelligence, ne sait créer, et ne peut qu'imiter. Et, c'est le comble, cette imitation ne sert qu'une intention des plus futiles, à savoir celle de plaire, purement et simplement :

« Les femmes n'ont ni le sentiment, ni l'intelligence de la musique, pas plus que de la poésie ou des arts plastiques ; ce n'est chez elles que pure singerie, pur prétexte, pure affectation exploitée par leur désir de plaire. »¹⁵⁸

« Cela n'a servi qu'à les rendre si arrogantes, si impertinentes : parfois elles me font penser aux singes sacrés de Bénarès, qui ont si bien conscience de leur dignité sacro-sainte et de leur inviolabilité, qu'ils se croient tout permis. »¹⁵⁹

De même, nous retrouvons ces mots qui n'en finissent pas de poser le sexe de la femme comme le « sexe laid » (rien que ça !), comme le sexe second, la femme étant réduite à l'animal. Beaucoup d'affirmations, sans grandes justifications :

« Comme les femmes sont uniquement créées pour la propagation de l'espèce et que toute leur vocation se concentre en ce point, elles vivent plus pour l'espèce que pour les individus. (...) Il est évident que la femme par nature est destinée à obéir. Et la preuve en est que celle qui est placée dans cet état d'indépendance absolue contraire à sa nature s'attache aussitôt à n'importe quel homme par qui elle se laisse diriger et dominer, parce qu'elle a besoin d'un maître. »¹⁶⁰

Bref, la femme est à peine le brouillon de l'homme, visiblement. Elle ne sert à rien d'autre qu'à la reproduction, donc autant servir l'homme qui lui est supérieur. Nous retrouvons bien l'état d'esprit dans lequel se place Séverin. Ou du moins, dans lequel il tente de se placer.

Enfin, la référence au coq de Platon, amusante, participe à l'ironie de Séverin quant à sa propre situation. Par ailleurs, lui qui était si épris de références

¹⁵⁸ Schopenhauer, Arthur. *Essai sur les femmes*. 1851.

¹⁵⁹ *Ibid.*

¹⁶⁰ *Ibid.*

mythologiques, de métaphores et de figures de style – lesquelles participaient à l'élaboration de son idéalisation amoureuse toujours plus inspirée, nous voyons qu'elles sont ici détournées, raillantes, chez ce masochiste déçu.

Cela dit, une composante sadique de cette fin est qu'il y a bien retour au père, lequel était exclu du roman, laissant place à la toute puissance de la mère, et de la femme en général. Comme le dit Deleuze, la fin du roman marque le « retour agressif et hallucinant du père, dans un monde qui l'avait annulé symboliquement ». ¹⁶¹ Mais ce substitut de la mère au père serait-il une fois de plus opéré par dépit ?

Contrairement au discours qu'il laisse entendre, Séverin semble encore incarner ce masochiste qu'il était, nature qu'il tente de combattre en se réfugiant dans un mépris des femmes et dans un sadisme de substitution ; le mépris révèle davantage une rancœur et une haine mal masquées, tandis que son supposé sadisme paraît peu convaincant – ne serait-ce que par cette haine qu'il ne parvient pas à taire. Le vrai sadique est apathique.

b. Orgueil d'un homme blessé et désir de vengeance

La fin du roman laisse de nombreux indices révélant son lien encore actif avec Wanda. La coupure s'est mal réalisée, malgré ce qu'il prétend. En effet, nous pouvons lire, suite à l'abandon de Wanda :

*« J'ai pensé un instant à me venger, à le tuer, mais j'étais lié par ce contrat misérable ; je n'avais d'autre choix que de tenir ma parole et de serrer les dents. »*¹⁶² (p179)

Wanda l'abandonne définitivement, mais Séverin songe encore à ce contrat. Au fond, en affirmant qu'il est encore lié à ce contrat – alors que dans sa fuite, elle n'a sans doute que faire de celui-ci, il espère sans doute qu'elle reviendra et qu'elle lui donnera raison de penser que ce contrat tient toujours. Son désir de vengeance est largement perceptible, même après ces trois années de rupture, et marque l'impossibilité de sa conversion au sadisme. En effet, lorsqu'il s'adresse au narrateur en exposant son nouveau mode de vie, à savoir son penchant visant à maltraiter ses servantes, il suggère, en parlant de Wanda : « Si seulement je l'avais

¹⁶¹ Deleuze, Gilles. *Présentation de Sacher-Masoch – Le froid et le cruel. op. cit.*

¹⁶² Von Sacher-Masoch, Leopold. *La Vénus à la fourrure. op. cit.* p.179

fouettée ! »¹⁶³ (p.181). A cela, le narrateur répond « Etrange remède (...), il se peut que chez tes paysannes... »¹⁶⁴ (p.181), lorsque Séverin le coupe, affirmant : « Oh ! Elles y sont habituées (...) mais pense à l'effet produit sur nos dames raffinées, sanguines et hystériques... »¹⁶⁵ (p.181). Séverin parle là de femmes telles que Wanda, naturellement. Nous constatons donc que Séverin est resté sur cet échec, et réclame vengeance.

Cette haine ne serait-elle pas la seule façon pour lui de réparer son orgueil blessé, après avoir perdu face à Wanda au cours de ce duel masochiste ? Ce nouveau mépris des femmes est excessif, et nous y lisons une rancœur qui ne peut appartenir au sadique. Séverin tente de supprimer la femme du tableau, trop inférieure à l'homme pour exister. Mais il n'y parvient pas, nous voyons bien qu'il n'a pas lâché prise, qu'il est toujours sous le joug du contrat masochiste. Si nous revenons en début de roman, avant que Séverin ne débute son histoire en compagnie du narrateur, nous constatons que la scène débute dans un salon où s'affrontent (« Regarde bien la toile qui lui fait face »¹⁶⁶ (p.20)) deux tableaux : celui de « La Vénus à la fourrure », mettant en scène Wanda en tant que despote, et Séverin en tant que martyr, et celui de *La Vénus au miroir*, de Titien. Le parallèle entre ces deux femmes est évident, la despote de Titien étant devenue le « symbole de la tyrannie et de la cruauté qui habitent les femmes et leur beauté »¹⁶⁷ (p.20). Bien qu'il affirme que ce second tableau n'est que « satire », les deux Vénus règnent, dans ce salon. La fascination de Séverin ne semble pas tout à fait altérée. S'il accepte encore de s'exposer en tant que martyr, c'est qu'il n'est pas encore guéri, voir pas du tout.

Lorsqu'il reçoit cette fameuse lettre de Wanda, Séverin s'affirme comme étant « étrangement ému »¹⁶⁸ (p.179).

c. La lettre de Wanda, et la reprise du jeu

¹⁶³ *Ibid.* p.181

¹⁶⁴ *Ibid.* p.181

¹⁶⁵ *Ibid.* p.181

¹⁶⁶ *Ibid.* p.20

¹⁶⁷ *Ibid.* p.20

¹⁶⁸ *Ibid.* p.179

Trois ans après leur rupture, Wanda enverra donc cette fameuse lettre à Séverin, et pas n'importe laquelle. Cette lettre renoue le lien, et laisse naturellement supposer que Wanda cherche à reprendre contact avec Séverin. L'attitude de Séverin face à cette lettre n'est pas claire : bien qu'il affirme s'être débarrassé de ses penchants masochistes, nous avons démontré le contraire.

Concernant Wanda, nous constatons par la nature de cette lettre qu'on ne peut définitivement plus lui reconnaître ce penchant sadique, comme l'aurait fait Freud. Car s'il y a bien eu humiliation, abandon, cruauté, il n'y a jamais eu de destruction gratuite et totale de l'objet Séverin, objet qu'elle aimait ardemment par ailleurs, et cette lettre vient le confirmer. Cet amour est-il révolu ? Le roman, qui s'achève sur cette lettre de Wanda, venant déloger le contrat, relance instantanément le doute :

« Je peux vous avouer une fois encore que je vous ai beaucoup aimé ; c'est vous-même, votre abandon abracadabrant et votre passion insensée qui avez flétri mes sentiments. A compter du moment où vous êtes devenu mon esclave, j'ai réalisé que jamais vous ne pourriez devenir mon époux. (...) En souvenir d'une époque révolue et d'une femme qui vous a passionnément aimé, je vous fais parvenir la peinture du pauvre Allemand, Vénus à la fourrure. »¹⁶⁹ (p.180)

Après trois ans de silence, nous pouvons nous demander s'il n'y a pas un regain de sentiments de la part de Wanda pour Séverin, qui sentirait son objet d'autrefois lui échapper complètement. Nous interrogeons clairement l'enjeu de cette lettre, et l'intention suggérée par l'auteur. Le jeu est-il vraiment terminé ? La question reste en suspens, dans le doute, à l'image de la relation masochiste présentée dans ce roman.

Par ailleurs, il est amusant de constater qu'au paragraphe précédent cet épisode du retour de Wanda, est annoncée la mort du père de Séverin : lorsque le père est mis de côté par Masoch, la toute puissance de la femme revient. Hasard ? De même, Wanda annonce à Séverin que son beau Grec est mort. S'est-elle libérée de son bourreau ? Bref, tout semble de mise pour recommencer le jeu depuis le départ. A la suite de la lecture de cette lettre, nous pouvons lire :

« Je n'ai pu retenir un sourire, et tandis que je sombrais dans mes pensées, cette belle femme est apparue debout devant moi (...) ; je souriais encore à l'idée de cette femme que j'avais aimée si déraisonnablement (...) c'est alors que je me

¹⁶⁹ *Ibid.* p.180

suis dit : La cure était cruelle, certes, mais radicale – je suis guéri et c'est là l'essentiel. »¹⁷⁰ (p.181)

Certes, Séverin affirme qu'il est désormais « guéri ». Mais cette lettre, il la lit. Il aurait pu la déchirer, comme il aurait dû déchirer le contrat qui le rattachait et qui le rattache encore à Wanda. De plus, les sourires qu'il esquisse à la lecture de cette lettre montrent qu'il n'est pas insensible au retour de Wanda.

Tout ceci nous laisse penser que Séverin n'est pas parvenu à briser le lien avec Wanda. Très clairement, nous pouvons qualifier Séverin de masochiste déguisé en sadique. La question, désormais, est de savoir si ceci est révélateur d'un amour qu'il lui porte encore, ou si cette rancœur est simplement... narcissique.

IV. Un pervers narcissique déguisé en masochiste ? **Manipulation de l'autre et rapport de force**

a. Séverin, un metteur en scène

Une ultime théorie se dessine. Embarrassant le travail effectué jusqu'ici, certes, mais cohérente à bien des égards ; et si toute cette histoire, cette relation avec cette femme Wanda, n'était que mise en scène par Séverin, depuis le début ? Et si la perversion que Masoch nous donne à voir n'est finalement que le fruit d'une manipulation « purement » narcissique, mettant en jeu Séverin et son rapport à son moi seul ? Si nous regardons bien, avant même que ne s'engage cette relation de domination ou de soumission entre les deux partenaires, Séverin se présente dès le départ comme un être qui aurait pu choisir d'être dominant :

« En amour, il n'y a pas d'égalité, rétorquai-je solennellement, mais à partir du moment où je peux choisir entre dominer ou être dominé, il me semble plus excitant d'être l'esclave d'une belle femme. »¹⁷¹ (p40)

Selon cette tournure de phrase, la vocation de Séverin n'était certainement pas celle d'un masochiste, puisqu'il laisse supposer qu'il aurait pu prendre le rôle du dominant s'il n'avait pas eu face à lui une belle femme. Au fond, pas plus masochiste que sadique, seule la manipulation de l'autre compte aux yeux de Séverin, vraisemblablement.

¹⁷⁰ *Ibid.* p.181

¹⁷¹ *Ibid.* p.40

En quoi Séverin peut-il être désigné de pervers narcissique ? Afin d'y voir plus clair, nous pouvons isoler certains traits et comportements caractéristiques relevés par Pirlot et Pedinielli :

« Les perversions narcissiques opèrent (...) des détournements visant l'identité et la personnalité de l'autre ». Au contraire, « la perversion sexuelle est centrée sur le déni de l'identité sexuelle de l'autre (son altérité sexuelle) »¹⁷².

Comme nous l'avons démontré au cours de ce travail, Séverin s'inscrit dans le schéma du pervers sexuel masochiste et fétichiste phallicisant et donc déniait l'identité sexuelle de Wanda. Cela dit, il tente aussi de détourner l'identité de Wanda, en la transformant en ce sujet bourreau. Plus loin, nous lisons d'après Pirlot et Pedinielli :

« Le but à atteindre, pour le pervers narcissique, c'est-à-dire la « chosification » de l'objet (l'autre), rejoint le fétichisme qui « utilise » une partie du corps pour sa propre jouissance sexuelle. (...) »¹⁷³

Cette chosification de l'objet Wanda est bien réelle, puisqu'il tente de la modeler à sa façon. Mais ce qu'il y a de moins évident est de démontrer en quoi l'attitude masochiste et fétichiste de Séverin n'était que factice, révélant davantage un stratagème pour parvenir à ses fins, à savoir posséder Wanda. Cela dit, nous avons justement démontré que Séverin n'était pas tant ce masochiste passif et soumis. Nous avons remis en cause la définition même du masochisme parce qu'il s'agissait avant tout de constater à quel point Séverin, dans son activité, s'acharnait à vouloir maîtriser et transformer son objet. Ni masochiste, ni sadique, Séverin serait ce metteur en scène, orchestrant son histoire et se plaçant au centre de celle-ci en tant qu'acteur, endossant les rôles qui lui seront utiles afin d'appivoiser son objet Wanda. Ironisant sans cesse sur son sort, Séverin se fait même spectateur de ses propres gestes. Quoiqu'il en soit, tous les rôles seraient de mise afin de parvenir à ses fins :

« C'est le narcissisme à l'état pur qui organise une personnalité redoutablement séductrice mais aussi destructrice et habile à saisir les réactions et faiblesses d'autrui. (...) Les manœuvres semant la confusion dans l'esprit de l'autre relèvent d'un registre de disqualification des sensations, des émotions ou des pensées de l'autre, victime de la séduction perverse qui « l'enferme » dans la toute-puissance du pervers. (...) Ces disqualifications apparaissent volontiers dans le champ de la communication, de l'omission de qualification (...), de la

¹⁷² Pirlot, Gérard ; Pedinielli, Jean-Louis. *Les perversions sexuelles et narcissiques*. Op. cit.

¹⁷³ *Ibid.*

surestimation narcissique mensongère de l'objet (flatterie) qui a pour but le contrôle de celui-ci... »¹⁷⁴

La surestimation de Wanda par Séverin au cours de leur relation est évidente, ici. Idéalisation amoureuse, magnification de Wanda, révélation de sentiments que Séverin n'auraient jamais porté à quiconque auparavant, etc... Tout conduit à cette surestimation. Est-elle disqualificatrice pour autant ? La fin le révèle. Cette attitude n'est qu'astuce, semble-t-il, et se démontre par son contraire, la dépréciation. Si Séverin n'a à aucun moment porté de jugement dépréciateur à son égard, Wanda est devenue en un clin d'œil cette femme à disqualifier, à avilir et à punir, après la rupture. Le retournement de Séverin est surprenant. Car si un tel retournement survient, nous sommes bien obligés de nous demander si l'idéalisation et la passion de Séverin étaient aussi sincères qu'il voulait bien le laisser croire. Certes, nous parlions d'orgueil blessé pour justifier ce retournement, et c'est bien le cas, mais cet orgueil est aussi en mesure de révéler le narcissisme du sujet, qui prendrait le dessus sur le reste.

Au fond, Séverin viserait la suspension du désir non par idéalisation amoureuse ou par peur de la castration, mais pour faciliter et mettre en place un système de manipulation. Cette histoire d'amour, factice, ne serait qu'un *jeu*, dans lequel il s'agirait de choisir un objet et de jouer un rôle avec ce dernier, jusqu'à le maîtriser et le manipuler complètement. Pour cela, toutes les stratégies seraient de mises : devenir le destinataire des actes de l'autre, idéaliser sa partenaire, se faire objet de l'autre... Il nous aurait faire croire – voire aurait tenté de se convaincre lui-même - qu'il était amoureux de Wanda pour mieux avoir son auditoire.

De même, lorsque Séverin affirme que la femme ne peut être que « son ennemie, son esclave ou sa despote, mais jamais sa compagne », nous voyons qu'il envisage la possibilité que la femme soit « despote », malgré son échec et sa rancœur d'avoir été dominé et humilié par son ancienne despote Wanda. Séverin place ainsi au même niveau le rang de « despote » ou d' « esclave », ce qui paraît paradoxal ! Cependant, en affirmant que la femme n'est de toute façon pas l'égale de l'homme, nous comprenons par là que rendre une femme despote, c'est bien la

¹⁷⁴ *Ibid.*

réduire à l'état d'objet, au même titre que la rendre esclave. Esclave ou despote, au fond, peu importe, puisque tout n'est qu'affaire de manipulation.

b. Wanda, un défi non relevé

Wanda ne représenterait-elle pas un défi pour Séverin (et elle le représenterait toujours, comme en témoigne la fin) ? Wanda, cette amazone trop libre, indépendante de tout carcan et de tout homme, est un défi de taille. Se revendiquant païenne jusqu'au bout, Wanda est réellement cette femme toute puissante, cette dévoreuse d'hommes qui échappe à tous, qui n'appartient à personne –sauf peut-être à ce beau Grec, qui représente son double masculin, et que Séverin ne parvient pas non plus à maîtriser. Nous le voyons à la fin, assavoir sa domination sur ses servantes ne l'intéresse plus, car celles-ci ne sont pas de taille à se rebeller ; il n'y a donc pas de jeu possible. Il aurait souhaité traiter Wanda de la même façon, parce qu'il sait qu'elle lui échappe et qu'il ne supporte pas son échec. Séverin n'est jamais parvenu à maîtriser sa proie, Wanda. Mais lorsque Séverin, en tant que sujet actif, tentait de la modeler à l'image du bourreau parfait, de *son* bourreau à lui, elle s'appartenait à elle-même avant tout. Au moment de sa transformation en sujet-bourreau, la victoire de Séverin fut de courte durée puisqu'elle dépassera le fantasme de Séverin en disparaissant définitivement... ou presque, puisque la lettre suggère que le lien n'a pas tout à fait disparu.

Cela dit, si Wanda avait cédé aux attentes de Séverin, en ne faisant que tendre vers son statut de sujet-bourreau sans pour autant le devenir, Séverin ne se serait-il pas lassé d'une telle relation et quitté son objet pour une femme plus « forte » et indépendante, qui aurait été capable de remettre en cause le schéma imposé par Séverin ? C'est bien de cela dont il s'agit : du rapport de force. Séverin est exalté face à Wanda, cette femme imprévisible, qui surprend, et qui en ce sens tente de surpasser ses attentes.

En somme, une issue « heureuse » aurait-elle été possible dans un schéma pareil ? De toute évidence, il semble que non. A force de repousser les limites, il advient un moment où l'un prend le dessus sur l'autre, et abandonne son objet. Il s'agit également de savoir de quoi nous parlons lorsque nous évoquons l'idée

d'une fin heureuse ou malheureuse. En termes d'amour, la question est illusoire : si nous poursuivons notre raisonnement, il ne s'agissait pas d'amour en tant que tel dans cette histoire. Seul le narcissisme des partenaires est en jeu. L'issue malheureuse de Séverin ne l'est qu'en temps qu'elle a blessé son narcissisme. L'exaltation amoureuse de ce dernier est factice : Séverin était davantage fasciné par la possibilité de la fuite de son objet Wanda –fuite que Wanda savait d'ailleurs elle-même orchestrer- plutôt que par Wanda elle-même. Actrice, elle a appris à mettre en scène ce que Séverin attendait d'elle, et surtout ce qu'il n'attendait *pas* d'elle, comprenant qu'il s'agissait justement de dépasser les simples requêtes de Séverin, voire même de devancer Séverin en lui dérochant son statut de metteur en scène, de chef d'orchestre. Un exemple est celui du contrat signé entre les deux partenaires : dépassant les attentes de Séverin, Wanda pousse le contrat à son paroxysme, puisqu'elle se donne le droit de mort de Séverin, alors que ceci n'était pas prévu dans le contrat originel. Ceci est parfaitement ironique. Séverin a sous-estimé son objet Wanda. Par ailleurs, Séverin a toujours voulu trouver celle qui incarnerait la Vénus. La Vénus était déjà le véritable objet de sa convoitise, avant même sa rencontre avec Wanda. Il précisera par exemple qu'il veut conserver sa « sensualité » (« devenue dans [ses] fantasmes une forme de culture ») afin de la « conserver pour une femme idéale, si possible pour la déesse de l'amour en personne »¹⁷⁵. Ceci révèle bien que Wanda n'est aux yeux de Séverin qu'un objet parmi tant d'autres. De même, la comparaison de la femme portant une fourrure à un « gros chat » ou à une « batterie électrique » est révélatrice. La scène fait sourire, mais le pire réside dans la réponse de Séverin, puisqu'il vient confirmer avec sérieux ce qui ne semblait être qu'ironique chez Wanda (quoique... la question reste en suspens) :

« Ainsi, une femme qui porte une fourrure, s'écria Wanda, n'est rien d'autre qu'un gros chat, qu'une batterie électrique plus puissante ?

- *Certainement, répondis-je (...). »*¹⁷⁶ (p.61)

L'obstination de Séverin ne semble qu'être narcissique, en ce sens que son plaisir de posséder et le pouvoir de vaincre priment sur l'amour qu'il aurait pu lui porter. Un constat important de Pirlot et de Pedinielli :

¹⁷⁵ *Ibid.*

¹⁷⁶ Von Sacher-Masoch, Leopold. *La Vénus à la fourrure. op. cit.* p.61

« Pousser la victime parfois jusqu'à la faute pour ensuite la critiquer et la mettre à sa merci, tel est le but pervers du « détournement » de toute relation. »¹⁷⁷

C'est exactement ce qu'il se produit, ici. Séverin s'est acharné durant tout le roman à faire de Wanda son parfait bourreau, et lorsqu'elle le devient véritablement, il le lui reproche ! Pas à elle directement, bien sûr, puisqu'elle disparaît, mais la rancœur de Séverin exposée au narrateur est assez révélatrice. Nous posons le fait qu'il retournait sans cesse la situation à son avantage, Séverin évoquant à de nombreuses reprises que Wanda s'est jouée de lui. Une réelle falsification du réel s'opère, propre au pervers narcissique. Il refait l'histoire, posant Wanda comme cette femme bourreau et cruelle qui n'a jamais eu aucun sentiment pour lui, alors même qu'il s'est battu pour qu'elle le devienne...

c. Un duel narcissique

Séverin, s'adressant à Wanda :

« Si le mariage ne peut être fondé que sur l'égalité et l'unisson, en revanche, les plus grandes passions naissent des contraires ? C'est parce que nous sommes des contraires, presque des ennemis l'un envers l'autre, qu'est né cet amour chez moi, mêlé tantôt de haine, tantôt de crainte. Dans une telle relation, l'un est le marteau, l'autre l'enclume. »¹⁷⁸ (p.51)

La passion semble pouvoir naître d'une lutte, entre le moi et l'autre, cet inconnu qui m'échappe, que je ne comprends pas, qui est insaisissable. Au fond, il y a rencontre des différences, entre ce moi et cet autre, laquelle peut parfois être conflictuelle tout en faisant naître une passion dévorante : l'autre m'insupporte, il ose même déranger mon schéma, mais il me fascine. Pour autant, s'agit-il de différences *contraires* ? Le terme même laisse dubitatif : comment se faire contraire de l'autre ? De plus, pour être *contraire de*, il faut déjà avoir avec cet autre une similitude qui permette la comparaison ou la différenciation. Ce que Séverin veut sans doute signifier par là, est que la passion naît de deux objets dont la différence est poussée à l'extrême, tel que le marteau ou l'enclume. Quoiqu'il en soit, et quelle que soit les modalités précises qui structurent le terme « contraire », la question de la différence entre Wanda et Séverin s'estompe en un clin d'œil, puisqu'ils semblent tous deux être « marteaux ». En quel sens ? En ce sens qu'ils font tous les deux preuves d'un comportement pervers narcissique, et

¹⁷⁷ Pirlot, Gérard ; Pedinielli, Jean-Louis. *Les perversions sexuelles et narcissiques. Op. cit.*

¹⁷⁸ Von Sacher-Masoch, Leopold. *La Vénus à la fourrure. op. cit.* p.51

c'est bien là le problème. Deux individus s'affrontent, passant du dominant au dominé selon les stratagèmes, l'important pour ces deux individus étant de parvenir à manipuler et à maîtriser l'autre avec brio. Et pourtant, il faudra forcément un perdant et un gagnant au cours de ce duel, et c'est sans doute pour cela que cette relation (narcissique) ne peut fonctionner. Par ailleurs, comme le soulignent les deux auteurs :

« Le pervers narcissique obéit en effet à deux impératifs : ne jamais dépendre d'un objet, ne jamais se sentir inférieur à lui. Comme l'a souligné Eiguer, à la différence du sadique moral qui vise à éprouver de la satisfaction en humiliant et en maltraitant un tiers, le pervers narcissique est plus calculateur et moins porté vers la jouissance. (...) Pour lui, toujours en quête de reconnaissance, l'autre n'existe en effet que comme miroir, reflet de lui-même. C'est un autre dont il n'a de cesse de vampiriser la libido, l'identité, la subjectivité : il prend, mais ne donne pas, sinon l'illusion de son propre « miroir ». »¹⁷⁹

Cette dernière phrase exprime bien l'attitude de Séverin qui au fond ne s'intéresse jamais au plaisir de sa partenaire. De même, le discours de Séverin trahit l'amour qu'il se porte à lui-même, avant tout :

« Non, Wanda, dis-je, je t'aime plus que moi-même (...). »¹⁸⁰ (p.72)

Cette déclaration est amusante. A part le sujet narcissique, personne ne songe à exprimer son amour à l'autre en prenant pour appui ou pour point de comparaison l'amour qu'il se porte lui-même. Et, puisque nous savons que tout cela n'est orchestré, nous pensons bien que cette phrase n'était pas pensée, et donc que son contraire prévalait : Séverin s'aime plus que tout.

De même, la jouissance n'a jamais été un but en soi pour le calculateur qu'est Séverin. A la limite, celle-ci pourrait intervenir lorsqu'il se serait assuré que son objet est bien à lui, dépendant, transformé et manipulé. Mais comme nous l'évoquions, dès lors que le pervers narcissique a réussi à asseoir son *emprise* sur sa victime, il y a de fortes chances pour celui-ci change d'objet. Il est amusant de constater que c'est bien Wanda qui l'abandonne. Serait-elle devenue narcissique elle aussi ?

La manipulation opérée par Séverin se révèle tellement efficace qu'il aurait créé un être comme lui, à son image. Wanda, par ce processus de « séverinisation »

¹⁷⁹ Pirlot, Gérard ; Pedinielli, Jean-Louis. *Les perversions sexuelles et narcissiques. Op. cit.*

¹⁸⁰ Von Sacher-Masoch, Leopold. *La Vénus à la fourrure. op. cit. p.72*

que nous avons évoqué, serait devenue le double narcissique de Séverin. Un passage nous permet de dire qu'elle est finalement comme lui, qu'en somme elle semble avoir fait bien plus que de dépasser les attentes de son partenaire. En effet, elle semble avoir orchestré sa propre fin depuis le début :

« [Séverin] *Oui, qui m'attache et me fouette, qui me donne des coups de pied tandis qu'elle appartient à un autre.*

- [Wanda] *Et qui, après vous avoir rendu fou de jalousie, après vous avoir dressé contre l'heureux rival, pousse si loin la malice qu'elle vous offre à lui et vous livre à sa sauvagerie. Pourquoi pas ? Cette scène finale serait-elle à votre goût ? »¹⁸¹ (p.65)*

Cette mise en scène, Wanda l'avait annoncée bien plus tôt dans le roman, et elle l'a respectée à la lettre. Au fond, et c'est bien tout le tragique de la situation, devenir comme Séverin était sans doute le seul moyen de répondre « convenablement » aux attentes de ce dernier, et cela a fonctionné, puisque Séverin est encore épris (au sens narcissique, bien sûr) de son objet Wanda à la fin du roman. Au cours de ce duel narcissique, la victoire revient à Wanda, qui a su faire basculer la situation en faisant de Séverin son objet. L'échec cuisant de ce dernier lui est insupportable. Mais ce jeu pervers est-il vraiment terminé ? Le retour de Wanda, par cette lettre, relance la possibilité d'une nouvelle manche.

¹⁸¹ *Ibid.* p.65

Conclusion

Il s'agissait, au cours de ce travail, d'interroger la pertinence du caractère masochiste de Séverin, celui-là même qui a inspiré le concept du masochisme à Krafft-Ebing. Pour cela, nous avons élargi notre étude en nous intéressant à d'autres composantes essentielles à la bonne compréhension du masochisme que présente Séverin, à savoir : son système pulsionnel, son penchant fétichiste, son rapport à l'autre, et plus particulièrement la construction de l'autre et celle de son moi propre. Nous en avons conclu que les modalités du masochisme tirées de l'œuvre de Masoch renversaient la conception freudienne du masochisme sur bien des points. Partant de ces différents dépassements freudiens, nous avons proposé une théorie du désir masochiste.

Enfin, nous avons émis la possibilité d'un balayement de cette théorie, une ultime perspective révélant que cette fameuse perversion que nous donne à voir Masoch n'avait peut-être que très peu avoir avec une forme quelconque de perversion sexuelle. Et s'il ne s'agissait depuis le début que d'un duel *narcissique* porté à son paroxysme, plutôt que d'un duel masochiste et/ou sadique ? La pertinence de cette théorie reste à éclaircir, notamment en ce qui concerne Wanda, qui semble surpasser tout schéma. C'est bien elle qui gagne face à Séverin, qui semble ressortir inchangée de sa relation avec ce Grec (lequel finit d'ailleurs par disparaître du tableau, puisqu'il meurt) alors même qu'elle recherchait chez lui ce caractère dominateur qui seul pouvait la combler, et qui de surcroît s'octroie le droit de reprendre contact avec Séverin, son énième victime.

Par ailleurs, certaines perspectives ont été mises de côté ; le rapport de la souffrance *corporelle* en tant que telle au désir, notamment. Le passage par la souffrance du corps, par la recherche de ses limites, pourrait être, comme le suggère Deleuze, un moyen de s'extraire de son propre corps afin d'approcher l'essence du désir d'un peu plus près. Selon Deleuze :

« *Le masochiste se sert de la souffrance comme d'un moyen pour constituer un corps sans organes et dégager un plan de consistance du désir* ». ¹⁸²

¹⁸² Deleuze, Gilles ; Guattari, Felix. *Comment se faire un corps sans organes ?* Mille Plateaux. Paris : Minuit. 1980.

Certes, Séverin n'est pas tant ce masochiste recherchant soumission et passivité finalement, tandis que son idéalisation de la figure du martyr fut de courte durée. La question de l'« honnêteté » de sa recherche de la douleur reste donc en suspens. Cela dit, la recherche de la douleur en tant que telle, pure, pourrait parfaitement se valoir en dehors de tout schéma de passivité ou de soumission ; que ce soit pour le masochiste, pour le narcissique, ou pour tout autre sujet, il s'agirait de produire une rencontre du moi pur avec son propre corps, afin de s'en extraire plus facilement, et d'en toucher l'essence du désir. Ceci reste à approfondir.

Quoi qu'il en soit, et malgré les différentes ambivalences de ce désir qui meut Séverin, le roman laisse entendre que la clé de toute relation réside dans le rapport de force. La recherche de domination de l'autre doit être constante, mais doit finir par s'équilibrer malgré tout, par peur de voir l'autre quitter le jeu, après s'être lassé d'une domination trop facile. La tension doit toujours se situer entre le jeu et la réalité, dans la construction de l'autre par le sujet, par l'ancrage de l'autre dans un personnage, dominateur et/ou dominé, et qui laissera place au doute. L'incertitude, le fait de ne jamais être sûr que l'autre soit absolument acquis et aimant, c'est ce qui semble donner vie au *désir*. Constamment, tout doit être à construire et à repousser, jusqu'à la jouissance même. Ceci est un impératif, par peur de révéler, au fond, le terrible « manque à être » du sujet. Il s'agirait pour le sujet de donner le contrôle à son objet et d'en faire son propre maître dominateur, afin de masquer son angoisse la plus profonde, celle de la castration, qu'elle soit réelle ou symbolique, tout en maîtrisant assez la domination de l'autre afin de ne pas voir son objet-sujet s'envoler.

A partir de ces nombreux renversements internes qui en constitueraient presque l'essence du roman ainsi que de cette étude que nous avons proposée (laquelle a également subi quelques renversements et certaines incertitudes), nous pourrions proposer une définition plus claire de ce désir mis en scène par Masoch.

Tout désir, pour qu'il le soit, doit être mouvement, comme nous l'avons vu. Ici, Masoch nous donne à voir un désir cherchant un certain rapport de force entre les deux partenaires. Or, pour qu'il y ait rapport de force, il faut qu'il y ait une *tension* entre deux instances. Cette tension, interne au sujet, naîtrait d'une

incertitude et d'une *certitude* : la première serait pour le sujet de ne jamais savoir qu'il est quête de l'autre, la seconde serait pour ce même sujet de ne jamais montrer à l'autre que cet autre est sa quête. Par « quête » de l'autre, nous entendons ce qui pousse le sujet à conquérir l'autre, dans son désir, dans son amour ou encore dans son identité, peu importe ; seul l'exercice du *pouvoir* compte, finalement, tandis que ce jeu de pouvoir se révèle particulièrement narcissique. Quoiqu'il en soit, si l'une de ces deux instances évoquées tombe, le rapport de force en perd sa stabilité et vient à mettre hors-jeu l'un des sujets, celui ayant pris le pouvoir sur l'autre cherchant naturellement à trouver un autre objet. En d'autres termes, il s'agit de faire en sorte qu'il y ait une quête perpétuelle de l'autre par soi –et de soi par l'autre. Il s'agit donc de brouiller les pistes, de déstabiliser son partenaire, constamment, afin que celui-ci ne parvienne pas à identifier clairement le désir du sujet. Or, pour conserver cette ambiguïté, quoi de mieux qu'un schéma aussi ambivalent que celui de la *contradiction*, venant sans cesse remettre en question la vérité de tout sujet ?

Le mouvement du désir proposé par Masoch, et peut-être même de tout désir, ce serait celui de la contradiction. Ce serait ce mouvement qui doit se permettre d'oser prétendre qu'il sait *où* il veut aller pour mieux se ruer vers son sens opposé ; ainsi, l'adversaire est trompé. Cela dit, et c'est sans doute la morale de cette histoire, il est dangereux de lancer un tel jeu avec une déesse, qui, dans sa sublimation, se situe à peu près *partout*, tout en restant inaccessible. Au summum de la contradiction, elle se fait sujet et objet à la fois, ou encore chef d'orchestre et actrice, mais dévore toujours avant l'autre.

« *On déconne pas avec une déesse, voici le sujet de la pièce, pour ainsi dire.* »¹⁸³

¹⁸³ Polanski, Roman. Extrait du film *La Vénus à la fourrure*. 2013. (Wanda s'adressant à Séverin, 58m26s).

Bibliographie

Ouvrages cités :

- André, Jacques ; Chabert, Catherine ; Guyomard, Patrick. *La perversion, encore*. PUF. 2015
- Bernet, Rudolf. *The Other in Myself*. Louvain, Leuven University Press. 1992.
- Bonnet, Gérard. *Les Perversions sexuelles*. Puf. «Que sais-je ?». 2001 (3^{ème} édition).
- Cournut, Jean. *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*. 2001.
- Deleuze, Gilles ; Guattari, Felix. *Comment se faire un corps sans organes ?* Mille Plateaux. Paris : Minuit. 1980.
- Deleuze, Gilles. *Présentation de Sacher-Masoch – Le froid et le cruel*. Les Editions de Minuit. 1967, rééd. 2007.
- De Masi, Franco. *La Perversion sadomasochiste – L'entité et les théories*. Paris : Les Editions d'Ithaque. 2011. 205 p.
- Dietrich, Erick. *Réflexion sur le Masochisme, Pulsions de Vie et Pulsions de Mort, Masochisme Gardien*. Cours du Département de formation paris XVII. Paris, France.
- Eiguer, Alberto. *Des perversions sexuelles aux perversions morales*. Odile Jacob. 2001.
- Fechner, Gustav. *Über das Lustprinzip des Handelns*, in : *Zeitschrift für Philosophie und Philosophische Kritik*. Halle. 1848.
- Freud, Sigmund. « Au-delà du principe du plaisir ». 1920.
- Freud, Sigmund. « L'organisation génitale infantile ». 1923.
- Freud, Sigmund. « Le clivage du moi dans le processus de défense ». In : *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse Imago*. 1938.
- Freud, Sigmund. « Le fétichisme ». 1927.
- Freud, Sigmund. « Le problème économique du masochisme ». 1924.
- Freud, Sigmund. « Pulsions et destin des pulsions ». 1915.
- Freud, Sigmund. « Un enfant est battu ». 1919.
- Freud, Sigmund. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Gallimard. 1905, rééd. 1987. 207 p.
- Julien, Philippe. *Psychose, perversion, névrose – La lecture de Jacques Lacan*. Point Hors Ligne. 2003. 190 p.
- Le Guen, Claude. *Dictionnaire freudien*. PUF. 2008. 1719 p.
- Lacan, Jacques. *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*. Le seuil. 1994
- Lacan, Jacques. *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Le seuil. 1973.
- Lacan, Jacques. Séminaire « D'un Autre à l'autre », séance du 26 mars 1969.
- Lofts Steve G., Rosemann Philipp W. *Penser l'Autre: psychanalyse lacanienne et philosophie*. In: *Revue Philosophique de Louvain*. Quatrième série, tome 92, n°1, 1994
- Lucchelli, Juan Pablo. *La perversion – ou le compromis impossible*. Editions Payot Lausanne. 2005. 184 p.
- Morel, Benedict-Augustin. *Traité des dégénérescences physiques et morales de l'espèce humaine*. Paris : J.-B. Baillière. 1857.
- Pirlot, Gérard ; Pedinielli, Jean-Louis. *Les perversions sexuelles et narcissiques*. Paris : Armand Colin. 2013. (3^{ème} édition). 123 p.
- Platon. *Le Banquet*. Paris : Garnier Flammarion. Rééd. 2007.
- Schopenhauer, Arthur. *Essai sur les femmes*. 1851
- Tomassini, Marco. « L'emprise et la perversion ». 1992.
- Von Krafft-Ebing, Richard. *Les Formes du masochisme, vol. I : Psychopathologie de la vie sexuelle*. Paris : Payot. 2010.

- Von Sacher-Masoch, Leopold. *La Vénus à la fourrure*. Paris : Pocket. 1870, rééd. 2013. 182 p.
- Von Sacher-Masoch, Wanda. *Confession de ma vie*, Gallimard, coll. « Infini ».

Articles de périodiques/Textes en ligne/films cités :

- Fainsilber, Liliane. « La Verleugnung, le démenti de la castration, dans la névrose et la perversion ». 2009. Article disponible sur www.le-gout-de-la-psychanalyse.fr/?p=91
- Hans, Sachs. Article intitulé « Genèse des perversions ». Paru dans *La Cause freudienne*, n°25, septembre 1993. Disponible sur http://lacanian.memory.online.fr/HSachs_Perversions.htm.
- Jaccard R. « Lecture pornologique ». *Philosophie magazine*, n° 78. 27 mars 2014.
- Marchand, Gilles. Article intitulé « Les dessous de la perversion » *publié dans le magazine Les Sciences Humaines*. 01 août 2002. Extrait de l'article disponible sur : http://www.scienceshumaines.com/les-dessous-de-la-perversion_fr_2580.html
- Moulinier, Didier. Article « La théorie perverse de la jouissance ». 2010. Disponible sur <http://joui-sens.blogspot.fr/2010/12/la-theorie-perverse-de-la-jouissance.html>.
- Polanski, Roman. Film *La Vénus à la fourrure*. 2013.
- Sédat Jacques, « Pulsion d'emprise. Introduction à la perversion freudienne », *Che vuoi ?* 2/2009 (N° 32), p. 11-25. URL : www.cairn.info/revue-che-vuoi-2009-2-page-11.htm.
- Schaeffer Jacqueline, « Masochisme féminin et relation sexuelle. », *Le Divan familial* 2/2002 (N° 9) , p. 47-60. URL : www.cairn.info/revue-le-divan-familial-2002-2-page-47.htm . DOI : 10.3917/difa.009.0047
- Valas, Patrick. Texte « De la perversion », 26/02/2012. Disponible sur https://www.valas.fr/IMG/pdf/de_la_perversion_top_nouveau.pdf
- [Auteur inconnu.] Texte « Comprendre Jacques Lacan ». Disponible sur <http://users.skynet.be/reves/lacan.htm>

Ouvrages consultés :

- *La philosophie de A à Z*. Paris : Hatier. 2011.
- Laplanche, Jean ; Pontalis, Jean-Bertrand. Dictionnaire disponible sur http://psycha.ru/fr/dictionnaires/laplanche_et_pontalis
- Dictionnaire du Larousse. Disponible sur <http://www.larousse.fr/>.
- Dictionnaire du CNRTL, portail internet du CNRS. Disponible sur www.cnrtl.fr.

Table des matières :

RESUME	3
MOTS-CLES :	3
INTRODUCTION	4
PARTIE 1	7
LE DEVELOPPEMENT DU SUJET MASOCHISTE FREUDIEN – CONCORDANCES AVEC SEVERIN	7
CHAPITRE 1. LA PERVERSION, UN CONCEPT POLYMORPHE	
.....	8
I. DESIR ET PERVERSION, DEFINITIONS	8
a. <i>La nature ambivalente du désir, ou le désir défini comme mouvement</i>	8
b. <i>Etymologie et contours généraux du terme « perversion »</i>	10
c. <i>L'origine de la perversion : nature perverse innée, acquise, ou prédisposition perverse innée qui s'actualise ?</i>	11
II. LA CLASSIFICATION DES PERVERSIONS SEXUELLES AU 19 ^{ÈME} SIECLE, PAR RICHARD VON KRAFFT-EBING	13
a. <i>La perversion, une dégénérescence entre judiciaire et médical</i>	13
b. <i>Krafft-Ebing, un précurseur</i>	14
c. <i>Krafft-Ebing, un pionnier de la sexologie... encore influencé par l'organicisme de son époque</i>	16
d. <i>La perversion selon Krafft-Ebing : innée ou acquise ? Expériences infantiles déterminantes ou secondaires ?</i>	17
e. <i>L'œuvre de Krafft-Ebing, ou l'une des clés essentielles de la révolution freudienne</i>	19
III. LA « PERVERSION » : PROBLEMES DE TERMINOLOGIE ET DEFINITIONS CONTEMPORAINES	20
a. <i>Classifications contemporaines</i>	20
b. <i>Le terme de « perversion », lui-même polysémique</i>	21
c. <i>Amour VS perversion</i>	22
d. <i>La perversion, un développement psychosexuel déviant</i>	22
e. <i>La perversion, entre scénario, pulsions, jouissance autoérotique, emprise de l'autre et fantasmes</i>	23
f. <i>« Structure »/« organisation » perverse, ou simple « phénomène »/ « comportement » pervers ?</i>	25
g. <i>La perversion, un désir ou mouvement déviant</i>	26
CHAPITRE 2. LE MASOCHISME FREUDIEN, OU LE DESIR DU DEPLAISIR GUIDE PAR LA PULSION DE MORT	
.....	28
I. LE DEVELOPPEMENT PSYCHOSEXUEL DEVIANT FREUDIEN	29
a. <i>Présentation générale de la perversion selon Freud</i>	29
b. <i>L'individu pervers, un enfant « pervers polymorphe » entre fixations et pulsions partielles</i>	30
c. <i>Le non dépassement du stade œdipien et le complexe de castration</i>	32
d. <i>Pulsion d'emprise et instrumentalisation de l'autre</i>	34
e. <i>Le premier tournant freudien, un dépassement du biologique</i>	35
II. PULSIONS ET PRINCIPES MOTEURS DU DEVELOPPEMENT PSYCHOSEXUEL	35
a. <i>Le plaisir freudien</i>	35
b. <i>Le principe de plaisir et le principe de réalité</i>	36
c. <i>Pulsion de vie et pulsion de mort</i>	38
d. <i>La seconde topique (à partir de 1920)</i>	38
III. LE MASOCHISME FREUDIEN	39
a. <i>Le masochisme érogène, un système défensif de décharge</i>	40
b. <i>Le masochisme féminin, ou le désir de mort du père</i>	41
c. <i>Le masochisme moral</i>	43

d.	<i>Evolution et élargissement du masochisme freudien</i>	44
IV.	LE SANDOMASOCHISME FREUDIEN.....	45
a.	<i>Le sadisme et le masochisme, l'envers et l'endroit d'une seule et même perversion</i> ..	45
b.	<i>Différence entre attitude sadique et perversion sadique</i>	46
c.	<i>Le plaisir masochiste, ou le rappel du plaisir sadique par identification à l'objet souffrant</i>	47
d.	<i>Le retournement pulsionnel d'un point de vue clinique</i>	48
e.	<i>Contradiction dans le schéma freudien ; et si la pulsion masochiste et la pulsion sadique étaient indépendantes, finalement ?</i>	49
f.	<i>Pulsion sadique, et perversion sadique</i>	50
g.	<i>Influences conceptuelles freudiennes contemporaines et remises en question</i>	52
CHAPITRE 3. SEVERIN, UN (SADO)MASOCHISTE FREUDIEN ?		
.....		55
I.	LE DESIR FREUDIEN DE SEVERIN, OU LA RECHERCHE D'ACTUALISATION DU FANTASME FEMININ ET INFANTILE	56
a.	<i>Désir d'asservissement</i>	57
b.	<i>Reconstruction d'une scène de punition infantile et figure du martyr</i>	58
c.	<i>Recherche de la femme complète, aimante et amante. Et si Wanda n'était qu'un substitut du père autoritaire ?</i>	60
II.	SEVERIN, UN MASOCHISTE FREUDIEN, ENTRE HAINE DU PERE INCARNEE PAR WANDA ET COMPLEXE D'ŒDIPE NON DEPASSE	62
a.	<i>« Un enfant est battu » (1919) et masochisme féminin de Séverin</i>	62
b.	<i>Le masochisme moral de Séverin</i>	63
c.	<i>Séverin : entre masochisme primaire, pulsion de mort sadique et masochisme secondaire</i>	64
d.	<i>Passage du masochisme au sadisme</i>	65
e.	<i>Séverin, un sadomasochiste freudien ?</i>	66
f.	<i>Un sadomasochisme au moins pulsionnel</i>	68
III.	INSTRUMENTALISATION ET/OU AMOUR ?	69
a.	<i>Perversion, ou « mère-version » ?</i>	69
b.	<i>Wanda, instrumentalisée ? Pulsion d'emprise de Séverin ?</i>	70
c.	<i>Amour ou perversion ?</i>	72
PARTIE 2		74
ANGOISSES, IDENTITE DU SUJET PERVERS MASOCHISTE ET FETICHISTE ET CONSTRUCTION DE L'AUTRE – RENVERSERMENT FREUDIEN ET NOUVELLES PERSPECTIVES DU DESIR MASOCHISTE		74
CHAPITRE 1. ANALYSE CONCEPTUELLE, CONSTRUCTION ET IDENTIFICATIONS DU SUJET		
.....		77
I.	LA CONSTRUCTION DU SUJET, ET PENSER « L'AUTRE EN SOI-MEME »	77
a.	<i>Identification du sujet, entre imaginaire et symbolique</i>	77
b.	<i>L'inconscient, structuré comme un langage</i>	79
c.	<i>Risque : la Spaltung, ou fente du sujet</i>	79
II.	LA CONSTRUCTION DU SUJET DIT « PERVERS »	81
a.	<i>« Le Fétichisme » (1927), une nouvelle perspective de la perversion freudienne révélant le déni de la différence des sexes</i>	81
b.	<i>Le retournement lacanien de la pulsion sur le sujet lui-même, transformé en objet (et retournement de l'objet antérieur en sujet)</i>	83
III.	LA VERLEUGNUNG, UNE DEFENSE DU SUJET FACE A L'OBJET CASTRATEUR	83
a.	<i>Le primat phallique freudien, castrations imaginaire et symbolique</i>	84
b.	<i>La Verleugnung et son apparent paradoxe</i>	84
c.	<i>Le fétiche, entre déni et reconnaissance de la castration féminine</i>	85
IV.	LA PLACE DU SUJET PERVERS, DE L'AUTRE, ET DE LA JOUISSANCE	87

a.	<i>Freud, et l'attribution du phallus à la mère.....</i>	87
b.	<i>Dépassement de Freud par Lacan : attribution du phallus au sujet lui-même.....</i>	87
c.	<i>Le fétiche comme défense du sujet face à la mère dévoreuse.....</i>	89
d.	<i>La question du voile, et la place de l'autre.....</i>	90

CHAPITRE 2. SEVERIN, UN SUJET MASOCHISTE ET FETICHISTE ENTRE ANGOISSES, CLIVAGES, ET CONSTRUCTIONS DE SON OBJET WANDA

		92
I.	WANDA, OBJET CONSTRUIT PAR SEVERIN ?	93
a.	<i>L'amazone, un idéal féminin.....</i>	93
b.	<i>Wanda, l'être complet.....</i>	94
c.	<i>Wanda, objet fétichisé et phallicisé.....</i>	96
II.	ANGOISSE ET CLIVAGES DE SEVERIN FACE A WANDA, CETTE « MERE FATALE » CASTRATRICE	97
a.	<i>Fourrure, Verleugnung, et manque de l' « objet manquant » masqué.....</i>	97
b.	<i>Spaltung et aliénation de Séverin.....</i>	98
c.	<i>Le voile posé par Séverin, révélant et masquant le désir manquant de la mère.....</i>	99
d.	<i>Séverin et Wanda, deux êtres « pleins ».....</i>	99
e.	<i>Wanda : plus qu'un père, une « mère fatale » particulièrement phallique.....</i>	100

CHAPITRE 3. LE MASOCHISME DE MASOCH, ENTRE RENVERSEMENT FREUDIEN ET RENVERSEMENT SUJET/OBJET AU SEIN DU COUPLE WANDA-SEVERIN

		102
I.	LE SADISME ET LA MASOCHISME, DEUX PERVERSIONS NON COMPLEMENTAIRES	103
a.	<i>La critique deleuzienne du sadomasochisme.....</i>	103
b.	<i>Entre désir masochiste d'idéalisation et désir sadique de destruction du corps de l'autre.....</i>	104
c.	<i>Séverin, un intellectuel « suprasensuel » vivant au cœur de son imaginaire foisonnant et de ses fantasmes.....</i>	105
d.	<i>Entre contrat et institutions sociales.....</i>	107
e.	<i>Le masochiste, ou l'art de la persuasion.....</i>	108
II.	LE JEU DES RENVERSEMENTS : UN MASOCHISTE ACTIF ET MASOCHISANT, UN BOURREAU MASOCHISE	108
a.	<i>Un bourreau éduqué par la victime elle-même, et désir masochiste d'être destinataire des actes de l'autre.....</i>	108
b.	<i>Le renversement de Wanda d'objet à sujet.....</i>	110
c.	<i>Le désir d'être à la fois destinataire et maître des actes de l'autre.....</i>	111
d.	<i>Wanda, devenu sujet-bourreau... sadique ?.....</i>	112
e.	<i>Wanda, « séverinisée » / « séverinisante » (rendue/rendant pervers à la façon de Séverin).....</i>	113
f.	<i>Chute du fantasme et basculement du jeu dans la réalité : Séverin, dépassé.....</i>	115

CHAPITRE 4. LE MASOCHISME : LE DESIR DU DESIR, OU... UN SIMPLE JEU PERVERS NARCISSIQUE ?

		118
I.	LE MASOCHISME, OU LE DESIR DU DESIR	119
a.	<i>Le désir de « l'attente » ?.....</i>	119
b.	<i>Le désir du retardement ?.....</i>	120
c.	<i>Le désir du désir.....</i>	122
d.	<i>Désir masochiste réalisé et chute du fantasme.....</i>	123
II.	LA PEUR DE LA MERE FATALE DEVORANTE.....	123
a.	<i>Le désir de « la tante » et scène renouvelée, un système défensif contre la peur de la castration.....</i>	124
b.	<i>Un masochisme du retardement face à la « mère fatale » dévorante.....</i>	125
c.	<i>Une sexualité féminine insatiable et dévorante.....</i>	125
d.	<i>Le féminin érotico-maternel et l'irreprésentable.....</i>	126
e.	<i>« Séverinisation » et Séverin dévoré.....</i>	128
III.	UN MASOCHISTE DEGUISE EN SADIQUE ?	130

a.	<i>Théorie du marteau et de l'enclume de Goethe, et hypocrisie de Séverin</i>	130
b.	<i>Orgueil d'un homme blessé et désir de vengeance</i>	133
c.	<i>La lettre de Wanda, et la reprise du jeu</i>	134
IV.	UN PERVERS NARCISSIQUE DEGUISE EN MASOCHISTE ? MANIPULATION DE L'AUTRE ET RAPPORT DE FORCE 136	
a.	<i>Séverin, un metteur en scène</i>	136
b.	<i>Wanda, un défi non relevé</i>	139
c.	<i>Un duel narcissique</i>	141
	CONCLUSION	144
	BIBLIOGRAPHIE	147
	TABLE DES MATIERES :	149

